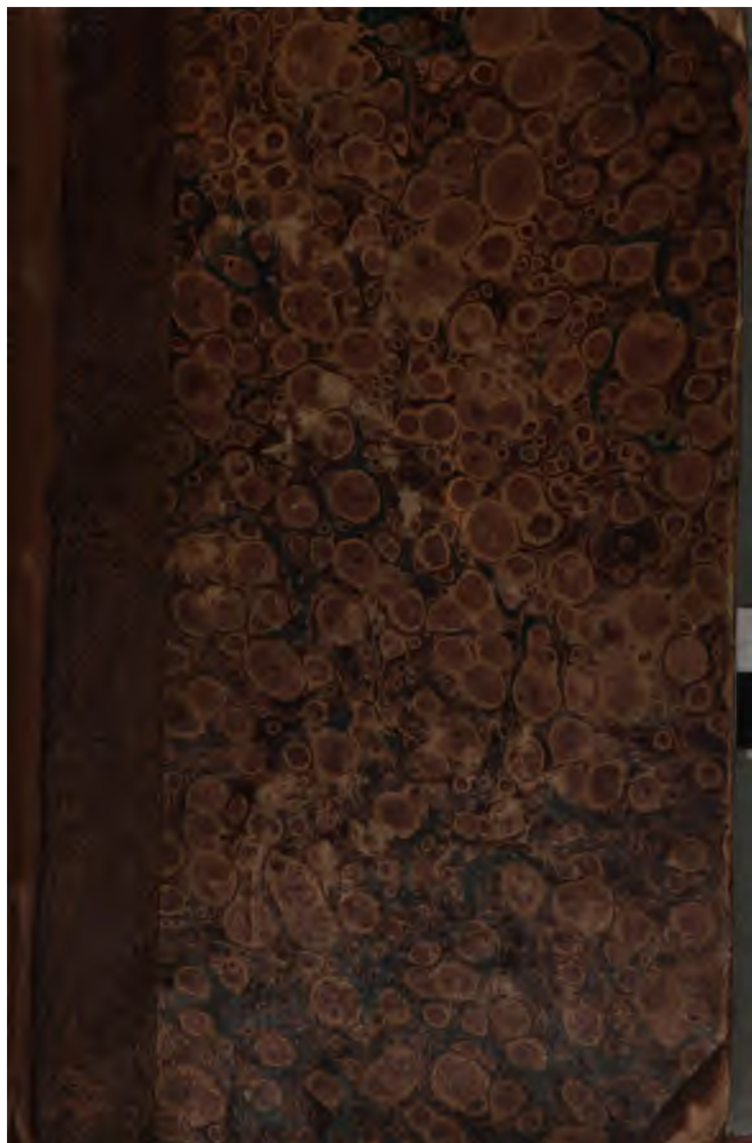
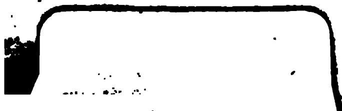
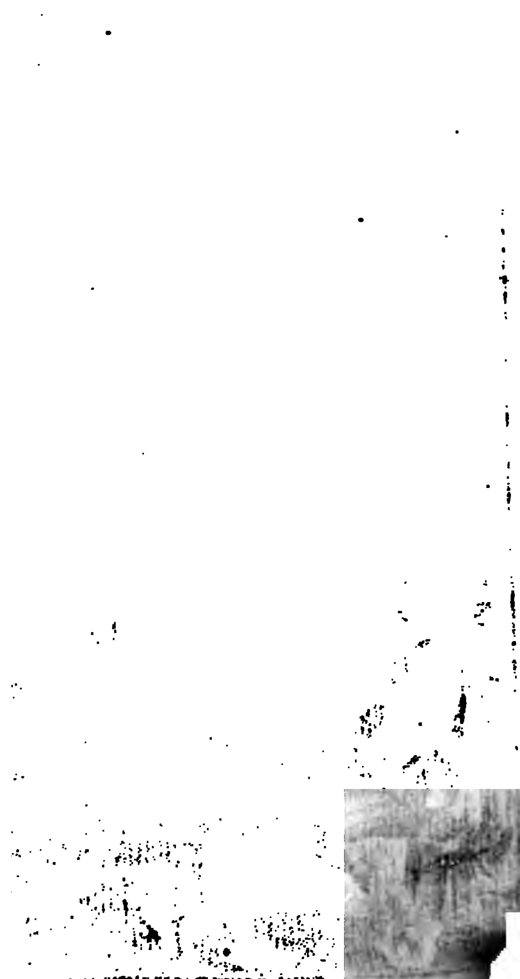






Augustus Jennings
1855

Augustus Jennings
1855




SECRET DES COVRS

LE SECRET DES COURS, OU LES MEMOIRES DE WALSINGHAM,

Secretaire d'Etat ſous la Reine Eliſabeth,

CONTENANT

Les Maximes de Politique neceſſaires aux Courtiſans & aux Miniſtres d'Etat.

Avec les Remarques de

ROBERT NANTON,

Sur le Regne & ſur les Favoris de cette Princeſſe.



A COLOGNE,
Chez * * * * *

M. DC. XCV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT.

IL n'eſt rien de ſi ordinaire aux Traducteurs, que de faire dans une Préface ou dans un Avertiſſement le Panegyrique de leur Auteur. Mais comme cela ſe fait ſouvent, par un principe d'amour propre, & non pour rendre à l'Auteur la juſtice qui lui eſt dûë, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus inutile & de plus mal à propos, à moins que ce qu'on en dit ne ſoit puiſé du mérite de l'ouvrage même. Ils s'imaginent qu'aprés avoir naturaliſé, s'il faut ainſi dire, les penſées d'un Etran-

ger, elles ſont devenuës les leurs propres. Et comme ils n'oſent directement louër leur ouvrage, ils trouvent le ſecret de ſatisfaire leur demangeaiſon en loüant celui d'autrui. C'eſt pour le public qu'on écrit, & c'eſt lui auſſi qui doit être le Juge des ouvrages qu'on lui donne. A quoi ſervent ces éloges anticipez contre leſquels les perſonnes ſenſées ne manquent jamais de ſe révolter? Si le livre eſt bon, ſon merite eſt ſon Avocat, & c'eſt par là qu'il ſe ſoûtient; mais s'il eſt mauvais tout le bien qu'on en peut dire à l'avance ne ſauroit le rendre bon.

Je ſerois doublement condamnable ſi je faiſois ici la faute que je reproche aux autres, & ſi je deſti-

nois cet Avertiſſement à autre choſe qu'à faire connoître le caractere de mes Auteurs, & le rapport que je trouve entre l'ouvrage de l'un & l'ouvrage de l'autre.

Je ſai bien que ſous le Regne d'Eliſabeth, il y avoit pluſieurs Walſinghams. Mais je ne croi pas m'équivoquer ſi je dis qu'il eſt ici queſtion du Chevalier François Walſingham, l'un des hommes de ſon temps qui avoit les plus belles parties. Il nâquit de parens nobles qui prirent fort grand ſoin de ſon éducation. Il fit ſes études dans les Univerſitez d'Angleterre; & comme il avoit un genie fort heureux, il y fit de trés-grands progrés en peu de temps. A ces connoiſſances, il

ajoûta celles que les personnes judicieuses aquierent d'ordinaire dans les voyages. Il ne réüssit pas moins bien dans cette seconde sorte d'étude, & se perfectionna si bien dans les Langues, qu'il y fut le plus habile homme de son temps, & celui qui savoit le mieux s'en servir ; ce qui ne contribua pas peu à le faire entrer dans les affaires.

Il fut Ambassadeur en France dans le fort des guerres civiles, & à peu prés pendant le temps qu Monsieur étoit en Angleterr pour son prétendu Mariage av la Reine Elisabeth. Cette Pri cesse fut si contente de ses servic qu'à son retour elle le fit Secre re d'Etat. Elle n'eut pas suje

ſe repentir de lui avoir confié l'adminiſtration de ſes affaires. Jamais Miniſtre n'eut plus d'application, & ne travailla plus utilement à la ſûreté de ſa Maîtreſſe. La découverte qu'il fit de je ne ſai combien de conſpirations, ſervit beaucoup à affermir cette Princeſſe ſur ſon Trône. Il avoit de ſi bonnes intelligences dans les Cours étrangeres, que rien n'échappoit à ſa connoiſſance. Il avertit la Reine de l'entrepriſe des Eſpagnols deux ans avant qu'elle éclatât. Il trouva moyen de tirer du cabinet du Pape la copie de la lettre par laquelle Philippe II. Roi d'Eſpagne lui confioit le ſecret de ce fameux deſſein. C'eſt ce Walſingham enfin qui eſt l'Auteur de

cette belle lettre qui se trouve à la fin de *l'Histoire de la Réformation d'Angleterre* du savant Monsieur Burnet Evêque de Salisbury, où la conduite de cette Princesse envers les Catholiques Romains est si solidement & si nettement justifiée. Ce fut en un mot le Cardinal de Richelieu de la Reine Elisabeth.

Tous ceux qui ont du savoir & de la lecture peuvent faire de bonnes reflexions & donner de beaux préceptes sur les divers évenemens dont nous parle l'Histoire ; mais il y en a bien peu qui ayent tout ensemble la pratique & la theorie, & qui puissent fonder les maximes qu'ils établissent sur leur propre experience comme a fait Walsingham,

ſingham, qui a paſſé par tous les degrez de la faveur, & qui ne donne que les conſeils qu'il a pratiquez lui-même. C'eſt ſur ce pied-là qu'on regarde comme un chef-d'œuvre le *Teſtament politique* du fameux Cardinal de Richelieu, qui n'eſt à proprement parler qu'un recueil des penibles experiences de ce grand Miniſtre.

Quoique le principal but de Walſingham ſoit d'apprendre aux Courtiſans les moyens de ſe mettre en faveur & de s'y maintenir, & de donner des conſeils aux Miniſtres qui veulent faire une heureuſe navigation ſur une mer où les naufrages ſont ſi frequens, cela n'empêche pas qu'il n'y ait pour les Princes pluſieurs belles inſtruc-

tions. Le premier principe qu'il pose est qu'il y a bien peu de Courtisans qui ne sacrifient à leur fortune particuliere l'honneur, la gloire, & les intérêts de leur maître. L'exemple de Sejan qu'il fait revenir si souvent sur la Scene, & plusieurs autres faits historiques qu'il applique si heureusement, sont des préceptes parlans qui doivent obliger les Princes à ménager leur faveur, & à ne donner jamais à leurs Favoris une autorité qui puisse avec le temps affoiblir la leur. Et pour montrer que les conseils qu'il donne ne sont pas des recherches fondées sur les vaines apparences de la speculation & de la fantaisie, il appuye tout ce qu'il avance sur les

plus

plus pertinentes & les plus celebres autoritez que l'Hiſtoire ou l'experience lui ait pû fournir. Par ce moyen il joint l'utile avec l'agreable, met l'eſprit en état de juger de toutes les circonſtances des faits qu'il propoſe, & le détermine en faveur de la maxime qu'il établit. En un mot ce traité contient depuis le commencement juſqu'à la fin un abregé de politique, redigé par articles ou par Chapitres en forme d'eſſai, également utile aux Princes, à ceux qui ſont appellez au maniment des grandes affaires, & qui ſe propoſent de faire leur fortune à la Cour.

Il paroît par les dernieres lignes de cet ouvrage que l'Auteur eſt

mort en diſgrace. Il a vécu ſous un regne où les chûtes étoient fort frequentes. J'avouë de bonne foi que je ne ſai ce qui a été cauſe de la ſienne ; car non ſeulement il n'en dit rien non plus que Nanton, mais il ne dit pas même un ſeul mot de la Reine Eliſabeth dans tout le cours de ſon ouvrage. Je dois cette remarque à une perſonne d'un merite diſtingué à laquelle j'ai communiqué mon manuſcrit, & qui fait là-deſſus une reflexion fort ingenieuſe, qui eſt que Walſingham a pû avoir les mêmes vûës à l'égard d'Eliſabeth que Corneille à l'égard du Cardinal de Richelieu, dont il proteſta de ne jamais parler, parce qu'il en avoit reçû trop de bien
pour

pour en dire du mal, & qu'il lui avoit fait trop de mal pour en dire du bien.

Les Fragmens de Nanton qui y ſont ajoûtez, ne ſont proprement qu'un recueil d'évenemens conſiderables qui confirment les maximes de Walſingham. Tout ce que je puis dire de Nanton eſt, qu'il a exercé ſous le Roi Jaques I. une charge de Judicature conſiderable. Cet Auteur a des beautez qui lui ſont propres, & de l'habileté; le bon ſens regne par tout dans ſon ouvrage, & les remarques qu'il fait ſur le regne & ſur les Favoris de la Reine Eliſabeth ſont bonnes & curieuſes.

Comme ces deux traitez ſe fortifient

tifient l'un l'autre, il y a longtemps qu'ils ont été imprimez ensemble, & si bien goûtez dans leur païs natal; que c'est sur la quatriéme édition qu'on en a fait la traduction. Au reste on n'a rien changé dans les titres, si ce n'est qu'on a traduït le terme de l'original *Manual*, qui signifie proprement un petit livre de poche qu'on a toûjours en main, par celui de *Mémoires*, qu'on a trouvé plus court & plus commode, & en même temps plus du bel usage.



TABLE DES CHAPITRES.

&





LE SECRET DES COURS, OU LE JOURNAL DE WALSINGHAM.

CHAPITRE PREMIER.

Des differentes fins des Courtisans, & des moyens qu'ils employent pour y parvenir.

IL faut que les personnes qui veulent conduire leurs affaires avec prudence & avec ordre, commencent par se proposer une fin à laquelle doivent aboutir toutes leurs actions. Ceux qui portent

leurs vûës du côté de la Cour ne le font pas tous par les mêmes motifs; les uns agissent par interêt, les autres par gloire, l'ambition en entraîne plusieurs; une infinité ne songent qu'à se supplanter, & n'agissent que dans le dessein de faire échouër les meilleurs projets. Mais il y en a trés-peu qui se proposent la gloire, & l'avantage du Prince.

Cependant quelques differentes que soient leurs fins, ils n'employent que les mêmes moyens pour y parvenir, c'est à dire, qu'ils recherchent tous la faveur du Prince, & qu'ils n'épargnent pour y réüssir ni l'adresse, ni l'assiduité, ni le travail. Ceux qui veulent donc se faire aimer du Prince doivent avant toutes choses s'en faire connoître, & se rendre ensuite agreables ou par leur bonne conduite, ou par leurs talens, ou par leurs actions, ou par quelques autres moyens honnêtes. Il y en a neanmoins qui à la faveur de leur gra(

de qualité, de l'autorité de leur Charge, & des emplois qu'ils exercent, soit qu'il les tiennent par droit de succession, ou pour les avoir achetez, ont un libre accés auprés du Prince. Et comme ils sont par là dispensez de la peine & des soins de s'en faire connoître, ils ont beaucoup d'avantage sur les autres, & trouvent d'abord la moitié de leur ouvrage fait. Il n'en est pas de même de ceux qui n'ont pas la liberté d'approcher la personne du Prince, ils trouvent d'abord de trés-grandes difficultez. Mais lors qu'ils en sont une fois connus, il les avance plûtôt que les autres, & a plus de confiance en eux lors qu'il les juge propres à lui rendre service, & la raison de cela est, qu'étant des Gens de peu, ils sont plus soûmis à la volonté du Prince, & le respectent comme étant l'Auteur de leur Fortune.

C'est tout autre chose des Courtisans d'une naissance distinguée, car ou leurs Emplois ou leur Mai-

ſon met le Prince dans la neceſſit
d'avoir des égards pour eux, & d
préferer quelquefois leur ſentimer
au ſien. Et comme il craint qu
leur élevation ne les rende vains, &
ne les oblige à faire des cabales con
tre ſa perſonne & contre les intérêt
de ſon Etat, auſſi ne les éleve-t-i
pas volontiers, parce qu'il ne ſeroi
pas en état de reprimer leurs fac
tions ſans danger, au lieu qu'i
peut abaiſſer facilement ceux qu'il a
élevez de la mediocrité ; car en c
cas il n'a qu'à leur tourner le dos
ou à les abandonner aux Grands
qui les regardent pour la plûpa
avec un œil d'envie. Je ne parle i
que de ces ſages Princes, qui c
appris à renfermer dans de juſ
bornes le pouvoir de ceux qu'ils c
vent, & auſquels ils ne confe
pas toute l'autorité de leur Cou
ne, & tous les emplois impo
de leur Royaume, leur ſoûme
même les perſonnes de la pre
qualité. Les Princes qui en o

de cette maniere s'en ſont rarement bien trouvez, pour ne pas dire jamais.

CHAPITRE II.

Ce qu'il faut faire pour avoir la faveur du Prince.

OUtre les moyens ordinaires & communs dont les Courtiſans ſe ſervent pour ſe mettre en credit, & pour gagner la faveur du Prince, il y en a deux principaux : les uns recherchent les charges & les dignitez publiques, & montent à la gloire par degrez juſques à ce qu'ils ſoient devenus Favoris : les autres ſuivent la Cour, & cherchent avec aſſiduité les occaſions d'être employez dans les affaires ſecretes du Prince, & dans les negotiations de la derniere importance.

La derniere voie eſt ſans contredit la plus courte, & marquée, pour

ainſi dire, des traces de ceux
ont été les plus favoriſez de le
Princes; comme par exemple
Mecenas à l'égard d'Auguſte, &
Salluſte à l'égard du même Augu
& de Tibere ſon ſucceſſeur. V
comme en parle Tacite Annal. 3. S
luſte ſe contenta, à l'exemple de M
cenas, du titre de Chevalier, & ſ
aſpirer aux honneurs dont le chem
lui étoit ouvert, ſurpaſſa en auto
té & en pouvoir grand nombre
Triomphans & de Conſulaires. D
ferent en cecy de ſes Ancêtres, q
vécut dans la pompe & la magn
cence de ſon ſiecle, d'un eſprit nea
moins capable des plus grandes c
ſes, avec d'autant plus de vigue
qu'il faiſoit paroître plus de neg
gence.

Il en fut de même de Mella, dc
parle le même Tacite, Annal. 1
Cet homme qui étoit de la race
Gallion & de Seneque, avoit une e
tréme ambition: cependant il ne p
tendit jamais aux honneurs publi
qu

quoiqu'il ne fût que simple Chevalier Romain, il eut autant d'autorité que ceux qui avoient été consuls; de plus il croyoit que le moyen le plus court pour s'enrichir étoit d'être employé aux affaires du Prince.

CHAPITRE III.

Les moyens de se faire connoître au Prince.

LEs moyens de se faire connoître du Prince & de se rendre agreable, sont differens selon la varieté des Courtisans & des temps. Il y en a qui se font connoître par des actions d'éclat, ou profitables, ou glorieuses, ou bien par une vertu extraordinaire. Plusieurs ont accés auprés du Prince, & s'aquierent du credit par le moyen des recommandations; & c'est aussi de toutes les voyes la plus ordinaire. En effet les Princes sont si fort élevez au dessus

des autres, & tellement environnez de personnes de la premiere qualité, & de vieux Courtisans, qu'il est difficile qu'un Estranger perce la foule qu'il rencontre en son chemin, à moins que quelqu'un ne luy donne la main, & ne luy ouvre le passage, ou que par quelque action extraordinaire il ne s'attire les yeux de tout le monde, & sur tout ceux du Prince.

L'avanture de l'Architecte Dino-crate est tres-memorable sur ce su-jet. Cet illustre Macedonien vou-lant se faire connoître d'Alexandr le Grand, & les Courtisans ne vou lant pas l'introduire, il resolut de s produire luy-même : pour cet effe il se depoüilla de ses habits ordina res, s'huila tout le corps, se mit s la tête une couronne de peuplie & couvrant son épaule gauche d'ur peau de Lion, il prit une massuë e sa main. En cet equipage il s'a procha d'Alexandre qui étoit alo sur son Trône. Un spectacle si no

ve

veau le fit regarder de tout le monde, & surprit tellement Alexandre même, qu'il se le fit amener. Et quoiqu'il n'approuvât pas la proposition qu'il luy fit, il le retint à son service, & le mit au rang des personnes de sa maison.

Je n'allegue pas cet exemple pour persuader à personne de pratiquer une telle extravagance pour s'insinuer dans les bonnes graces du Prince, mais pour prouver demonstrativement, que des Etrangers & des Inconnus, à moins qu'ils ne soient introduits par des personnes de grande autorité, ne peuvent qu'avec peine traverser la foule dont le Prince est environné, s'il ne le font, comme on a déja dit par quelque action d'éclat, où qu'ils ne meritent par quelque chose de surprenant *digito monstrari* &c. comme dit le Poëte.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut connoître l'humeur du Prince, & l'inclination des Favoris.

LE Courtisan qui veut être connu & aimé de son Prince, doit bien étudier non seulement son humeur & ses maniéres, mais aussi l'inclination de ceux de sa suite, en qui il se fie & se repose le plus; comme aussi l'esprit des personnes de la premiere qualité, & en general tous ceux qui peuvent luy être de quelque secours. S'il ne le fait pas, l'émulation, la crainte, l'envie, la haine, leurs propres intérêts, ou ceux de leurs amis les faisant agir, ils ne manqueront pas de lui faire du mal. Il est sur tout necessaire de connoître à fond l'inclination & les habitudes du Prince, qui dependent beaucoup de son temperament: & quoique

quoique les ſages Princes ſachent bien les cacher & les adoucir, il arrive rarement qu'ils n'éclatent quelque fois, & que laiſſant tomber leur maſque, par maniére de dire, ils ne ſe montrent tels qu'ils ſont. Comme toutes leurs actions ſont expoſées aux yeux du monde, il eſt impoſſible qu'on ne s'apperçoive à quelque heure de la pente de leur Eſprit. Ils ſont quelquefois ſi accablez du poids de leurs affaires, qu'oubliant la ruſe ils ſe font voir au naturel. Tibere lui-même tout grand Maître qu'il étoit dans l'art de diſſimuler, ne pût ſi bien ſe cacher, que tous ſes artifices ne ſe découvriſſent peu à peu.

Puis donc que les inclinations des hommes en general ſont ſi differentes, que ne doivent point être celles des Princes, qui varient preſqu'à l'infini ? Cependant on peut les réduire à deux chefs : L'un renferme tout ce qui peut contribuer à la grandeur de leurs Etats ; & l'autre

tre ce qui regarde leurs plaiſirs p
ſonnels. Leur grandeur conſiſte d:
leur réputation, dans leur autori
ou dans leurs Richeſſes ; dans le
voir de leurs Sujets, ou enfin d:
la force, & dans la fidelité de le
Armées. Le Courtiſan doit en t
cela regler ſes empreſſemens ſur
nature, & ſur la diſpoſition des
faires des Princes ; celui qui s
aquittera habilement ne peut
manquer de plaire, pourvû c
d'ailleurs il ne ſe ſoit pas rendu ſ
peſt, & qu'il n'ait pas donné ſu
au Prince d'avoir de l'averſion p
lui.

Il faut faire le même jugem
des plaiſirs & des vices du Prin
S'il eſt défiant & craintif, comp
qu'un Rapporteur hardi, qui ne
ſoucie pas de deſobliger les Gran
& qui eſt toûjours prêt d'execu
les ordres du Prince, quels qu
puiſſent être, lui ſera toûjours agr
ble. C'eſt là à peu prés le port
que Tacite fait de Sejan : *Il a*

un corps, nous dit-il, *capable des plus grands travaux ; un esprit audacieux, rusé, calomniateur, lâche, & orgueilleux tout ensemble. Plein de pudeur & de modestie en apparence, mais au dedans une convoitise de regner insatiable.*

Si le Prince aime à boire il regardera de bon œil ceux qui se plaisent à la débauche. Ce fut pour cette raison que Tibere aima Pomponius & Lucius Pison, voici ce qu'en dit Suetone, *a* pendant qu'il travailloit à la reformation des mœurs il passa deux jours & deux nuits à manger & à boire avec Pomponius Flaccus & Pison. A l'un il donna la Province de Syrie, & à l'autre le Gouvernement de Rome, les nommant dans ses Lettres des Amis agreables & gens à tout faire. Le même Tibere, ajoûte Suetone, préfera à plusieurs personnes de qualité un homme de basse naissance, qui demandoit la Questure, parce qu'à un

banquet

a De Tiberio, cap. 24.

banquet où ce Prince étoit, il avoit bû à sa santé une mesure extraordinaire de vin.

Neron n'aima Tigellin que parce qu'il étoit aussi vicieux que lui. Tigellin, dit Tacite, eut d'autant plus de credit auprés de Neron, qu'il étoit le confident de ses plus secrettes voluptez. Annal. 14. *De même Petrone, ce Maître de l'élegance,* pour parler comme les Historiens, *fut de la confidence de Neron, qui n'aimoit presque personne, & qui ne trouvoit rien d'agréable ni de delicieux, que ce que Petrone avoit approuvé.* Annal. 16. A l'exemple de Neron, Commode & Heliogabale donnerent toutes les dignitez de l'Empire à des Gens faits comme eux.

Mutianus, ou M. Licinius Crassus fut aimé de Vespasien, moins à cause de sa fidelité, & du merite de ses services passez, qu'à cause qu'il étoit plus habile que les autres à entretenir son avarice. Ce fut par le

même

même motif d'avarice qu'Isaac dit l'Ange, qui fut Empereur aprés la mort de Theodore, aima un certain jeune homme, qui ne sçavoit qu'à peine écrire, & qu'il fit neanmoins Contrôlleur de ses Finances, esperant de partager avec lui les presens que lui faisoient largement tous ceux qui avoient besoin de lui.

Manuel Comnene ayant besoin d'un homme impitoyable & artificieux pour lever ses Tributs, & pour fournir de l'argent à sa prodigalité, jetta les yeux sur Jean Pucius, homme rude, insupportable, de difficile accés, & d'une brutalité sans pareille; Homme en un mot dont le langage & les yeux répondoient parfaitement à son naturel & à son Emploi. Et non content de cela, il l'éleva tellement au dessus de tous les autres, qu'il eut l'impudence de violer les Edits du Prince, & les Ordres du Senat. Et sous prétexte de vouloir augmenter les Finances, il supprima quelques-unes

des

des Charges de l'Empire les plus importantes & les plus conſiderables ; comme étoit par exemple celle de Commandant des Galeres, qui faiſoient la principale force & défenſe de l'Etat.

CHAPITRE V.

S'il faut avoir de la Complaiſance pour ce que le Prince aime, & juſqu'où doit aller cette complaiſance.

NON-SEULEMENT tout le monde convient, que ceux qui veulent plaire au Prince doivent applaudir à tous ſes deſirs, mais même l'uſage ordinaire des Courtiſans a autoriſé cette conduite. Un honnête homme ſera ſurpris de cela, & s'imaginera qu'une Maxime qui oblige d'avoir une entiere complaiſance

plaisance aux volontez du Prince, lui ferme l'entrée de la Cour, puisque les Princes agissent souvent contre la Raison & contre la Justice. A la verité celui qui veut vivre dans une innocence parfaite, fuir la societé des vicieux, & s'éloigner du poison de la corruption, sera bien selon moi de s'absenter de la Cour, qui corrompt quelquefois la plus grande integrité & la plus parfaite innocence.

Cherchons un exemple ou deux de cette corruption. Festinus, ami de Maximin, gouverna l'Asie sous le Regne de Valentinien, avec une douceur & une modestie admirable, & censura severement les violences, les cruautez, les calomnies, & les fraudes de Maximin : mais s'étant enfin apperçû que cette conduite moderée avoit fait donner à ses collegues le commandement des Bandes Pretoriennes, qui étoit la premiere dignité aprés celle d'Empereur, il changea de maniere de vi-

Prince. J'avoüe donc qu'il eſt extremement difficile que les Courtiſans conſervent leur integrité : cependant ſi quelqu'un eſt à la Cour ou par la neceſſité de ſa fortune, ou par ſa haute naiſſance, ou par la dignité de ſon Emploi, ou par le deſir de rendre ſervice à ſes amis, ou à ſa patrie, ou ſi y étant appellé par le Prince, il embraſſe ce genre de vie, & tâche par ce moyen à ſe procurer du bien, & à ſervir ſes amis lorſque l'occaſion s'en preſente; il peut ce me ſemble y demeurer, au moins pendant quelque temps, ſans prejudicier à ſa droiture.

Je parle des Cours des méchans Princes; car il n'eſt pas fort difficile de demeurer à la Cour d'un Prince ſage, qui aime les gens d'honneur & de vertu. Autrefois les gens de bien n'embraſſoient pas toûjours les emplois publics à deſſein de rendre ſervice à leur patrie, mais uniquement pour empêcher d'entrer dans les charges les hommes méchans & corrom-

corrompus. Et par la même raiſon ils doivent tâcher d'avoir accés auprés des Princes tyranniques & voluptueux, afin d'empêcher le mal ſinon ouvertement & ſans détour, au moins indirectement, & autant qu'il leur eſt poſſible, & de prévenir les pernicieux Conſeils du Prince, ou en retardant les réſolutions, ou en faiſant naître des difficultez, ou en lui inſpirant des ſentimens plus raiſonnables & plus doux.

Burrhus & Seneque qui paſſoient de leur temps, non-ſeulement pour de bons Courtiſans, mais auſſi pour des gens ſages, ayant été chargez de la jeuneſſe de Neron, & ayant remarqué que le penchant de ce Prince étoit l'amour & le plaiſir, pour empêcher qu'il n'éclatât, & débauchât les Femmes de la premiere qualité, lui permirent d'avoir une Maîtreſſe, & par ce moyen ils le retinrent pendant quelque temps. *Il s'étoit déja ſervi d'Anneus Serenus l'un de ſes Amis, pour cacher*

les

les commencemens de ſon amour. Cet homme contrefaiſant le paſſionné avoüoit en public les preſens que le Prince faiſoit à ſon Affranchie. Tac. Annal. 13. Autant en doit faire un homme de bien : comme il ne lui eſt pas poſſible de ſe rendre le Maître du luxe, du libertinage, & de la méchanceté du Prince, il faut au moins faire diverſion & les tourner du côté où il n'y a rien à craindre, ſoit pour le bien public, ou pour la gloire du Prince.

CHAPITRE VI.

Les honnêtes gens ſont rares dans les Cours corrompuës, & peu favoriſez. Les malhonnêtes au contraire y ſont en grand nombre, & ſavent s'inſinuer dans l'affection du Souverain.

ON me dira peut-être, qu'il eſt rare, qu'un Tiran, ou un Prince débau-

débauché donne ſon affection à un honnête homme. Je ne diſconviens pas que cela ne ſoit tres-rare, mais je ſoûtiens en même temps qu'il y a peu de Cours, où il ne ſe trouve d'honnêtes gens, ſinon appellez par le Prince même, au moins attirez par le genereux deſir de faire du bien aux autres, & de s'oppoſer à l'autorité des méchans. C'eſt dans cette vûë qu'ils tiennent pied ferme, ſoûtenus qu'ils ſont par les Courtiſans les mieux intentionnez, & appuyez de l'amitié & de la protection de quelque perſonne éminente; c'eſt là qu'ils obſervent avec ſoin la maxime de Lepidus, que Tacite Annal. 4. propoſe comme un bon & ſage Courtiſan, qui n'a jamais offenſé le Prince par une deſobéïſſance à contretemps, ni extenué ſes vices par une lâche flaterie. C'eſt pour cela même que le même Hiſtorien louë Capiton & Labeon. *Ce Siécle*, dit-il, *a porté ces deux grands ornemens de la paix. Le dernier plus*

franc

franc & plus genereux, & par consequent plus celebre parmi les hommes, l'autre plus complaisant & plus aimé du Souverain.

Je demeure d'accord qu'il est plus difficile à un honnête homme qu'à un autre de faire le personnage de Courtisan. Mais neanmoins je soûtiens que la gloire & le contentement d'esprit qui en reviennent, dédommagent beaucoup de la peine qu'on a de bien jouër ce Rôlle. Car si le Courtisan se conduit sagement, & s'accommode aux choses qu'il a sous les yeux, il est impossible qu'il change, ni qu'il succombe ; j'ose dire même qu'il ne peut pas manquer de plaire enfin au plus méchant Prince, ni de s'en faire plus aimer que ceux dont la réputation n'est pas si bonne, qui font rarement les affaires du Prince avec le soin & la fidelité qu'ils doivent, ou du moins qui les font d'une maniére qui n'approche point de ce qu'il peut aisément se promettre d'un homme

homme d'honneur & de vertu. C'est à quoi tendoit le conseil de Salluste & de Mecenas. Le premier conseilloit à Jule Cesar, & l'autre à Auguste de ne donner leur affection qu'à d'honnêtes gens. Pourquoy cela ? parce que la conscience & le soin que les honnêtes gens ont de leur reputation sont plus capables de les empêcher de faire une mal-honnêteté, que la crainte de la peine, ou l'impuissance ne sont capables de retenir ceux qui ne le sont pas.

Mais comme j'ai dit, les Courtisans vicieux sont toûjours le plus grand nombre. Ils ont deux voies principales pour s'insinuer dans les bonnes graces du Prince. La premiere est de le flater, & la seconde d'executer tout ce qu'il commande, & de le faire d'une maniére d'autant plus servile, qu'ils s'en promettent une plus grande recompense. De plus les Princes sont bien aises d'avoir auprés d'eux des gens, en comparaison desquels ils paroissent la

bonté même. Il y en a d'autres, qui s'imaginent aussi que leur vie est plus en seureté lors qu'ils sont accompagnez de gens qui leur ressemblent. Denis le Tiran ayant été prié de chasser de sa Cour un infame qui s'étoit rendu l'aversion de tout le monde, répondit, *qu'il vouloit le garder, de peur que s'il le renvoyoit, il ne devint luy-même la personne de la Cour la plus odieuse.* Il est naturel à ceux qui sont vicieux, de vouloir passer pour gens de probité, en se comparant à ceux qui sont encore plus vicieux. Et c'est pour cela que certains Princes eurent anciennement la malice de choisir des Successeurs qui ne leur ressembloient pas, pour rehausser l'éclat de leur gloire par l'opposition des vices de ceux qu'ils choisissoient. Tacite croit que ce fut par cette raison qu'Auguste adopta Tibere, dont il connoissoit parfaitement bien l'arrogance & la cruauté, & que Tibere choisit Caligula.

Il eſt neceſſaire ſur tout qu'un homme de bien ſoit fort modeſte & fort circonſpect en parlant, car les Princes n'aiment que rarement ou jamais les gens qui parlent avec une liberté, ſans prudence & ſans precaution. Platon parla librement à Denis, & cette liberté luy fut fatale; car ce Tiran le donna à un pauvre Marinier, & l'envoya dans l'Iſle de Crete où il fut vendu. Certains Philoſophes le racheterent, & lui conſeillerent *de fuir abſolument la converſation des Princes, ou de leur parler avec plus de ménagement.* Ariſtote donna le même conſeil à ſon Couſin Calliſthenes, qui alloit à la Cour d'Alexandre: *parle rarement*, luy dit-il, *& ſi tu es obligé de parler, ne dis jamais rien que d'agréable à celuy qui peut te faire ôter la vie d'une ſeule parole.*

CHAPITRE VII.

Qui nous devons ſlater, le tems & la maniére de le faire. Ce que c'eſt que la ſlaterie legitime.

QUoique la flaterie ſoit incompatible avec les maximes rigides de la Morale & de la Vertu, cependant il eſt abſolument neceſſaire que les Courtiſans flatent quelquefois le Prince s'ils veulent en être favoriſez. Mais il ne s'accommode pas de toute ſorte de flaterie. Celle qu'on appelle baſſe & ſervile déplût à Tibere même. Tacite nous dit, Annal. 3. que cet Empereur ſortant du Senat, on entendit qu'il diſoit en Grec de certains Senateurs qui l'avoient flaté, *ô Eſclaves nez!* Il y a des temps où il eſt auſſi dangereux de flater, que de ne flater point du tout. Car il arrive ſouvent que celui qu'on

flate trop grossiérement, croit qu'on veut le tromper. Il est encore necessaire que la flaterie soit en quelque maniére fondée sur la verité, & qu'il y paroisse quelque ombre de liberté, afin de pouvoir persuader non seulement le Prince, mais aussi les autres, que la langue est l'interprete des pensées du cœur, & par ce moyen conserver son credit. C'est là le sentiment d'Eschines & de Plutarque.

Cresus avoit connu l'humeur des Rois pendant qu'il avoit été Roi luy-même, & il savoit parfaitement bien ce qui pouvoit leur plaire ou déplaire. Cambyses Roi de Perse ayant un jour demandé à ceux qui étoient auprés de luy *ce qu'ils pensoient de sa grandeur par rapport à celle de Cirus son pere.* Ils répondirent tous, *qu'il étoit plus grand que Cirus, puisqu'aux Etats de son pere il avoit ajoûté l'Egipte, & l'Empire de la Mer.* Le tour de Crésus, qui étoit alors prisonnier,

étant venu de parler, il dit qu'*il étoit de beaucoup inferieur à son pere, puisqu'il n'avoit pû se procurer jusques-là un second lui-même.* Il y avoit dans cette réponse quelque chose de libre ; aussi fut-elle plus du goût de Cambyses, que tout ce qu'avoient dit les autres.

La flaterie de Valerius Messala, dont parle Tacite, Annal. 1. est digne d'une trés-grande consideration. *Valérius Messala*, dit cet Historien, *ajoûta, qu'il étoit à propos qu'on renouvellât tous les ans le serment au nom de Tibere. L'Empereur lui ayant demandé s'il lui avoit donné charge de dire ce qu'il disoit, il répondit, que lors qu'il s'agissoit de l'intérêt de la République, il ne consultoit que soi-même, sans se mettre en peine s'il déplaisoit ou s'il couroit quelque risque. Flaterie d'autant plus surprenante, que personne ne s'en étoit encore avisé.*

Cet Auteur Annal. 3. remarque la même chose d'Atejus Capito, *Lucius* Ennius,

Ennius, dit-il, *Chevalier Romain, fut tiré en justice pour avoir fait fondre une statuë du Prince, afin d'en faire de la Vaisselle d'argent. Mais Tibere le fit absoudre, quoi qu'Atejus Capito s'y opposât, criant comme s'il eût maintenu la liberté; qu'il ne falloit pas ôter à la Justice le pouvoir de décerner des peines contre les coupables, ni laisser un si grand forfait impuni. Qu'il pouvoit pardonner ses injures, mais non pas celles de la Republique.* Il seroit aisé de produire d'autres exemples de la même nature; mais ceux qu'on vient de rapporter suffisent pour l'instruction des Courtisans qui sont obligez de flater. Ils doivent prendre garde que leur flaterie ne leur attire, ou n'attire aux autres, quelque disgrace publique ou particuliere. Il suffit de ne flater le Prince qu'autant qu'il le faut pour contenter quelquefois sa vanité.

CHAPITRE VIII.

Comment il faut se ménager dans le Conseil du Prince.

NÔTRE Courtisan doit prendre garde comment il s'engage dans le Conseil du Prince, je veux même qu'il y soit appellé. Car il y en a qui ne demandent conseil, que comme fit Xerxes lorsqu'il voulut conquerir la Grece. Ce Monarque fit assembler les Princes d'Asie comme s'il eût voulu les consulter au sujet de son expedition. Lorsqu'ils furent assemblez, il leur dit, je vous ai assemblez, de peur qu'on ne dise que je fais tout à ma fantaisie sans vous rien communiquer. Cependant je veux que vous sçachiez que j'espere trouver en vous des esprits soûmis & dociles. Cambyses Prédecesseur de Xerxes, étant sur le point de se marier à sa Sœur, deman-

demanda à ses Conseillers s'il y avoit quelque loi en Perse qui défendit un semblable Mariage. Ces Ministres ayant senti que le Roi leur faisoit cette question non pas tant à dessein de se déterminer, qu'en vûë de sonder leurs intentions, lui répondirent, qu'à la verité il n'y avoit point de loi qui autorisât expressément ce qu'il vouloit faire ; mais qu'il y en avoit une qui portoit que le Roi pouvoit faire legitimement tout ce qu'il jugeoit à propos. Ainsi connoissant l'humeur du Prince, & examinant la nature de l'affaire dont il s'agit, il faut que le Courtisan voye s'il est à propos, ou sûr de lui dire franchement son sentiment, lorsqu'il le demande, ou de flater son inclination.

Aprés avoir établi cette verité par des exemples de Rois, je veux ensuite vous en produire un d'un homme, qui n'étoit pas Roi à la verité, mais qui a fait la fonction de Roi en Espagne dans le Siécle précédent.

Ferdinand étant mort, le Pape & l'Empereur Maximilien ſolliciterent Charles d'Autriche, qui étoit alors en Flandres, de prendre la qualité de Roi du vivant de Jeanne ſa Mere fille de Ferdinand, qui étoit incapable de gouverner à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, & de la foibleſſe de ſon Eſprit. Les Etats furent aſſemblez pour cela, & le Cardinal Ximenes pour excuſer cette nouveauté leur fit faire un excellent diſcours par le Docteur Carvajal. Les Grands d'Eſpagne plus formaliſtes que les autres, & plus attachez qu'il ne falloit aux intérêts de la Reine contre un Prince qui devoit en peu de temps monter ſur le Trône par droit de ſucceſſion, proteſterent hautement contre la propoſition de Carvajal. Sur cela le Cardinal ſe leve, & leur dit d'un air ſevere & indigné. *L'affaire dont il s'agit ne ſouffre point de difficulté, & il n'eſt pas tant queſtion de dire vos avis, que de montrer vôtre ſoûmiſſion. Les*

Rois

Rois n'ont pas besoin des suffrages de leurs Sujets. Je vous avois assemblé pour vous donner lieu de meriter les bonnes graces de vôtre Prince, & non pour le besoin que j'avois de vous : mais puisque vous ne savez pas obliger vôtre Maître, & que sous ombre de quelques Loix grossieres & arbitraires, vous prenez pour une servitude & pour une déference necessaire, l'honnêteté qu'il vous fait, il sera proclamé Roi aujourd'hui dans Madrid sans vôtre approbation, & toutes les autres Villes suivront incontinent cet exemple.

C'est ainsi que les Princes en usent, non seulement dans les cas de cette nature, mais presque par tout ailleurs. Rarement demandent-ils l'avis de quelqu'un, à moins que ce ne soit ou pour appuyer leurs résolutions sur le consentement de plusieurs, ou pour sonder la personne à laquelle ils demandent conseil, comme Tibere fit souvent au rapport de Tacite. Il faut donc que le

Mere. Pendant qu'on l'interrog
fureur de Neron se refroidit, &
craintes diminuent, de sorte qu'
core que sa résolution ne fut pas
tiérement changée, l'execution
fut remise à une autre fois.

Mais cette maniére d'agir n'
pas de toutes les conjonctures;
n'est bonne que dans les affaires d
esperées & ambiguës. Cepend
avant que d'en courir les risqu
nous devons connoître si le Prin
peut souffrir les retardemens; ca
y en a de si opiniâtres & de si imp
tiens, que le moyen le plus infai
ble d'encourir leur disgrace est
vouloir temporiser.

CHAPITRE IX.

Comment-il faut moderer les réso tions precipitées des Princes.

LOrs qu'on ne nous deman
pas nôtre avis pour resoudr
m

mais pour la maniére d'executer ce qui est déja résolu, & c'est ce qui arrive souvent; si l'affaire dont il est question paroît incompatible avec la raison & l'honnêteté, il faut proposer les moyens les plus éloignez dont nous puissions nous aviser pour ce qui regarde l'execution, & il faut appuyer nôtre sentiment en faisant voir qu'il est facile à pratiquer, qu'il est équitable, & sans risque, & qu'au contraire les entreprises brusques & subites sont pleines de peril & de difficulté. Lorsque nous avons à faire à des Princes impatiens, nous devons être toûjours préparez à des résolutions précipitées, & toûjours en état d'agir de tête, & en ce cas il ne faut pas douter qu'ils ne prennent le parti qu'on leur prouve demonstrativement être le plus aisé & le plus seur, à moins qu'ils ne soient de la derniere imprudence & d'un entêtement insupportable. Cependant s'ils sont assez imprudens pour ne vouloir pas écouter des conseils

doux & honnêtes ; le Conſeiller peut encore excuſer ſa prudente précaution par le ſoin qu'il a de la gloire du Prince, & par l'attachement qu'il a pour ſa perſonne, & dire qu'il aime mieux que les choſes ſe faſſent lentement & ſeurement, que ſi elles ſe faiſoient bruſquement à la ruine de ſon Maître.

Que s'il arrive qu'il ſe rencontre des difficultez dans le dangereux parti que le Prince a pris de ſon pur mouvement, cela ne luy rappellera que mieux la prudence de celuy qui a voulu l'en détourner à temps, & peut-être l'obligera de l'écouter à l'avenir lors qu'il luy propoſera des moyens plus doux. Outre qu'en gagnant du temps il arrive ſouvent ou que la paſſion du Prince ſe modere, ou que ſes deſirs ſont moins violens, ou qu'il s'apperçoit que ce qu'il entreprend eſt entierement impoſſible, ou ne peut s'executer ſans beaucoup d'inconveniens.

. arrive quelquefois que les
'ens que les Princes se proposent
accompagnez de tant de diffi-
:z, qu'elles sont insurmontables.
ıme je ne voudrois pas en ce cas
vous le portassiez à pratiquer
expediens de cette nature, je
oudrois pas aussi que vous vous
:hassiez trop à l'en détourner;
ıerois mieux que vous gardas-
un silence respectueux, & que
luy laissassiez prendre son par-
le peur que voulant le dissuader
la difficulté des moyens, vous
ıy fissiez naître l'envie de cher-
des voyes plus faciles pour exe-
son dessein, qu'il auroit aban-
ıé de luy-même sans cela, rebuté
es obstacles qu'il eût rencontré
n chemin, & qui l'auroient par
ére de dire mis hors d'halei-
Mais il arrive aussi quelquefois
ı honnête homme est chargé
xecution d'une méchanceté ou
injustice. A la verité il n'y a
d'honnête homme qui ne doi-
ve

ve en tel cas souffrir toute sorte de violence ou de disgrace, plûtôt que devenir le Ministre d'une action infame; mais je crains qu'il y ait bien peu de ces honnêtes gens, capables d'une résolution assez genereuse, pour ne pas obéïr en semblable occasion, & pour se sacrifier en même temps en faveur d'autrui; sur tout si la conjoncture & le naturel du Prince ne souffrent ni refus ni excuse, & s'il n'y a pas moyen de rejetter sur un Tiers cette desagréable Commission.

Burrhus prit le dernier parti lorsque Neron eût résolu pour la seconde fois de faire massacrer sa Mere, d'autant plus soigneuse & passionnée, que le danger qu'elle avoit couru par le naufrage auquel on l'avoit exposée sur le Tibre n'avoit produit d'autre effet, sinon que cette femme déja maligne & vindicative, étoit devenuë plus furieuse & plus animée que jamais. Burrhus & Seneque étant consultez furent

long-

long-temps incertains de ce qu'ils avoient à dire, comme nous l'apprenons de Tacite, Annal. 14. *Ils furent*, dit-il, *long-temps sans parler, craignant qu'il ne serviroit de rien de convier Neron au repentir. A la fin Seneque le premier regarde Burrhus comme pour lui demander si ses Soldats executeroient bien ce parricide. L'autre répond qu'ils étoient trop affectionnez à la Maison des Cesars, & à la memoire de Germanicus, pour rien entreprendre contre sa Fille, & qu'Anicete achevât ce qu'il avoit commencé.* Il empêcha par ce moyen que ni lui ni ses Soldats ne fussent chargez de l'execution d'une vilaine action.

J'avouë qu'on rend un mauvais service à un homme lors qu'on lui renvoye une commission qu'on ne peut pas accepter sans crime. Mais si cela doit arriver, je croi qu'il vaut mieux qu'un homme fait comme étoit Anicete soit l'executeur d'une lâcheté de cette nature, qu'un homme d'honneur & de vertu.

Ce-

Cependant le plus ſeur eſt de prévoir à temps les injuſtes deſſeins du Prince, de les prévenir dés leur naiſſance, d'aller au devant, & de les étouffer avant qu'ils ayent pris racine, ou qu'ils commencent à éclore. Il y en a eu pluſieurs qui par des remontrances honnêtes & à propos, & avec des paroles de ſoye, pour parler comme Pariſates, ont fait beaucoup de bien, & ont merveilleuſement bien réüſſi dans ces ſortes d'occaſions. Il eſt neanmoins neceſſaire que ceux qui veulent ſe ſervir de pareils remedes, ayent beaucoup d'autorité auprés du Prince, afin qu'il ſe trouve dans la neceſſité de les écouter autant à cauſe des égards qu'il a pour eux, qu'à cauſe de l'amour dont il les honore. Neanmoins aprés tout, quoi qu'ils réüſſiſſent quelquefois, il ſera difficile qu'ils réüſſiſſent en tout. J'aime beaucoup les manieres de ceux qui ayant l'eſprit ſolide & l'humeur agréable trouvent par là le ſecret de

. & qui comme s'ils vouloient
de choses indifferentes, fa-
mployer à propos une com-
m, ou un bon conte, pour
enter au Prince le danger & la
ide de ce qu'il a envie de fai-
où il semble qu'il aille donner
iissée.
is il faut pour cela une grande
:esse d'esprit, & la grace re-
dans le discours. De plus, il
rendre garde que le Prince ne
rçoive pas qu'il soit le sujet de
santerie : comme Tibere qui
jue Scaurus lui reprochoit le
re de sa Mere dans la Trage-
Atreus, & Domitien qui prit
d'Helvidius écrite contre Pâris
ntre Cenon pour une censure
s Divorces. Il est donc neces-
que ces sortes de contes soient
ent entremêlez d'autres choses
ı ne puisse pas appliquer au
e ; & il est trés-à-propos de
dre garde à ne pas presser en
es trop clairs le sujet le plus ef-
sentiel

ſentiel de l'affaire dont il s'agit ;
ſi l'on craint que le Prince ne le
marque pas, on peut repeter, m
il faut que cette repetition paro
un effet du pur hazard. Plus le c
te eſt réïteré & égayé, plus e
capable d'imprimer ce qu'on v
faire entendre. Et comme il ſem
que cela ſe fait par hazard, & ſ
deſſein, auſſi les oreilles chatoüill
ſes du Prince n'en ſeront-elles po
bleſſées.

Il y a pour cette eſpece de m
deration, par le moyen de laque
vous ne pouvez ni contribuer a
vices du Prince, ni vous y oppo
ſans ſuccés, des temps, & d
moyens favorables, que ceux q
ſont à ſa ſuite, & employez dans l
affaires, ne ſçauroient s'empêch
de rencontrer. S'il arrive que vo
ſoyez indiſpenſablement obligé d
vous oppoſer au penchant du Pri
ce, il faut lui ſuſciter quelqu'aut
paſſion, ou lui faire naitre que
qu'autre envie, à laquelle il n'ait p
moi

oins de penchant, & faire par ce
oyen dans son esprit une espece
: conflit & de diversion ; mais il
ut toûjours avoir soin de couvrir
: que nous disons du prétexte de
ôtre devoir, & du respect que
ous avons pour lui. Ce fut par là
ue Mutianus retint Domitien, &
empêcha de se joindre avec Cerea-
s, comme il étoit prêt de le faire,
: ne sai dans quelle esperance. Ta-
it. Annal. 4.

CHAPITRE X.

omment on doit se conduire selon les divers naturels & temperamens des Princes, & par quels moyens on peut introduire quelqu'un à la Cour.

POUR faire ces choses avec succés, il est fort necessaire de conoître les inclinations des Princes, ui dépendent de leur Temperament.

ment. Les Rois ſont faits comme les autres hommes ; on y trouve les mêmes differences & les mêmes varietez, à cela prés que comme ils ſont plus puiſſans que les autres, auſſi ſont-ils moins les Maîtres de leurs paſſions, ordinairement plus violentes & moins raiſonnables, que celles des particuliers.

Si le Prince eſt Bilieux, il ſera prompt, fier, & ſujet à s'emporter; formaliſte, aimant à être reſpecté, grand ennemi de ceux qui manquent ou qui deſobéïſſent le moins du monde ; impatient à executer, & imprudent à réſoudre ; mépriſant les ſentimens de tous ceux qui en ont d'autres que les ſiens ; inſultant volontiers, & redonnant bien-tôt ſon affection à ceux qu'il a inſulté, s'ils ne renouvellent pas la memoire des inſultes paſſées ; mais haïſſant ceux qui relevent les vieilles inimitiez, & pour ſe mettre en état de prévenir ceux qu'il craint, il eſt attentif à toutes les occaſions qui ſe preſen-

presentent de leur faire plus de mal.

Ceux qui ont à faire à un Prince de ce caractere, doivent avoir les yeux & les oreilles continuellement ouvertes, pour entendre d'abord le premier signe, & y obéir sans replique ou sans retardement; de peur qu'en contredisant le Prince ne vienne à les soupçonner d'arrogance, & à les regarder comme des gens qui paroissent s'estimer plus sages que lui. Ils ne doivent faire aucune difficulté d'accepter les moindres & les plus bas emplois, s'il le faut, quoiqu'ils soient au dessous de leur condition. Qu'ils souffrent les insultes avec patience, & les oublient entiérement. Qu'aprés avoir reçû une injustice ils n'en soient que plus officieux. Qu'ils ne se vantent point de leur merite, de peur qu'il ne semble que ce soit autant de reproches qu'ils font au Prince; mais qu'au contraire ils entassent services sur services; de peur que la memoi-

 re

re des paſſez ne s'efface, & que la joye & le plaiſir des n veaux rappelle le ſouvenir des vi Lorſque le Prince eſt en col qu'ils ne l'abordent point; car a tout lui déplaît & le chagrine, ceux même qui ont le plus de à ſon affection ne lui plaiſent pa tout ce qu'ils diſent, ou qu'ils f C'eſt par rapport aux Princes d caractere qu'on peut dire verita ment, que la familiarité déger en mépris; & c'eſt pour cela q faut fuïr cette familiarité, je v même qu'ils nous y ſollicitent. parti de la modeſtie & du reſpect ſans contredit le meilleur & le ſûr: car ces Lions quelque d & quelque traitables qu'ils ſo quelquefois, entreront en fu dans un autre temps contre c qu'ils aiment le plus paſſionném & qui ont le plus d'autorité au d'eux.

Les Princes d'un temperam ſanguin ſont pour la plûpart de b

ne humeur, aimant la joie & le divertissement; fuïant le chagrin, les affaires serieuses, & l'embaras des contestations; aimant la paix, laissant le soin des affaires aux Ministres ou aux Favoris, & ne souffrant rien moins volontiers que les plaintes. Ils sont obligeans, honnêtes, & si quelquefois ils maltraitent quelqu'un, ils ne le font jamais au moins d'une maniére outrée; ils se souviennent plûtôt du bien qu'ils ont reçû, que de celui qu'ils ont fait; ils sont complaisans, secourables, & pour la plûpart liberaux.

Lors qu'on est avec un Prince de ce temperament, il ne faut rien oublier de la veneration & du respect; mais il ne faut parler que tres-rarement d'affaires serieuses. Ceux qui occupent les plus grandes & les plus importantes charges, & qui sont employez dans ce qui regarde l'Etat, ne doivent approcher les Princes de ce caractere, que lors qu'ils sont appellez, ou qu'ils savent

qu'ils ne ſont engagez dans aucune partie de divertiſſement ; car autrement ils courent riſque d'interrompre leurs plus grandes recréations ; & ils auroient une eſpece de honte d'être ſurpris par des gens qui ſeroient peut-être bien aiſes de les voir dans une meilleure occupation. Philippe de Macedoine étant un jour à jouër, on vint lui dire qu'Antipater étoit à la porte : cette nouvelle le chagrina d'abord ; & comme il ſe ſentoit coupable, il cacha ſes Dez ſous ſon Oreiller, aïant honte qu'Antipater le ſurprit à un pareil divertiſſement. Avec un Prince de cette humeur, comme ceux qui ont le manîment des plus importantes affaires de l'Etat ſont ſuperieurs aux autres, les autres ſont auſſi ſuperieurs à leur tour par l'accez libre & familier qu'ils ont auprés du Prince, qui naturellement évite autant qu'il eſt poſſible les perſonnes d'un ſi grand ſerieux. Ceux qui ont de la gayeté & de la moderation,

ration, qui aiment le plaisir, & qui savent faire les affaires, ne manquent jamais de plaire aux Princes qui sont de cette humeur ; pourvû que n'étant plus sous les yeux du Prince, ils ne perdent pas leur autorité avec les autres par trop de facilité & de complaisance. Il faut donc qu'ils soûtiennent absolument l'honneur de leur rang, car sans cela, la familiarité fait naître le mépris, comme on a déja dit ; le mépris produit les querelles sur la moindre apparence d'injure. Et comme le Prince n'aime ni le trouble, ni les querelles, pour se mettre en repos il prendra le parti d'éloigner celuy qui luy paroîtra le plus coupable.

Un Prince mélancolique est lent à prendre ses résolutions, chagrin, pensif, défiant, ombrageux, pénétrant, & d'ordinaire de mauvaise humeur ; parlant peu, & s'embarrassant dans des termes ambigus ; dissimulé, plus propre à sonder le sentiment d'autrui qu'à dire le sien,

ennemi de la raillerie & de la liberté ; aimant la solitude, de difficile accés ; n'aimant presque personne, & aimant froidement ceux qu'il aime, sujet à haïr, & si défiant qu'il ne fait societé avec personne, avare & craintif jusqu'au ridicule ; haïssant également ceux qu'il a offensez & ceux qui l'ont offensé ; implacable, vindicatif, & contre lequel on doit être en garde dans quelque retour où il paroisse.

On ne sçauroit être trop précautionné & trop circonspect avec des Princes faits de cette maniére ; on doit sur tout étudier leurs paroles, & consulter par maniére de dire, tout ce qu'on dit, afin qu'on ne dise rien qui surprenne ou qui offense, ni rien que l'on n'ait medité à l'avance. Pour le respect, il vaut mieux en rendre trop, que pas assez ; il ne faut jamais rien contester, à un Prince de ce caractére, ni le presser dans ses irrésolutions, de peur que sa mélancolie étant une

fois

fois échauffée, & devenuë colere, ſon feu ne s'éteigne qu'aprés s'être changé en haine. Lorſqu'on a quelque choſe à lui demander, il ne faut pas ſe rendre importun; s'il nous refuſe il faut s'en tenir là, car il n'eſt pas bon d'accoûtumer le Prince à nous donner des refus, & ſur tout un Prince naturellement ſoupçonneux, qui regardera comme ſon ennemi celui qu'il aura refuſé, & enſuite on aura de la peine, quelque habile qu'on ſoit à le faire changer de ſentiment. Un Prince dont l'eſprit eſt ainſi tourné ſe ſouvient long-temps d'une injure, & comme il juge du cœur des autres par le ſien, il croit tout le monde auſſi malicieux & auſſi obſtiné que lui. En un mot les Princes de ce caractére ſont les moindres & les plus difficiles de tous, & leur eſprit eſt fort inégal à cauſe de la varieté des penſées obſcures qui paſſent & repaſſent par leur imagination confuſe & tenebreuſe ; ce qui fait auſſi que leur

conversation est fort inco
de.

Le Flegmatique participera
pesanteur & de la lenteur de l
lancolie ; mais comme il est
rieur au Mélancolique du cô
l'esprit, il l'est aussi du côté du
grin & de la défiance ; car son
est gelé, par maniére de di
qui fait qu'il ne se défie de per
tant que de soi-même. Il ne fa
volontiers de grandes entrep
parce qu'il desespere du succé
qu'il ne sait comment s'y pr
Il est chancelant lors qu'il s'ag
prendre des résolutions, & ci
quand il faut les executer ; s
prit est lent & n'a rien de v
comme il n'est pas capable de
beaucoup, aussi ne peut-il p
mer beaucoup.

Il faut un Ministre prompt
tif pour suppléer à la pesanteu
Princes d'un tel temperament.
que le Prince a une fois trou
Ministre capable de faire ce q

avoit parû impossible, cela lui fait connoître la foiblesse de son esprit, & aimer, admirer, & cherir cet homme, comme un Ministre dont il a besoin. Une faveur de cette nature, fondée sur une prétenduë necessité, est la plus durable de toutes. Si nôtre Courtisan se voit une fois dans cet état, qu'il travaille à faire heureusement réüssir les affaires qui paroissoient les plus difficiles, & dont le Prince n'esperoit rien, ou peu de chose, comme a toûjours fait le Cardinal de Richelieu, ce grand Ministre de France, qui fit toûjours en sorte que le Roi se trouvât engagé dans des entreprises si dangereuses, qu'il n'eût sçû sans lui comment s'en tirer.

Que nôtre Courtisan remplisse aussi tout seul, s'il se peut, les plus importans devoirs de sa charge, & qu'il se donne de garde, quelque chose qu'il fasse, de se faire aider par un plus habile que lui. De plus qu'il fasse en sorte de n'être pas trop

long-temps abſent de la Cour, de peur qu'il ne perde l'affection du Prince ; car s'il trouve un autre Miniſtre plus habile ou plus neceſſaire que lui, le premier ſera ou moins eſtimé, ou regardé comme une perſonne moins utile, & tombera enfin dans le mépris aprés que ſon Collegue aura été employé dans deux ou trois affaires qui lui auront bien réüſſi.

C'eſt ce qui fait que les Courtiſans ont depuis long-temps l'adreſſe, de ne ſe faire aider que par des perſonnes qui leur ſont de beaucoup inferieures en prudence & en vertu, & cela afin que la ſuperiorité de leur Genie ſoit plus ſenſible par oppoſition à celüi des autres, & que le Prince étant environné d'une foule de gens de ce caractére, ſoit dans l'embarras d'en trouver un qu'il puiſſe préférer ou oppoſer à celui qui les produit. D'ailleurs les eſprits groſſiers ſont plus ſujets à ſe débaucher, & plus faciles à corrom-

pre lorſqu'on en a beſoin ; mais on ne peut pas eſperer la même choſe de ceux qui ſont égaux ou en naiſſance, ou en talens, & qui ſe ſoûtiennent par eux-mêmes. Ce ſont là les differentes inclinations des hommes, auſquelles les Princes ne ſont pas moins ſujets que les autres ; car ils ont tel ou tel penchant à proportion de l'humeur qui domine en eux.

CHAPITRE XI.

L'Age, les affaires, l'habitude, & les maladies changent le temperament des Princes, auſſi bien que la conſtitution de leur eſprit.

QUoique ces choſes ſoient le plus ſouvent ainſi, les maximes cependant que nous venons de donner ne ſont pas infaillibles & ſans exception ; car l'âge, l'accoûtumance, & les affaires chan-

gent le temperament des Princes, & par consequent la constitution de leur esprit. Pendant la guerre le Prince cherit les personnes militaires, mais la paix n'est pas plûtôt faite, que leur autorité & leur crédit commencent à vieillir: alors si le Prince panche vers le plaisir, ou qu'il ait quelqu'autre passion, il sera bien aise de garder ceux qui peuvent contribuer à son divertissement, ou qui sont en état de l'augmenter.

Pour être convaincu de cette verité, vous n'avez qu'à lire ce que Tacite écrit de Tibere, Annal. 5. *Ses mœurs*, dit ce celebre Historien, *ont été aussi differentes que les conditions de sa vie. Illustre tandis qu'il a été homme privé, ou qu'il a commandé sous Auguste. Pendant que Germanicus & Drusus ont vécu, il a caché ses vices, & fait paroître ses vertus. Depuis mêlé de bien & de mal jusqu'à la mort de sa mere. Couvert dans ses débauches, tant qu'il a craint Sejan, ou qu'il l'a aimé,*

mé. Aprés il se laissa aller à toutes sortes de saletez & de crimes, lors que n'ayant plus de crainte ni de pudeur, il suivit simplement son inclination.

Passienus fait un jugement de Caligula, qui me paroît tres-remarquable. Il n'y a jamais eu, dit-il, un meilleur serviteur, & un plus méchant maître. On a de la peine à croire les divers changemens qu'on remarqua en Marius & en Sylla; changement si prodigieux, que Plutarque ne sait si ce fut la Fortune qui changea leurs inclinations, ou si elle ne fit seulement que produire au jour leur méchanceté qu'ils avoient auparavant pris soin de cacher. Pour moi je suis persuadé qu'ils ne changerent point de naturel; mais qu'ils ne firent qu'abatre le masque dont ils s'étoient couverts, pendant que la crainte & la mediocrité de leur fortune les y avoient obligez. C'est là precisement ce que Leontius dit de Zenon; *qu'un Serpent gelé ne fait*

point

point de mal; mais si vous le rei fez il mordra.

Triphon comme dit Josep le personnage d'un homme de pendant qu'il fut simple partic en vûë de gagner le peuple; r ne fut pas plûtôt Roi qu'il l masque, & fit voir incontinent toute la vertu qui avoit paru e étoit une vertu forcée & contre Il en fut presque de même d memnon, s'il est vrai ce qu'en Euripide, qu'il fut modeste, ble, & de facile accés avant d'être Generalissime des Grecs, qu'aprés il devint ennemi de mis, & inaccessible à tous, nant toûjours enfermé, & p moyen il devint si desagréable choquant, que ce qu'en dit le te merite bien d'être rapporté. C *là sont sages, dit-il, qui n'ont perdu de leur premiere modestie, être parvenus aux grandes cha* Sentence excellente, mais dont de gens profitent. Il semble que

lion ait veritablement ſuivi cette belle maxime, ſi nous en croyons Seneque. *Etant parvenu*, dit-il, *au faîte des honneurs, rien ne fut capable de le corrompre, ni de luy faire perdre la moindre choſe de ſa premiere modeſtie : jamais la proſperité ne l'enfla, & quelque choſe qui luy ſoit arrivé, jamais on ne l'a trouvé dans une ſituation d'eſprit, qui dérogeât à la reputation qu'il s'étoit déja aquiſe.*

Il eſt conſtamment vrai, que les défauts & les tâches des Princes, viennent pour la plûpart de l'orgueil, qui eſt la ſuite de la grandeur. C'eſt l'orgueil qui leur fait mépriſer le conſeil d'autruy, & qui leur perſuade vainement qu'ils ſurpaſſent autant les autres hommes en prudence, qu'en puiſſance. Il y en a même qui vont ſi loin qu'ils croyent qu'il eſt au deſſous d'eux de ſe tenir dans les bornes des Loix & de la raiſon, & s'imaginent qu'ils ne ſeroient pas Princes, s'il ne leur étoit permis

CHAPITRE XII.

Les Imposteurs peuvent faire beau-coup de mal en flatant les Princ- & comment le Prince doit ê- en garde contre ces gens-là.

LES Imposteurs à la faveur- la flaterie, & de je ne sai qu- les maniéres cachées & rusées, glissent comme des Serpens dans sein des Princes, & corrompent le naturel par leur funeste poiso- C'est à ces gens que Tacite imp- l'orgueil & la cruauté de Vitelli- Ce fut des mêmes gens que Vesp- sien, quelque bon que fut son nat- rel, apprit à opprimer ses Suj- par de gros impôts, comme le même Historien. En un mo- est certain que plusieurs Princes se sont servis de ces sortes de gen- ont beaucoup dégeneré. Ces Im- posteurs cherchent à se mettre

fave

faveur en apprenant au Prince les moyens de rehauſſer leur grandeur, & leur puiſſance, & d'avancer leurs intérêts. Le Prince de ſon côté leur prête l'oreille d'autant plus volontiers, qu'il ſe connoît moins ſoi-même, & ne conſidere pas que ces gens ne le loüent & ne l'applaudiſſent, que pour le faire enfin mépriſer, & l'expoſer à la haine de ſes Sujets. Et à dire vrai le moyen le plus ſûr de trahir le Prince eſt de flater & d'encenſer ſa cruauté, ſon avarice, & ſon impudicité ; car il ne pût condamner le Traître, ſans découvrir ſon crime & ſes vices.

Aprés que les Franconiens eurent chaſſé Claudius Comatus leur Roi par le ſecours d'Egidius, qui gouvernoit alors les Gaules pour les Romains, un des Amis du Prince dépoſſedé ſouhaitant de le voir rétabli, va trouver Egidius, & employe toute ſon induſtrie à flater en toutes occaſions ſon avarice & ſa cruauté qui n'étoient que trop connuës.

nuës. Qu'en arriva-t-il ? Le Gouvernement du Romain devint insupportable ; les Franconiens commencerent à regretter leur Roi, & le rappellerent enfin. Ainsi ce sage Franconien fit un bon usage de sa flaterie, & fomentant les vices de son Maître, il le livra sans risque entre les mains de ses ennemis. Considerez ce que fit Sejan qui ne respiroit que pour l'Empire Romain. Lorsqu'il vit que Tibere qui par son conseil avoit fait arrêter Agrippine & ses Enfans, s'étoit dégoûté de la Ville, il eût plus d'envie de regner que jamais, esperant qu'aprés que l'Empereur se seroit une fois retiré, on lui confieroit le Gouvernement de l'Empire, & en effet la chose arriva comme il l'avoit crû. Tibere ne fut pendant quelque temps que Prince de la petite Isle de Caprée ; & Sejan étoit l'Empereur. Perennius aussi aspirant à l'Empire, commença par surprendre & chasser tous ceux qu'il trouva dans son chemin, a-

sous

ſous prétexte d'une conſpiration que Lucille avoit formée contre Commode. Enſuite il engage l'Empereur dans les plaiſirs, en vûë de s'attirer le manîment de toutes les affaires, & de prendre enfin les Rênes de l'Empire.

Bardas Oncle de Michel, Empereur de Conſtantinople, prit la même voye : car ayant trouvé moyen de ſe défaire de Theoctiſte ſon Collegue, & Tuteur comme lui du jeune Prince, il fit enſuite bannir ſa Mere, & conſeilla au Prince de prendre le Gouvernement. Comme la jeuneſſe de ce Prince le rendoit incapable de gouverner, il ne lui fut pas difficile de l'amuſer par la joye & par le plaiſir ; de ſorte qu'il s'abandonna tout à fait aux divertiſſemens. Bardas cependant tâche de ſe faire aimer du Peuple, & pour cet effet il frequente les gens de bien & les Savans, rétablit les Sciences dans la Ville, & fait pluſieurs bonnes Loix. Une ſemblable politi-

que

que l'eût ſans doute élevé ſur le Trône Imperial, s'il ne s'étoit pas laiſſé prévenir par un autre. Je n'allegue pas ces exemples pour apprendre à tromper les Princes, mais pour apprendre aux Princes avec combien de prudence & de circonſpection ils doivent faire la difference des Conſeils de leurs Miniſtres, & ſur tout combien ils doivent être en garde contre ceux qui les flatent, & qui les applaudiſſent dans leurs impudicitez & dans leurs vices; & pour leur apprendre enfin à juger favorablement de ceux, qui ſe donnent quelquefois la liberté de leur faire connoître qu'ils n'approuvent pas leurs excés.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Des Familiers & des Domestiques du Prince, & des moyens de les gagner.

APRE'S avoir examiné tout ce que le Courtisan doit observer par rapport au Prince même, venons à ses Domestiques, qui à cause des Charges qu'ils occupent sont continuellement autour de sa personne, & qui peuvent être utiles à ceux qui ont des prétentions à la Cour, ou en leur procurant un accés extraordinaire, ou en parlant d'eux à propos, ou en leur apprenant le moyen, le temps, & l'occasion de faire leurs affaires. Il y a plusieurs Princes qui sont tout autre chose en particulier, que ce qu'ils paroissent en public, & qui se confieront & s'ouvriront plus volontiers à ceux de leurs Serviteurs

qu'ils croyent fidéles, prévenu qu'ils sont que la bassesse de leu condition est incapable de trahison ou de mauvaises pratiques. Mais il devroient savoir que Claude se lai soit gouverner par ses Affranchis dont l'un qui s'appelloit Pallas s'é toit si fort enrichi, que l'Empereu se plaignant un jour à quelqu'un d sa pauvreté, on lui conseilla d'a dopter Pallas, & de le faire son He ritier. Cet homme persuada si bie Claude qu'il se maria à Agrippine aprés s'être défait de Messaline pa le secours de Narcisse autre Affran chi.

Qui peut ignorer que pendan que l'Empire d'Orient a subsisté les Eunuques ont souvent tout gou verné ? Si cela n'eût pas été de mê me, il eût été impossible qu'Arbe tion, principal Chef de l'Empire eût sauvé sa Tête, lorsqu'il fut ac cusé par Venissimus. Borilus & Germanus, tous deux Esclave avoient une autorité si absoluë au

pré

prés de Botoniates, l'un des Empereurs, qu'ils le mirent mal avec Isaac & Alexis Comnene.

Cependant supposons que le Prince ne communique pas ses desseins à ces gens-là, il est toûjours vrai qu'ils les peuvent découvrir plus aisément que personne. Il est impossible que les Princes soient toûjours masquez dans le particulier. Souvent la foule, & les yeux du public les obligent à étouffer & à cacher des passions, qui éclatent lorsqu'ils sont en liberté & dans le particulier. Je conclus donc qu'il est absolument nécessaire à la Cour, de regarder jusqu'aux moindres personnes comme gens qui peuvent nous rendre service. C'est ce qu'Arrian fait voir démonstrativement à Epictete par l'exemple d'Epaphrodite, & de ses deux Esclaves, dont l'un parvint à servir l'Empereur à sa Chaise, & l'autre eût le soin de ses Souliers. Epaphrodite, qui peu de temps avant les avoit vendus com-

me inutiles, rechercha leur faveur, & loüa leur prudence.

La Fortune n'a presque jamais favorisé personne avec tant de profusion, que de ne lui pas susciter à la Cour autant d'ennemis que d'amis, & jamais aussi elle ne l'a si fort abaissée, que de la mettre hors d'état de faire du mal, ou de rendre service. De là vient que Tacite nous dit, que *du temps de Tibere, c'étoit un grand honneur d'être connu du Portier de Sejan.* Il faut donc qu'un homme sage employe toute sorte de moyens honnêtes pour se faire aimer des Serviteurs du Prince, de quelque condition qu'ils puissent être.

CHAPITRE XIV.

Comment il faut ménager quatre ſortes de Nobles Courtiſans, & le moyen de s'en ſervir ; avec combien de prudence nous devons nous ménager avec un Prince inconſtant.

DES Domeſtiques du Prince nous paſſons aux Nobles de la Cour. Il y en a de pluſieurs ſortes. Les uns ſont illuſtres par leur naiſſance, mais deſtituez de la faveur du Prince ; les autres ſont en faveur, mais éloignez des honneurs. Il y en a encore qui ont des dignitez & des charges au delà de leur credit & de la faveur qu'ils ont auprés du Prince ; & enfin il y en a qui ſont en faveur, & qui occupent les grandes Charges. Il ſe peut faire que l'amitié des premiers ne ſoit pas fort utile à nôtre Courtiſan, ce-

pendant il doit avoir pour eux le respect & la veneration qu'on doit à leur qualité, de peur que ne pouvant nuire par eux-mêmes, ils le fassent par le moyen de leurs Amis & de leurs Partisans; car outre que les grandes Maisons sont souvent fort puissantes en Creatures & en Partisans, soit à cause du bien qu'elles ont fait autrefois, ou du respect qu'on a pour leur grandeur, les Princes étant changeans de leur naturel, ces grands hommes peuvent remonter, ou sous le Prince regnant, ou sous son Successeur.

Archelaüs Roi de Cappadoce negligea de faire sa Cour à Tibere, & de lui rendre, lorsqu'il vint à Rhodes, les honneurs requis, & il s'en trouva fort mal; car l'Empereur songeant ensuite aux moyens de s'en venger, prit un autre prétexte, & le fit venir à Rome, où il perit miserablement: cependant l'Historien remarque qu'Archelaüs *ne fit point cette faute par orgueil, mais parce*

qu'il

qu'il avoit été averti par certains Favoris d'Auguste que pendant que Caius Cesar fleurissoit en Orient, il sembloit qu'il n'étoit pas sûr d'être Ami de Tibere. Nous devons donc regarder ces grands hommes de Fortune comme des gens assez puissans pour nous faire du mal, quoi qu'ils ne le soient pas assez pour nous faire du bien. Et quoi que le Prince les regarde de mauvais œil & les soupçonne, cela n'empêche pas qu'il ne faille les respecter, pour éviter la censure & l'inimitié des autres.

S'il arrive que le Prince vous oppose à quelqu'un de ces grands hommes, & c'est assez l'ordinaire ; comme vous ne devez pas refuser la Commission, aussi devez-vous vous y prendre avec beaucoup de méthode & de dexterité, & choisir si bien vôtre temps, que vous puissiez satisfaire le Prince, & justifier vôtre conduite dans l'esprit d'autrui. Il y a des écüeils de tous côtez, mais si

le Prince vous en presse, & vous vous tiriez heureusement faire, c'est le moyen d'aller loin.

Lors qu'une fois vous vous engagé dans une entreprise de nature, il y a deux routes à p dre, suivant le genie du Prince vous employe, ou des perso avec lesquelles vous avez à f ou bien selon la conjoncture où vous trouvez. Quelques-uns sent en leur nom d'un bout à tre, & le font si hardiment & tant de hauteur, qu'il n'y a qu personnes veritablement disting qui osent leur faire tête, p qu'on craint d'offenser le Pri qui approuve, à ce qu'on c tout ce que font ou disent ces g là. Il y en a d'autres qui pren une voye plus douce & plus f c'est de suivre continuellement térêt du Prince, & de n'en f semblant qu'à bonnes enseign évitant toutes les occasions de c

tes

tester, à la réserve de celles qu'ils ont choisies, & dont ils esperent plus de succés, & beaucoup d'avantage pour le Prince & pour le Public.

Il faut bien se donner de garde de n'entreprendre rien dont vous ne puissiez venir à bout ; car outre que le commun juge de tout par l'évenement, & croit que la Justice & la Prudence sont toûjours du côté de la Fortune. Si vous échoüez l'estime & la faveur du Prince que vous avez, diminueront bien-tôt ; & pour effacer la disgrace reçûë, & parce qu'il craint le mépris de ses Sujets, ou de ses Ennemis, ausquels il a voulu vainement faire tête, il prendra le parti de ne plus vous favoriser, ou de vous abandonner tout à fait.

N'allez pas vous imaginer parce que je vous parle de contestations avec ces personnes distinguées, que je vous conseille de vous mêler de ces sortes d'affaires, lors que vous

voyez qu'on ne peut s'en tirer
bruit, ou que je veüille que
en veniez aux invectives & au
proches; car c'est le propre
ame basse que la Fortune a cor
puë. Il est rare que ces sort
gens finissent bien. Vous ave
cela l'exemple de Pison, que
re envoya en Syrie pour trav
les esperances & les desseins de
manicus. Il s'aquitta de sa Con
sion avec tant d'insolence, qu
bere fut obligé de le sacrifier
haine publique aprés la mort
Prince.

Lorsque je vous conseille de
opposer à ces grands hommes,
seulement lorsqu'ils font quelqu
justice, qui interesse où le bien
blic, ou la Religion, ou la Dis
ne militaire, ou les Finances d
tat. Et même dans ces occasio
il faut agir avec tant de pruden
tant de modestie, que tous
qui y ont intérêt, & qui sont
nêtes gens voyent, que vous

ſez uniquement pour le bien public, & non par un principe particulier de haine ou d'averſion perſonnelle. Si vous voulez un exemple, je ne ſaurois vous en donner un meilleur que celui du Cardinal Ximenes, qu'Iſabelle Reine de Caſtille choiſit pour faire tête aux Grands d'Eſpagne, qui n'étoient pas ſoûmis comme ils ſont aujourd'hui. De Moine qu'il étoit de l'Ordre de Saint François, il fut fait d'abord Confeſſeur de la Reine, enſuite par l'avis du Cardinal Mendoza, il eût l'Archevêché de Tolede, & devint Inquiſiteur Général d'Eſpagne. Il exerça ces Charges avec beaucoup d'autorité durant tout le Regne d'Iſabelle & de Ferdinand, & juſques au Regne de Charles-Quint ſeul Arbitre & Moderateur de toutes les affaires, il fut toûjours aux mains, s'il faut ainſi dire, avec les Grands, & paya de tant de ſageſſe, qu'il tint dans ſes intérêts & le Prince & les Peuples.

On a dit qu'il avoit été empoiſonné, & lui-même l'a crû, mais c'eſt un fait qu'on n'a jamais pû prouver. Il vaut donc mieux dire, qu'il mourut d'une mort naturelle dans une aſſez grande vieilleſſe; en effet il conſerva juſqu'à la fin ſa Fortune & ſon autorité, qu'il ne devoit qu'à ſon merite. Chico Simoneta ne fut pas ſi heureux. Pendant que François Sforce régnoit à Milan il fut chargé de la conduite des affaires. Enſuite la Mere du jeune Galeas le choiſit pour l'oppoſer aux Freres de ſon Maître, parce que ſa fidelité & ſon experience dans les affaires publiques lui étoient connuës. Simoneta voulant conſerver à Galeas le Duché de Milan, en bannit les Freres de Galeas, & Robert de Saint Severin. On peut aſſez juger que par ce moyen il ſe fit beaucoup d'envieux; cependant il fut lâchement abandonné, car la Veuve Mere de Galeas s'étant reconciliée avec ſes Ennemis, Simoneta fut la victime de

cette nouvelle amitié. On le mit en prison, où il fut écorché tout vif, & mourut miserablement. Cela doit apprendre qu'il ne faut se fier qu'avec beaucoup de précaution aux Princes de la fermeté de qui on n'est pas assûré. Car souvent pour la moindre chose ils ont accoûtumé de sacrifier leurs Serviteurs à leurs Ennemis.

CHAPITRE XV.

Comment il faut ménager trois autres sortes de Nobles de la Cour, & comment il faut en user avec eux.

IL y a à la Cour, comme j'ai déja dit, une seconde Classe de Nobles, qui sont en faveur auprés du Prince, mais qui ne sont pas fort considerables ni pour les dignitez, ni pour les emplois. Ceux-ci peuvent nous donner accés auprés

du Prince commodément & à pro pos. De plus ils peuvent nous se vir, ou à faire souvenir le Prince d nos services, ou à excuser nos be vûës, s'il nous arrive d'en faire, o à nous proteger contre les médisa ces & les calomnies de nos enne mis, & par conséquent s'ils sont ve ritablement de nos amis ils peuven nous rendre des services fort im portans. Mais au contraire s'ils so nos ennemis, ils peuvent nous fair trés-grand tort. Nous devons don employer toute sorte de moyen honnêtes pour avoir l'amitié de ce gens-là ; & nous devons considere qu'il est rare qu'ils soient long-tem auprés du Prince sans être éleve aux dignitez. Supposé même qu' y ait des raisons qui les empêche d'être avancez, ils peuvent pa leurs recommandations avancer leu amis, & les élever au dessus des au tres, qui sont ou égaux, ou supe rieurs en merite.

Les Courtisans de la troisiém

Class

Classe sont ceux qui sont dans les Charges d'autorité, qui ont beaucoup de part aux affaires publiques, & qui neanmoins ne sont pas fort en faveur. On voit ordinairement ceux-ci chez les Princes qui aiment le repos, & le plaisir, qui ne s'embarassent gueres des affaires publiques qu'ils laissent aux soins d'un ou de deux Ministres dont l'habileté & la fidelité leur sont connuës, & qui regardent avec horreur l'embaras & les soins de leur Couronne. A des Cours de cette nature il faut plûtôt rechercher la faveur de ces Ministres, que celle du Prince même. Car comme il leur confie l'administration de ses affaires, il leur laisse aussi le soin de choisir les Officiers, parce que ne sachant pas ce qu'il faut faire, il n'est pas capable de les choisir lui-même.

Il y a d'autres Princes plus jaloux de leur Majesté, & meilleurs ménagers de leur puissance, qui confient le soin de leurs affaires à un

à quoi ils panchent, car il eſt plus neceſſaire de le ſavoir & de le faire, que ſi c'étoit le Prince même. On voit ici ce qu'on peut attendre ou eſperer de l'autorité & de la protection des Grands de la Cour, & comment il ſe faut ſervir de chacun ſelon ſon rang & ſon eſpece.

Sur tout il faut bien prendre garde de ne demander rien d'impoſſible, ou de ridicule, ni au Prince, ni aux Courtiſans dont nous venons de parler; car rien n'eſt plus incommode à la nature humaine, que de ne pouvoir accorder les demandes de ceux que nous aimons; & certes il n'y a point d'homme quelque bon ami & quelque honnête qu'il ſoit, qui ne ſe choque d'une priere malhonnête & déraiſonnable. Il faut ſavoir encore que celui qui vous a fait un pareil refus, ne vous revoit pas avec plaiſir, parce qu'il craint que vous ne lui cauſiez de la confuſion par une propoſition de la même impudence, & parce qu'il craint auſſi qu'on ne

s'imagine qu'il manque d'autorité ou de moyens pour faire ce que vous souhaitez. Mais il faut remarquer en passant, qu'on n'a pas tout d'un coup accés auprés des Grands, & qu'il faut se l'aquerir par degrez. Et pour cet effet il faut gagner tous ceux qui ont quelque crédit auprés d'eux, selon l'utilité que nous en pouvons tirer, tant les Etrangers, que les Domestiques, ou ceux qui sont en général sous leur dépendance.

CHAPITRE XVI.

Des Courtisans moins considerables, & comment il en faut user avec ceux qui ne nous aiment pas à cause des liaisons que nous avons avec certaines personnes.

OUTRE les Grands dont nous venons de parler, on en voit encore d'autres à la Cour d'un plus bas rang. Les uns sont plus que nous,

nous, les autres ſont nos égaux
peut-être encore s'en trouvera
qui ſeront nos inferieurs. Pui
nous devons nous ſervir de ces g
là, nous les diviſerons en deux (
ſes. Les premiers ſont ceux
peuvent nous être de quelque
cours, & dont nous pouvons
quelque avantage. Les ſeconds
ceux qui ſont auſſi puiſſans
nous, & qui peuvent nous fai
mal. Il faut peſer meurement &
ſoin le crédit & le pouvoir des
& des autres, afin de voir au j
le ſecours ou les traverſes que n
en devons eſperer ou craindre.
faut conſiderer auſſi leurs Am
leurs Parens, afin que ſi la ne
té nous oblige à rechercher l
Suffrages pour le bien de nos a
res, s'ils nous traverſent par un
tif d'envie, ou par quelqu'a
conſideration, nous puiſſions le
mener par le moyen de leurs A
& de ceux qui ſont ſous leur dé
dance. Mais il faut ſur tout pre

g

garde à ne pas commencer à rechercher leur amitié, lorſqu'il paroît que nous avons beſoin d'eux ou de leur ſecours. Il faut les y avoir préparez à l'avance, & les avoir aſſûrez de la nôtre par une longue proteſtation d'eſtime & de bonne volonté. C'eſt aſſez pour les premiers, c'eſt à dire pour ceux qui peuvent nous être de quelque ſecours, car il n'y a point d'homme à qui le bon ſens n'inſpire, comment il doit s'inſinuer dans l'eſprit de ceux qu'il croit pouvoir lui rendre quelque ſervice.

Quant aux ſeconds, c'eſt à dire ceux qui peuvent nous nuire, nous en ferons trois Claſſes, & nous les regarderons ou comme nos ennemis, ou comme nos envieux, ou comme nos Competiteurs. Ceux que j'appelle nos ennemis nous haïſſent perſonnellement, ou à cauſe de nos amis. Cette derniere eſpece de haine n'eſt pas ordinairement ſi forte & ſi inveterée que la premiere ; & nous pouvons la mitiger beaucoup

coup en leur faiſant des civilitez,
en leur proteſtant que nous pouvo
aimer nos amis nonobſtant les li
ſons que nous avons avec leurs e
nemis. Cependant les amitiez de
Cour ſont d'ordinaire factieuſes
cruelles, & nous portent à romp
tout commerce & toute familiarit
qui peut nous donner de l'ombrag
De là vient que pluſieurs ſe diſa
amis d'un homme, n'ont pas laiſ
de s'accommoder ſous main au pa
ti contraire, & de le ménager, nc
en vûë de trahir leur ami, mais e
vûë de trouver un aſile & un app
en cas de chûte. Ce n'eſt pas qu
dire vrai il n'y ait des cas, où c
ſoins qui ne tendent qu'à la conſe
vation de ſoi-même, ne ſont null
ment condamnables; mais au fon
c'eſt une trahiſon, & toute trahiſo
eſt indigne d'un honnête homme.

Cette prudence a réüſſi non ſe
lement dans les brigues de la Cou
mais auſſi dans celles de l'Etat. Cir
& Artaxerxes s'étant déclarez
guerr

guerre, Syeneses président de Tharse, n'osant se declarer contre Cirus, je jetta dans son parti, & envoya son Fils au secours d'Artaxerxes, afin que si Cirus étoit vaincu, il fut un asile pour son pere. Bardus Durus s'étant sauvé d'entre les mains des Sarasins, qui le tenoient prisonnier, & voyant que Phocas avoit été fait Empereur, & avoit pris les armes contre Basile, se rendit ami de Phocas, dont il avoit été ennemi jusqu'alors, & se rangea de son parti: mais il trouva moyen de faire evader son Fils, & de l'envoyer au secours de Basile, afin qu'en cas que Phocas fut défait, le Fils pût interceder pour le Pere, & effectivement cela arriva. Solon fit une loi qui portoit qu'en cas de guerre civile, personne ne seroit neutre; ne prévoyant pas que les amis prenans differens partis romproient leurs amitiez particulieres; mais esperant au contraire que se trouvant engagez les uns d'un côté, les au-

tres de l'autre, ils travailleroier
repos public avec d'autant plu
zéle & de bonheur.

Sur ce pied là un Courtiſan
& retenu tout engagé qu'il eſt
une faction, peut ſans bleſſe
probité s'entretenir avec un ami
ſe trouve engagé dans le parti
traire; & cela pour s'aſſeurer d'
retraite en cas que ſa fortune ch
ge. Et ſi les animoſitez commen
à s'adoucir, il peut fort-bien ſe
de Mediateur pour reconcilier
partis. C'eſt là la voie la plus ſe
& la plus loüable lors qu'on ſe tr
ve engagé dans les querelles & d
les diviſions des grands hommes
c'eſt le veritable moyen de gag
enfin l'eſtime & l'amitié des d
partis.

CH

APITRE XVII.

: il faut en user avec ceux us haïssent personnellement. nenaces & des injures.

x qui nous haïssent à cause
nous mêmes, le font ou
ıe nous les avons offensez,
: qu'ils nous ont maltraitez;
ce que font d'ordinaire les
à l'égard de ceux qui leur
:rieurs. De là vient le pro-
ue *qui offense ne pardonne*
C'est l'ordinaire des esprits
le leur bonne Fortune d'a-
l'aversion pour ceux qu'ils
ragez. Le meilleur moyen
edier aux outrages que ces
e gens nous font, est de fai-
lant de n'y prendre pas gar-
is s'il arrive que la grandeur
trage nous arrache quelques
:s de ressentiment, il faut fai-

re semblant de ne se souver
rien d'abord que nôtre doul
passée ; autrement s'ils voien
nôtre ressentiment continué
crainte qu'ils auront que nc
cherchions les moyens de nou
ger, les obligera de nous pré
& de nous faire encore pl
mal.

Il faut sur tout se donner d
de de ne pas menacer, à moi
nous ne soyons prêts, & sû
frapper le coup. Car les me
sont autant d'avis à nos enner
se tenir sur leurs gardes, & n
vent qu'à les irriter encore dav
ge, & à nous attirer de nou
outrages ; outre qu'il ne no
vient que de la confusion à fai
ne de vouloir nous vanger,
n'en pouvoir venir à bout.
que tout le monde n'approuve
cette moderation, & sur tout
dont la vengeance est la passio
minante, qui croient qu'il
point d'injure dont on ne

ir du ressentiment, non seule-
nt parce qu'il est doux de se ven-
, mais aussi parce qu'en souf-
it qu'un homme vous outrage,
is encouragez les autres à vous
ltraiter aussi; de sorte qu'il faut
:ur avis, avoir une haine immor-
e pour ceux qui nous offensent.
is pendant que ces gens veulent
endre formidables, tout ce qu'ils
it aboutit à obliger tout le monde
uir leur compagnie. Car puisque
hommes sont sujets à broncher
à tomber, emportez qu'ils sont
ntôt par leurs affections, tantôt
r leurs passions, chacun doit fuir
s personnes malignes, brutales,
vindicatives, de peur de les of-
nser, & les laisser dans leur soli-
de comme des Bêtes feroces. Car
quelqu'un les offense, il doit en
tendre tout ce que leur rage &
ur malice peut leur inspirer. Si l'on
oque enfin quelqu'un de ces ma-
is sensibles, comme on s'attend à
severité de leur ressentiment, &
E qu'on

met aucunement de revenir qu'aprés ſatisfaction reçûë. Cependant s'il arrive qu'ils faſſent connoître en particulier qu'ils ſont fâchez de nous avoir choqué, ou qu'ils témoignent le moins du monde de revenir à nous, il faut revenir à eux, & recevoir leur ſatisfaction ; & comme ils déclarent qu'ils ne ſauroient ſe paſſer de nôtre amitié, cette déclaration doit nous tenir lieu de ſoûmiſſion.

CHAPITRE XVIII.

Comment on peut éviter les outrages des plus & des moins puiſſans. Comment il faut en uſer avec les uns & les autres. Des Reconciliations artificieuſes.

COMME ces ſortes d'outrages ſe font d'ordinaire par ceux qui ſont de beaucoup plus puiſſans que nous, & qui ont quelque grand avan-

vantage ſur nous ; tout ce qu'on peut faire de mieux pour les éviter, c'eſt de traiter ces gens-là avec reſpect, & autant qu'il eſt poſſible ne prendre avec eux aucunes libertez. S'ils ſont bizarres ou intraitables, le plus ſûr eſt de fuir tout à fait leur ſocieté. Martial dit là-deſſus quelque choſe de fort remarquable. *Voulez-vous éviter tout ce qui peut déplaire? ou cherchez-vous le contentement & le repos? Soyez réſervé avec tout le monde: vous y trouverez moins de joye, mais auſſi moins de chagrin.*

Le ſecond moyen eſt de paroître inſenſible, comme je l'ai déja dit plus d'une fois; car il n'eſt ni ſûr ni prudent, de faire aſſaut avec un plus fort que nous; & en ce cas l'inégalité des forces fera l'Apologie de nôtre diſſimulation. Je ſai qu'il y en a qui ſont perſuadez, que ſi nous pouvons ſeulement faire peur à nos Adverſaires, cela les obligera d'abord à nous rechercher, & leur fe-

ra venir l'envie de se raccommoder. Je ne nie pas qu'il n'y ait de petits esprits capables d'une semblable foiblesse ; mais cette voye, est toûjours dangereuse, & l'accommodement qui s'en ensuit est toûjours une reconciliation plâtrée. Si ces gens-là trouvent occasion de nous insulter, rarement, ou pour mieux dire jamais ils ne la laisseront échapper, & ils s'abandonneront à leur inclination, d'autant plus vindicative, que leur reconciliation aura été feinte ; sans compter qu'il est plus difficile de se garder d'un ennemi caché, que d'un ennemi déclaré. Il vaut donc mieux que ces gens-là soient nos ennemis déclarez, que nos amis reconciliez par un motif de crainte. J'entens neanmoins parler de ceux qui ne sont pas plus puissans que nous, & dont la perte de l'amitié ne peut pas nous faire grand mal.

Mais si nous avons à faire à des personnes beaucoup au dessus de nous,

nous, & dont l'inimitié puiſſe nous traverſer, il vaut mieux qu'ils ſoient nos amis, quelque peu ſincere que ſoit leur amitié, que s'ils étoient nos ennemis déclarez. S'ils nous font du mal, il faut tâcher de les appaiſer par le moyen de nos amis, comme ſi nous les avions offenſez. Pour connoître ceux qui ſont en état & qui veulent nous faire du mal, il faut conſiderer non ſeulement leur pouvoir, mais auſſi la nature du mal qu'ils nous veulent; car les uns deſirent de ſe vanger, & tournent tout du côté de leur haine; d'autres agiſſent par un principe de crainte, s'imaginant qu'aprés que nous ſerons venus à bout de nos deſſeins, nous ſerons plus en état de leur nuire. Le deſir de vengeance des premiers eſt fort âpre, mais la crainte des derniers eſt fort ordinaire, & fort violente; la cauſe de nôtre oppreſſion, & par conſequent c'eſt le mal de tous que nous devons éviter avec le plus de ſoin. On peut ramener un vin

dicatif en luy rendant des devoirs &
des respects continuels ; mais il e
bien difficile, pour ne pas dire im
possible, de rasseurer un homme qu
craint, & de l'obliger à nous rendr
son amitié & sa bonne volonté ; ce
pendant il faut le faire, & employe
pour cela tous les moyens possibles
Il n'y a point de regles à donne
pour en venir à bout. Un exempl
ou deux vous en apprendront plu
que tous les préceptes du monde.

Agesilaüs voulant se racommode
avec ceux qu'il avoit offensé, les mi
dans les grandes charges. Il les ex
ercerent mal, & se firent mille en
vieux, comme il arrive d'ordinaire
Ils furent enfin accusez, & contrain
d'avoir recours à la protection du
Prince, qui les mit à couvert du pe
ril & de l'infamie, & s'en fit par ce
moyen de fidéles & sinceres amis
Il n'est rien de plus ordinaire à la
Cour que de supplanter secretement
un homme, de peur qu'étant soû-
tenu de vôtre faveur, il ne devien-

ne vôtre creature. Il n'eſt pas moins ordinaire de prêter de l'argent pour fomenter le déreglement & la vanité de ceux qu'on veut perdre ; & c'eſt ce qu'Eutrapelus pratiqua finement à l'égard d'Horace. Tout cela fait voir que la plûpart de ceux qui applaudiſſent à nos voluptez, à nos deſirs, & à nos dépenſes, & qui nous ſolicitent à entreprendre des choſes deraiſonnables, & au deſſus de nos forces, ne cherchent qu'à nous perdre.

Retournons maintenant aux moyens de nous reconcilier avec nos ennemis. Ce n'eſt pas un des moindres d'appuyer les deſſeins de vôtre ennemi de vos conſeils & de vôtre credit, lors que vous voyez que l'heureux ſuccez ne vous attire ni traverſes ni préjudice ; car il ſemble alors qu'il doive être de vos amis parce que vous lui avez rendu ſervice. C'eſt ainſi que le Cardinal Aſcagne Sforce voyant qu'il s'oppoſoit inutilement aux intrigues du Cardi-

 nal

nal Julian, qui tâchoit d'élever à cette dignité Jean, néveu d'Alexandre sixiéme, prit les intérêts de Jean avec tant de chaleur, qu'ayant réüssi il en fut plûtôt aimé que Julian. C'est ce qu'un grand Politique des siécles passez appelle, *se faire honneur de la necessité.* Si vous avez à faire à un ennemi tellement opiniâtre, que toutes les avances de reconciliation que vous lui faites soient inutiles, il faut en venir à la derniere ressource, & s'informer s'il n'y a point quelqu'autre personne qu'il haïsse ou qu'il craigne plus que vous, consolez-vous autant que les circonstances le peuvent permettre, qu'un tel homme soit vôtre competiteur, pourvû qu'il le soit aussi de l'autre, parce qu'il peut arriver qu'ayant encore plus d'aversion pour l'autre que pour vous, ou il favorisera vôtre dessein, ou il vous traversera plus foiblement.

Gerlachus Archevêque & Electeur de Mayence se servit d'un arti-

fice

fice à peu prés ſemblable, pour faire élire Empereur Adolphe de Naſſau ſon couſin. Il vit que les Princes qui prétendoient à l'Empire, auquel il étoit queſtion de choiſir un chef, étoient diviſez entr'eux. Pour profiter de ces diviſions il negocia avec les Electeurs ſeparément. Il dit à Wenceſlaüs Roi de Boheme, que les ſuffrages de la plûpart des Electeurs ſeroient pour le Duc d'Autriche ſon ennemi: mais que s'il étoit aſſûré de la voix de Wenceſlaüs, il étoit prêt à parer le coup. Ayant donc gagné le Roi de Boheme, il s'attache au Duc de Saxe, & lui dit, qu'il y avoit apparence que le Duc de Brunſwic ſon ennemi ſeroit fait Empereur: en ſuite il aſſûra l'Electeur Palatin, que Wenceſlaüs, qu'il n'aimoit pas alors, les déconcerteroit tous ſelon les apparences, à moins qu'on ne le prévint. Ainſi promettant de s'oppoſer aux ennemis de chacun, il les trompa tous, & fit élire Empereur ſon parent, qui

 n'au-

n'auroit pas manqué d'être rejetté d'un consentement unanime, s'il avoit d'abord commencé par le proposer.

CHAPITRE XIX.

De l'envie, & des moyens d'en triompher.

IL faut maintenant dire quelque chose de l'envie : c'est un si grand mal, qu'il faut un bonheur & un pouvoir surprenant pour en triompher ; c'est un Monstre que rien ne peut assouvir que ce qui le fait naître ; car chacun étant passionné pour ses intérêts fuit par tout la peine, excepté lorsque tout l'honneur & tout le profit, ou du moins une grande partie, lui en revient. J'avouë qu'il est trés-difficile de vaincre l'envie, mais je soûtiens que cela n'est pas impossible lors qu'on paye d'industrie & de prudence.

Le seul moyen qu'il y ait pour cela n'est pas de partager avec nos envieux le bien auquel nous aspirons. Il suffit quelquefois de les persuader que si nous réüssissons dans les choses que nous desirons, il leur en reviendra beaucoup de gloire & de profit. Pour cet effet il faut leur faire nôtre Cour, vivre familierement avec eux, & en user comme avec des amis. Et quoi qu'il soit visible qu'ils nous regardent avec des yeux d'envie, il ne faut pas laisser de leur témoigner beaucoup d'inclination & d'affection; il faut leur protester que nous ne souhaitons rien tant, que de voir réüssir leurs esperances & leurs desirs, & que nous ne souhaitons l'avantage auquel nous aspirons, que pour être en état de rendre service à nos amis, & principalement à eux. En un mot il faut faire son personnage de maniere que l'avancement de nôtre Fortune leur fasse esperer qu'ils s'avanceront aussi.

Ceux

avant que de se résoudre à vivre avec l'éclat & la magnificence convenable à sa dignité ; & aprés même qu'on l'y eût fait consentir, il reprit son premier genre de vie nonobstant l'élevation de sa Fortune, & suivit si ponctuellement les institutions de son Ordre, qu'il ne voulut jamais changer de conduite qu'aprés que le Pape le lui eût expressément commandé.

Cette modestie lui réüssit si bien, qu'il desarma par ce moyen les envieux & se garentit de l'envie, dont il auroit été accablé sans cela, possedant comme il faisoit une dignité que tous les Grands d'Espagne souhaitoient avec passion, & dont les Revenus n'étoient gueres inferieurs à ceux de la Couronne.

Comme cette conduite est un antidote contre l'envie, si nous la pratiquons dans la plus grande élevation de nôtre Fortune, aussi n'est-elle guere avantageuse à ceux qui en ont usé avec insolence & avec

orgueil ;

orgueil ; car lorſqu'ils s'aviſent ainſi de paſſer du blanc au noir, l'on regarde toûjours la moderation de ces gens-là comme une moderation de commande. L'Hiſtoire de Conſtantinople nous fournit un exemple de cette verité, lorſqu'elle nous parle d'un Metropolitain nommé Conſtantin. Cet homme ayant été banni des Cours des deux Empereurs, Iſaac l'Ange, & Alexis, y revint quelque temps aprés avec l'Imperatrice Euphroſine, faiſant ſemblant d'avoir une extréme averſion pour les affaires, & pour les maniéres de la Cour, & pour s'aquerir plus de crédit, & ſe faire mieux rechercher, il prit les Ordres Eccleſiaſtiques. En un mot il joüa ſi finement ſon rôle, que l'Empereur le fit abſoudre du ſerment de Prêtriſe, le fit venir à la Cour, & lui confia le manîment de ſes plus importantes affaires. Conſtantin ne fut pas plûtôt remonté, que ne ſe contentant pas de ſon élevation, il trouva

trouva moyen de mettre ses d
Freres auprés de l'Empereur, p
lui être autant d'espions, en
qu'à quelque heure son emploi l
pellât ailleurs. Mais sa prem
prosperité avoit fait connoître
insolence, chacun l'apprehen
toûjours malgré les belles appa
ces de moderation dont il pa
alors ; ce qui fit qu'il fut enc
supplanté & chassé de la Cour,
jamais depuis il ne fut rétabli....

CHAPITRE XX.

De l'émulation, & des moyens remedier.

LES remedes qui sont bons c
tre l'envie, le sont aussi co
l'émulation ; qui veritablemen
moins de malignité que l'en
mais aussi plus d'ambition & de p
fidie. Nous devons flater nos c
petiteurs, & leur rendre cert

reſpects ceremonieux, qui feront dans leur eſprit une puiſſante diverſion; & principalement ſi nous leur faiſons eſperer quelque choſe de plus grand que ce que nous avons en vûë, & faiſons ſemblant d'y vouloir contribuer de nos Suffrages & de nos ſoins. Il faut auſſi parler de ce que nous recherchons comme d'une choſe qui eſt au deſſous d'eux, & qui ne convient qu'à nous, parce que comme nous n'avons pas autant de merite qu'eux, nous devons auſſi porter nos prétentions moins haut. Si nous apprehendons qu'*ils* ſentent nôtre ruſe, il n'y a qu'à les tenir en ſuſpens, & faire ſemblant de raiſonner pour & contre, réſervant pourtant les meilleures raiſons pour ceux à qui nous voulons donner le change. Mais le moyen le plus ſûr & le meilleur eſt de cacher, s'il eſt poſſible, ce que nous avons envie de faire, juſques à ce qu'il ne ſoit plus au pouvoir de nos ennemis, ou competiteurs de nous *traverſer.*

Trop

ce qu'il fit ſans doute parce qu'il eut peur de ſe faire un ennemi de Sejan, s'il enlevoit cette Province à Bleſus. Il ne faut pas non plus traverſer opiniâtrement celui qu'un Grand tâche d'avancer, quoique la Loi ſoit pour nous & contre lui; parce qu'indubitablement la faveur l'emportera ſur la Loi. Tacite nous fournit ſur cela l'exemple de Germanicus & de Druſus, qui firent créer Preteur Haterius Agrippa, quoi que la Loi l'en exclût expreſſément. Mais écoutons l'Hiſtorien lui-même : *Il y eût des conteſtations pour l'élection d'un Preteur en la place de Vipſanius Gallus. Car les deux enfans du Prince portoient Haterius Agrippa parent de Germanicus. Les autres ſe fondoient ſur la Loi, qui préfere celui qui a le plus d'enfans. Tibere voyoit avec plaiſir dans cette fameuſe diſpute, ſes enfans égalez aux loix. La juſtice, ſans doute fut vaincuë, mais de peu de Suffrages, & aprés une longue réſiſtan-*

éviter les disgraces où tombent d'ordinaire les fiers prétendans, & outre cela ils ont même souvent eû la gloire de passer pour des personnes qui ne devoient leurs dignitez qu'à leur seul merite, & qui n'y étoient point parvenus en mendiant ou en achetant les Suffrages, comme il n'arrive que trop souvent.

Il faut enfin prendre garde de n'avoir pas en tête un Rival plus puissant que nous en amis & en creatures. Nous devons imiter en cela Marcus Lepidus, que Tacite nous represente comme un homme de grande sagesse. Tibere ayant traîné par maniére de dire Lepidus au Senat, pour le faire entrer en concurrence avec Junius Blesus oncle de Sejan, & voir lequel des deux seroit choisi pour être Proconsul d'Afrique, s'excusa d'abord de recevoir cette dignité, sous prétexte que sa mauvaise santé, la jeunesse de la plûpart de ses enfans, & une fille qu'il avoit à marier l'en empêchoient;

propos de donner ici quelques exemples de ceux qui sont tombez du haut de leur puissance & de leur grandeur, s'il faut ainsi dire, afin que le malheur d'autrui nous rende sages s'il se peut, & nous apprenne, sinon à éviter nôtre perte, au moins à nous y préparer & à nous mettre en état de défense. Le dernier est presque aussi necessaire que le premier ; car les efforts de ceux qui tâchent d'éviter le malheur qui les menace, sont pour la plûpart vains & inutiles ; au lieu que ceux qui s'y préparent de longue main rendent leur chûte moins sensible & moins douloureuse qu'elle ne le seroit sans cela.

Nous tombons, ou par nôtre faute, ou par l'artifice de nos ennemis, ou par le mauvais naturel du Prince, ou peut-être par sa mort. Si tous les hommes sont sujets à manquer & à faire une infinité de bevûës, à plus forte raison ceux qui sont dans l'élevation sont sujets aux mêmes foiblesses, & d'autant plus sujets, que

leur grandeur les met au dessus de la reprehension, & que tous ceux qui sont autour d'eux sont obligez d'approuver tout ce qu'ils font, soit bien soit mal. De toutes les fautes qu'il leur arrive de faire, la plus lâche est, de se soûlever perfidement contre le Prince, auquel ils sont redevables de toute leur gloire & de toute leur puissance: crime marqué des couleurs de la plus noire ingratitude, qui porte les caracteres de l'ame la plus lâche & la plus perfide, & qui est aussi le plus juste sujet de la haine & de l'indignation du Prince. Tous ceux qui sont en autorité doivent fuir jusqu'à l'ombre même d'un crime de cette nature, & pour n'avoir aucun sujet d'ombrage de la part du Prince, ils doivent fuir les dignitez & les emplois, où se font d'ordinaire ces sortes d'attentats.

Paterculus croit que Sejan a été l'un des plus sages Courtisans qui fut jamais, & à dire vrai il y a apparence, que celuy qui se soûtint si

F long-

long-temps dans les bonnes graces d'un Prince aussi subtil, & aussi défiant que l'étoit Tibere, en usoit avec beaucoup de prudence & de modestie. *Il aimoit ses aises en apparence*, dit nôtre Auteur; *il ne prenoit rien sur soi, & obtenoit tout par ce moyen; il s'humilioit volontiers plus qu'on n'eût voulu qu'il se fût humilié, & tâchoit d'avoir toûjours moins de reputation que les autres; son air & sa conduite etoient calmes & tranquilles, quoique son esprit fût toûjours en mouvement.* Cependant l'ambition s'empara si fort de cet homme tout sage & tout prudent qu'il étoit, qu'il porta ses desirs jusqu'à l'Empire. Pour cet effet Drusus étant mort, il épousa Livia sa Veuve, afin qu'étant ainsi lié à la Maison des Cesars, il pût plus facilement venir à bout de ses desseins. Et quoiqu'il démêlât au travers des tergiversations dont usoit Tibere, lors qu'il luy demandoit son consentement, que ce Prince avoit conçû

des ſoupçons contre luy ; il ne changea pour cela ni d'eſprit ni de conduite ; au contraire lors qu'un moyen ne luy avoit pas réüſſi, il en cherchoit incontinent un autre.

Il ne s'apperçût pas plûtôt que Tibere s'étoit laſſé du ſéjour de la ville, qu'il fomenta ſon dégoût, & luy perſuada de ſe retirer dans l'Iſle de Caprée. Voici comme en parle Tacite, Annal. 4. *Comme il craignoit*, dit-il, *que l'honneur qu'on lui rendoit ne l'exposât à l'envie, ou n'affoiblît ſa puiſſance s'il le rejettoit, il réſolut de porter Tibere à demeurer à la campagne. Il conſideroit les grands avantages qu'il pourroit tirer de cette retraite ; il voyoit que perſonne ne pourroit parler au Prince que par ſon moyen ; qu'il ſeroit maître des dépêches que les ſoldats porteroient ; que l'Empereur déja vieux & relâché dans ſa ſolitude, ſe déchargeroit plus aiſement ſur luy des ſoins de l'Empire ; il voyoit qu'il diminueroit l'envie, quand on ne le*

verroit plus entouré d'une fou Courtisans, & s'ôteroit enfin fausse image de grandeur, pour rir une grandeur veritable. En il ne fut point trompé dans ses rances, car en peu de temps il para de toute la puissance de l pire sous ombre de vouloir sou Tibere de l'embaras des affaires son âge ne pouvoit plus porter.

Cependant l'évenement fit que la route que Sejan avoit étoit tout ensemble & longue & rilleuse. Ce fait est assez impo pour meriter des reflexions plus ticulieres, afin que les Court apprennent à ménager plus ment leur fortune, & les Prin élever leurs Favoris avec plu précaution. Tibere aima ou sou patiemment Sejan, tant qu'il pouvoir s'en servir utilement opprimer Agrippine, & ses en Neron & Drusus. Commission Sejan se chargeoit d'autant plus lontiers, qu'il savoit que c'éto

veritable moyen non seulement d'acquerir la faveur du Prince, mais aussi d'affermir son autorité, & de faire réüssir ses desseins; car ne restant que deux jeunes Princes de la maison de Cesar, qui supposé qu'ils parvinssent à l'Empire, se trouveroient necessairement obligez à cause de leur trop grande jeunesse, de luy confier l'autorité & le maniment des affaires, en attendant que l'occasion se presentât d'usurper l'Empire même.

Mais combien l'ambition nous aveugle-t-elle & nous transporte? Sejan tout habile qu'il étoit, ne vit pas, que plus il s'approcheroit du faîte de la grandeur, plus il deviendroit suspect à ce Prince ombrageux, qui cherchoit déja tous les moyens de l'abaisser, & non pas d'élever celui qui de son côté travailloit de toutes ses forces non seulement à se maintenir, mais encore à monter plus haut. Car quoi qu'il ne lui manquât que le nom d'Em-

 pereur,

pereur, dont quelques-uns ne
pas difficulté de le régaler, 8
torité des Tribuns, que l'Emp
n'avoit jamais confié à person
ne fut neanmoins pas content,
tâcha d'augmenter tous les
son autorité. Comme il se
par ce moyen venerable à to
autres, aussi devint-il formid
Tibere même. Car lorsqu'il vi
avoit gagné non seulement le
des Prétoriennes, mais aussi
sieurs des Senateurs, & des p
pales Familles de Rome, o
des bienfaits, ou par des pr
ses, ou par des menaces; lo
s'apperçût aussi que ses propre
mestiques révéloient ses secr
Sejan, sans lui rien dire de ce
ce Favori, il résolut de le pe
car il le regarda dés lors comm
Rival. Mais avant que d'en
là, il crût qu'il étoit à propo
sonder l'esprit de ceux qui ét
à sa suite, afin d'en pouvoir
sir qui approuvassent son desse

Pour faire accroire à Sejan qu'il étoit toûjours le même dans l'esprit de Tibere, il le nomme Consul, & l'appelle son ami & le compagnon de ses travaux, aussi bien dans les Lettres qu'il lui écrit, que dans celles qu'il adresse au Senat, & au Peuple. Il contrefait enfin le malade, pour découvrir par ce moyen l'intention de Sejan & de plusieurs autres. Tantôt il écrit au Senat que sa santé se rétablit, & qu'il reviendra bien-tôt en Ville ; tantôt il loüë, tantôt il blâme Sejan ; tantôt il reçoit ceux qu'il lui recommande, & tantôt il les renvoye ; & cela pour le tenir en suspens entre l'esperance & la crainte, & l'obliger ou à compter toûjours sur sa faveur, ou à craindre de perdre le succés qu'il se promettoit de ses esperances, en vûë de le déterminer à n'entreprendre rien de violent, dans l'esperance que le temps effaceroit les dégoûts du Prince, supposé qu'il en eût. Sur ces entrefaites plusieurs de

ceux qui avoient encensé à .
tune de Sejan, & non à Sej
me, s'étant apperçûs que
chanceloit, commencerent à .
nager avec plus de précaution
lui faire leur Cour avec plus d
deur.

Tibere s'étant donc apperçû
puis long-temps de l'orgueil &
l'insolence de Sejan, craignant c
leurs que se sentant méprisé, i
se portât à quelque coup de de
poir, fit publier, qu'il vouloit
conferer la puissance des Tribun
& immédiatement aprés il envo
ordre de l'arrêter, & pour cet eff
il écrivit des Lettres au Senat, do
Macron Capitaine des Gardes fi
le porteur. On ne les eût pas plûtô
reçûës, qu'on communiqua le de
sein du Prince à Memmius Regu
lus, qui étoit alors Consul, ca
l'autre étoit plus dans les intérêts d
Sejan : on en fit part ensuite à Gre
inus Laco, Capitaine du Guet
: qui fut fait avant le point du jou
Com

Comme Macron s'en alloit de là au Senat, il rencontra Sejan, qui fut surpris de le voir, & lui demanda s'il lui avoit apporté des Lettres de Tibere. Macron lui dit à l'oreille, qu'il seroit à midi salué Tribun ; & sur cela il entra au Senat, non sans une secrette joye. Macron commanda aux Gardes Pretoriennes de se retirer, & pour cet effet il leur fit voir l'ordre de l'Empereur, qui leur promettoit aussi une liberalité. Les Bandes Pretoriennes s'étant retirées, & la Compagnie de Laco ayant pris leur place, Macron entre au Senat, & rend ses Lettres. Il sort incontinent aprés sans en attendre la lecture, pour donner ordre à Laco de se tenir bien sur ses gardes, de peur que Sejan faisant du tumulte dans le Senat, ne s'échappât, n'allât aux Gardes Pretoriennes, & ne les empêchât de rien entreprendre.

Les Lettres qu'on lisoit alors firent la ronde, & circulerent si long-

 temps,

temps, que Macron eut tout le loisir qu'il falloit pour mettre ordre à ses affaires. Elles étoient parfaitement bien imaginées. On ne parloit au commencement d'aucune affaire, ni de rien qui regardât Sejan. Un peu aprés on en touchoit quelque chose en termes fort fins & fort delicats; ensuite on entrelassoit quelques autres choses; aprés quoi suivoit une accusation mieux expliquée contre Sejan, mais au fond fort legere. Enfin aprés plusieurs digressions sur les affaires de la République, suivoient les noms de deux Favoris de Sejan, contre lesquels le Senat avoit ordre de proceder, & de s'assûrer de plus de Sejan même. On avoit affecté de ne rien dire de sa mort, à dessein de lui faire esperer qu'on lui laisseroit la liberté de se justifier des crimes dont on l'accusoit, qui n'étoient en apparence que des minuties.

Aprés la lecture des Lettres, plusieurs de ceux qui l'avoient accompagné

pagné au Senat, voyant qu'il s'agiſſoit d'autre choſe que de le créer Tribun, ſe leverent & l'environnerent de peur qu'il ne ſe ſauvât ; ce qu'on croit qu'il auroit au moins tâché de faire ſi les lettres de l'Empereur avoient d'abord fulminé contre lui. Sejan mépriſant alors toutes ces minuties reprend ſa place. Le Conſul Memmius luy ayant dit deux ou trois fois de ſe lever, il obéit enfin avec peine, parce qu'il étoit accoûtumé à donner les ordres, & non à les recevoir. Aprés qu'il ſe fut levé, Laco le ſuivit de fort prés : aprés Laco venoit Regulus, accompagné de pluſieurs autres Senateurs, qui le conduiſirent depuis le Senat juſques à la priſon, d'où il ſortit bientôt aprés pour aller au ſupplice.

Voilà comme finit un grand homme de Cour, & un Favori, qui n'a preſque jamais eu ſon pareil en puiſſance & en artifice. Quoiqu'il ſemble qu'on ne doive imputer ſa chûte qu'à la prudence de Tibere, il

eſt neanmoins vrai qu'on doit plûtôt l'attribuer à la grandeur & à la proſperité de ce malheureux, ſous le poids de laquelle il fut ſi viſiblement accablé, que les ruſes & les artifices de Tibere furent fort inutiles, & n'avancerent ſa perte que de quelques mois. On peut en juger par l'exemple de Perennius, qui aſpiroit à la même grandeur que Sejan, & qui fut renverſé par Commode, qui n'étoit pas à beaucoup prés auſſi habile que Tibere. Peut-être y en aura-t-il pluſieurs que ces exemples ne fraperont point, parce qu'ils s'imagineront être plus ſages que les autres, & en ſavoir plus que n'en ſavoient ceux dont la diſgrace eſt icy dépeinte. Je ne veux point émouvoir leur Bile en leur diſant ce que j'en penſe; mais je ne veux pas auſſi nier qu'il n'y ait dans les ſiecles précedens des exemples de Gens, dont les deſſeins n'ont pas eu un ſuccés ſi malheureux, comme celuy de Boilas, dont nous liſons l'avanture

ture dans l'Hiſtoire de Conſtantinople. Cet homme ayant été convaincu d'avoir conſpiré contre l'Empereur Conſtantin Monomaque, ne fut pas puni auſſi ſeverement qu'on punit d'ordinaire les crimes de cette eſpéce. Pourquoi cela? parce qu'il eut le bonheur d'avoir à faire à un Empereur qui avoit de la douceur & de la clémence.

Il ne ſera pas mal à propos d'entrer icy dans le détail de cette avanture, & de le faire en peu de mots. Ce fait eſt fort propre à nous faire voir que la divine Providence découvre ſouvent d'une maniére imperceptible les conſeils les plus ſecrets, & les plus impenetrables aux yeux des hommes; & que quelque précaution qu'on prenne il n'eſt pas poſſible de ſe dérober à la peine. Perſonne n'auroit jamais crû, que Boïlas eût eu deſſein de faire une pareille lâcheté, ou qu'il eût pû même avoir ſujet de ſonger à rien de tel. Il recevoit bienfaits ſur bienfaits,

&

& outre qu'il ne sembloit pas propre aux grandes entreprises, son bon Prince croyoit avoir sujet d'être assûré de sa fidélité par les faveurs singulieres dont il le combloit. Il étoit non seulement d'une naissance obscure, mais il avoit encore la langue tellement embarassée, qu'on ne l'entendoit qu'avec peine. Comme il voyoit que son begayement plaisoit à l'Empereur, il fit ensuite le begue à dessein. Il se rendit si familier auprés du Prince par le moyen de cette flaterie, que la chambre & le cabinet de Constantin luy étoient toûjours ouverts. Enfin le Prince l'ayant enrichi, il fut mis au nombre des Senateurs, & commença de porter ses pensées plus haut. Son ambition devint si outrée & si demesurée, qu'il se résolut d'assassiner le Prince pour s'ouvrir par ce moyen le chemin du Trône. Il commença par se déclarer à ceux qu'il savoit ennemis de l'Empereur; il promettoit des trésors infinis à ceux qui approu-

voient ſon deſſein, & qui luy offroient leurs ſervices : il loüoit beaucoup le zéle & la fidélité de ceux qui le deſapprouvoient, & qui ne vouloient pas le favoriſer, & faiſoit ſemblant d'être l'eſpion de l'Empereur, & de ne faire ces ſortes de propoſitions, que pour découvrir l'intention de ſes ſujets.

Par ce moyen il ſe décria tellement dans l'eſprit de tout le monde, qu'il n'eut pour luy que ceux qui avoient trempé avec luy dans la même trahiſon : cependant il eût enfin executé ſon abominable deſſein, ſi dans le moment même qu'il avoit les armes à la main pour égorger l'Empereur, un des conſpirateurs touché tout à coup d'un remords de conſcience, n'eut à propos découvert le complot, & empêché le coup. L'Empereur eut tant de patience, & regarda cet attentat avec tant de tranquillité, qu'aprés avoir condamné quelques-uns des conſpirateurs, il ſe contenta de bannir le

chef & l'auteur de la conſpiration.

Il nous faudroit trop de temps ſi nous voulions parler ici de tous ceux qui ont entrepris de pareilles trahiſons, & qui ont été découverts, ou qui tout innocens qu'ils étoient ont été crûs coupables, & ont fait à la Cour un triſte naufrage. Mais contentons-nous de ce qu'on a déja dit, & faiſons ſeulement cette remarque en finiſſant, que tout ce qui s'appelle orgueil, ſoit qu'il déplaiſe au Prince par ambition, par vanité, par reproches, par médiſance, par oſtentation, ou par quelque autre maniére de vivre pompeuſe & magnifique, eſt le grand chemin pour ſe perdre.

CHAPITRE XXII.

Exemples sur les vanteurs, sur la présomption, sur l'arrogance, sur la trop grande familiarité, sur l'orgueil, & sur la perfidie.

C'EST en se vantant & en parlant de ses services passez, que Philotas & Clytus se perdirent à la Cour d'Alexandre le Grand : Craterus aussi pensa se perdre par la même voye. Il est certain qu'il eût été beaucoup plus agreable au Prince, s'il fût demeuré dans les bornes d'une genereuse modestie. Il en arriva de même à Cajus Silius sous Tibere ; à Antonius Primus sous Vespasien, & à Sillas sous Agrippa, car ils se ruinerent tous en se vantant de leurs services, & se priverent eux-mêmes de tout le fruit qu'ils auroient pû en recueillir. C'est ce que nous dit Tacite au sujet des

deux

deux premiers; Annal. 4. Hist. 4. Et Joseph en dit autant du dernier. Les Princes regardent comme des faveurs perduës, celles qu'ils font à ces grands vanteurs, car ils veulent qu'il paroisse que leurs Sujets ne tiennent tout ce qu'ils ont que d'eux & de leur bonté, & non de leur vertu & de leurs merites.

On doit prendre bien garde de ne pas reprendre les Princes, ou de ne pas médire d'autrui devant eux: c'est un défaut qui approche fort de l'arrogance & de la présomption, & qu'il faut éviter avec soin. Eumenes se plaignant devant Alexandre avec un peu de violence, qu'Hephestion assignoit les Quartiers des Soldats à des Musiciens, à des Comediens, & à telles autres gens de ce caractere, ne plût pas à ce Prince.

Avoir trop de familiarité avec le Prince, ou vouloir paroître qu'on est le seul arbitre de ses principaux *soins*, est un défaut qui sent l'or-

gueil, & qui n'eſt pas de meilleur goût. Cependant il ſe peut faire que ce n'eſt qu'un effet de vanité & d'avarice, comme il paroît par l'exemple de Zotirus, Favori d'Heliogabale, & par celui de Turinus, qui n'étoit pas plus méchant que Zotirus, & qui fut pourtant plus malheureux, puis qu'Alexandre fils de Mammea eut ordre de l'étouffer de fumée, & de faire crier, *que celui qui a vendu de la fumée, periſſe par la fumée.* Il avoit accoûtumé de ſe vanter, que le Prince ſe conduiſoit par ſes conſeils, & ſe fourant ainſi dans les lieux où le Prince ſe retiroit, & ne parlant en public que de la faveur où il croyoit folement qu'il étoit, il ſe fit rechercher par une infinité de gens, & amaſſa de grandes richeſſes par le moyen des preſens que lui firent ceux auſquels tout le credit qu'il avoit auprés du Prince ne pouvoit pas valoir un denier.

L'arrogance de Plancianus eſt auſſi fort memorable. Elle étoit ac-

compa-

compagnée de beaucoup de vanité, aussi dégenera-t-elle en perfidie déclarée. Son arrogance alla si loin, qu'il ne fit point difficulté d'en venir aux prises avec Bassianus, fils de l'Empereur, auquel il étoit redevable de sa dignité & de sa Fortune. Il vint encore jusqu'à un tel excés de vanité, que passant par la Ville, il vouloit non seulement empêcher que personne ne l'approchât, mais ne vouloit pas même souffrir qu'aucun le regardât, & pour cet effet il faisoit aller ses Huissiers devant pour nettoyer les ruës de tout ce qu'ils verroient. Enguerrand de Marigni, Comte de Longueville eut l'effronterie de donner un démenti à Charles de Valois, qui lui demandoit compte des Finances qu'il avoit administrées sous le Régne de Philippe le Bel. On peut voir dans les Histoires de France combien une audace de cette nature attira de malheurs & à lui & à ses amis.

Il faut se donner de garde sur

toutes choses, de ne nous pas amuser à la Cour à faire courir la pomme de discorde parmi les Princes & les Grands; car ils se raccommodent, & ces sortes de gens sont le plus souvent les victimes de leur reconciliation. Les Histoires de toutes les Nations sont remplies de pareilles avantures, & celle de Baviere entr'autres nous en fournit un exemple trés-memorable; c'est celui de Otho Crondoserus. Il étoit en grande faveur auprés de Rodolphe Electeur Palatin, & fut la cause des grandes broüilleries qu'il y eut entre ce Prince & sa Mere. Ces mesintelligences durerent quelque temps; mais enfin la Mere & le Fils s'étant raccommodez, il en coûta les yeux & la langue à celui qui les avoit mis mal ensemble.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Il faut prendre garde de conser[...] non seulement la faveur du Pr[...]ce, mais aussi les bonnes gra[...] de ceux qui sont en credit.

IL ne suffit pas que les Prin[...] n'ayent aucune aversion p[...] nous, il faut aussi se bien entrete[...] avec ceux qui sont en faveur. G[...]manicus en mourant donna à [...] Femme un Conseil, dont Tac[...] parle en ces termes, Annal. 2. *Al[...] se tournant vers Agrippine, il [...] conjure par le souvenir de Germa[...]cus, & par l'amitié qu'elle port[...] ses enfans, de rabattre un peu [...] cette grandeur de courage, de pl[...] quelque temps sous l'insolence de [...] Fortune, & de prendre garde, qu'[...]tant de retour à Rome, elle n'irrit[...] les plus puissans par la jalousie de [...] gloire.* Agrippine ne suivit pas [...]

consei[...]

conseil, d'où s'ensuivit sa ruine & celle de ses enfans. J'ai déja dit comment Eumenes commença d'être moins en faveur auprés d'Alexandre. Aprés avoir médit d'Hephestion, il perdit le respect au Prince, & fit connoître l'envie qu'il avoit contre celui qu'il accusoit.

Lorsque nous voyons donc quelqu'un en faveur, nous devons peser avec soin son autorité, & la mettre en balance, s'il faut ainsi dire, contre la nôtre, pour savoir au vrai laquelle pese le plus. Dans un examen de cette nature, il ne faut pas tant observer les apparences exterieures, que les circonstances des causes interieures. Craterus & Hephestion furent tous deux également en faveur auprés d'Alexandre le Grand, jusques à ce que ce Prince eût décidé la chose, & en eût appellé un l'ami du Roi, & l'autre l'ami d'Alexandre.

Craterus pouvoit conclurre de cette décision, que comme la plûpart

part des Princes aiment mieux leur volonté que leur autorité, aussi aiment-ils mieux ceux qui adorent & qui servent Alexandre, c'est à dire leur personne, plûtôt que leur Fortune & leur qualité de Roi. Quoiqu'il arrivât quelque temps aprés un nouveau démêlé entre Craterus & Hephestion, où toute la Cour prit parti, & où il parut qu'Alexandre ne panchoit pas plus pour l'un que pour l'autre, puisqu'il les menaça tous deux de les punir, s'ils venoient jamais à se rebroüiller, il est neanmoins vrai que la maniére dont il en usa, prouve plûtôt la grande prudence de ce Prince, que tous les autres Princes doivent imiter, que l'égale affection qu'il avoit pour ses deux Favoris. Il apprehenda que leur division ne fût cause de grands tumultes & de grands maux; car il savoit que Craterus avoit beaucoup de credit dans l'esprit des Macedoniens, & n'ignoroit pas qu'Hephestion ne fût en butte à l'envie à cau-

se de l'affection qu'il avoit pour lui. Pour moderer donc l'envie qu'on avoit contre Hephestion, il le censura publiquement, & pour ne pas chagriner les Macedoniens, il blâma Craterus en particulier.

Entre ceux qui se sont grossierement trompez à juger de la faveur du Prince par rapport à eux, & par rapport aux autres, Antonius Primus doit être mis au premier rang. Il eut l'audace de faire assaut avec Mutianus, mais il apprit enfin qu'il auroit mieux fait de s'en prendre à Vespasien lui-même. Ainsi vous voyez que l'exemple de toutes les Cours fait voir, *qu'il est plus dangereux d'offenser les Favoris, que les Princes mêmes.* Dio nous en dit la raison, aprés nous avoir appris que la même chose arriva à Sejan. *Comme ceux qui se sont élevez,* dit cet Auteur, *par leur vertu & par leur merite, ne se mettent gueres en peine des vaines ceremonies, & des formalitez exterieures du point*

par ordre de sa Majesté. On fai aussi d'ordinaire naufrage à la Cour lors qu'on s'attire, ou qu'on attir au Prince la haine des grands Seigneurs, ou des peuples; car ou le Prince se défait volontiers d'un te homme, pour ne pas s'exposer à l'envie, ou les autres ne le quittent jamais qu'ils ne l'ayent ruiné. Un jour Cleandre arma les Gardes Pretoriennes contre le peuple Romain du temps de Commode. Il en arriva tant de desordre à Rome, & ce fut la cause de tant de trouble, que si l'Empereur n'eût pas sacrifié Cleandre à la fureur du peuple, il n'auroit pas été luy-même en sûreté.

Le même Commode se rendit odieux à tout le monde à cause de l'affection qu'il avoit pour un certain Anterus. Quelques Domestiques de Commode desirans avec passion, que leur Maître se rétablît dans l'amour de ses sujets, depêcherent cet Anterus comme il ve

noi

noit de la Cour. L'Empereur Arcadius aima long-temps Eutrope, mais il ne le crût pas plûtôt l'auteur de la sédition que Tribigilde avoit excitée, qu'il l'abandonna aux ennemis, & fit la paix aux dépens de sa tête.

Il reste encore à parler de deux maux qui ruinent les Courtisans; maux d'autant plus dangereux, qu'ils sont tres frequens, c'est de trahir le secret des Princes, & de conspirer avec leurs ennemis: ces crimes qui le plus souvent viennent de perfidie, viennent aussi quelquefois de legereté & d'imprudence seulement. Quant aux secrets du Prince, je croi qu'on fait parfaitement bien de ne vouloir pas les penetrer, ni même les savoir simplement, à moins que vôtre charge ne vous y oblige: car si vous en étes le seul dépositaire, & qu'il arrive que la renommée, qui fait souvent de sages conjectures, repande quelque chose de semblable, il est impossible

que vous ne soyez soupçonné d'avoir éventé le secret du Prince : & quand même il s'en seroit ouvert à quelqu'autre, il peut arriver ou qu'il ne s'en souvienne pas, ou qu'il croye cet autre plus secret que vous; & par ce moyen tout retombe sur vous.

Ce ne fut pas sans raison que le Poëte comique Philippides, étant interrogé par le Roi Lisimachus, ce qu'il vouloit qu'il lui communiquât de sa grandeur, tout ce que tu voudras répondit Philippides hormis ton secret. Apprenons par l'exemple de cet homme, autant qu'il nous est possible à regarder comme quelque chose de plus sûr, d'ignorer les secrets du Prince, que de les savoir, puisqu'il a tant de peines & tant de perils à essuyer. Hieron Tiran de Siracuse avoit accoûtumé de dire, que ceux qui reveloient les secrets des Princes se faisoient tort à eux-mêmes, aussi bien qu'à ceux ausquels ils les communi-

communiquoient, puisqu'ils les exposoient par là, & s'exposoient aussi eux-mêmes à la haine du Souverain.

CHAPITRE XXV.

Exemples des conspirations, de leurs causes, & de leurs especes.

DE tous les états, il n'y en a point de plus perilleux ni de plus délicat, que celui de ceux qui poussez par un principe d'avarice, ou d'ambition, ou par le desir de se mettre à couvert, s'engagent dans des conspirations avec les ennemis du Prince, soit étrangers ou domestiques. Louïs XI.e Roi de France fit Baléus, Fils d'un Tailleur, Surintendant de ses Finances; ensuite il devint Evêque, & enfin, soit à la sollicitation du Roi, soit que le Pape voulut obliger un homme qui avoit été son plus cruel en-

nemi, il fut élevé à la dignité de Cardinal. Quelque temps aprés il fut convaincu d'avoir conspiré avec les ennemis du Roi, & fut relegué au Château de Loches, où il demeura prisonnier douze ans entiers, aprés lesquels le Pape Sixte-cinquiéme à force de prieres obtint son élargissement avec beaucoup de peine. Le Cardinal du Prat commit le même crime sous François I. & subit aussi la même peine. Il n'eût peut-être jamais été mis en liberté, s'il n'avoit dupé ses Medecins en leur faisant croire qu'il étoit travaillé d'une retention d'urine. Le Roi craignant le ressentiment du Pape, si le Cardinal mouroit en prison, le fit relâcher. Pierre de Vineis premier Conseiller de l'Empereur Frederic second perdit les yeux, pour avoir été soupçonné d'entretenir correspondance avec le Pape Alexandre troisiéme, ennemi de l'Empereur.

On a crû que ce qui fut cause de

la

a mort de Stilicon, ne fut pas ſeulement d'avoir eu deſſein de ſe ſaiſir de l'Empire d'Orient, mais auſſi d'avoir eu des intelligences ſecrettes avec Alaric Roi des Goths: Soupçon dont la paix honteuſe qu'il fit avec Alaric contre le gré de l'Empereur, ſembloit être la confirmation. Lampadius qui déclamoit perpetuellement contre cette paix, l'appelloit un contrat d'eſclavage, & non un traité de paix, parce que l'Empereur étoit obligé de payer tribut aux Barbares.

CHAPITRE XXVI.

Qu'un Courtiſan ne doit pas être l'Auteur d'un conſeil perilleux. Des divers manquemens qui font perdre la faveur du Prince.

LE Courtiſan à la direction duquel nous deſtinons ce Traité, doit ſur tout prendre garde à n'être

jamais l'auteur des conſeils où il y a du riſque; car on impute d'ordinaire au malheureux Conſeiller les conſeils qui réüſſiſſent mal, & ceux qui réüſſiſſent bien demeurent toûjours ſur le compte du Prince, à la prudence ou à la fortune duquel on fait tout l'honneur. Cela ſe fait non ſeulement par le Vulgaire, qui ne juge de tout que par l'évenement, mais auſſi par le Prince même, qui eſt toûjours bien aiſe d'avoir quelqu'un ſur lequel il puiſſe rejetter les fâcheuſes ſuites d'un projet échoüé; & qui ne veut partager avec perſonne la gloire de ceux qui ont un ſuccés heureux. Long-temps avant & aprés la mort de Stilicon, le ſujet des plaintes publiques étoit la paix honteuſe que ce Miniſtre avoit faite avec les Goths. Mais Olympius, qui avoit été la cauſe de ſa perte, voulant ſe mettre en reputation par des moyens tout contraires, rompit la Tréve avec Alaric ſous prétexte qu'elle étoit injuſte. La guerre qui

luy

uy réüssit mal fit oublier Stilicon, & les peuples regarderent alors Oympius comme la cause de toutes eurs miséres. Il fut enfin accusé par es Eunuques, qui avoient beaucoup le credit auprés de l'Empereur, & e. vit contraint d'abandonner la Cour, & de s'enfuir en Dalmatie.

Lors qu'il s'agit de commencer une guerre, ou de rompre une paix; e parti que doit prendre un sage Ministre, est de raisonner pour & contre, & de laisser au Prince à se determiner comme il jugera plus à propos. Si on le presse d'opiner, le plus sûr sera de pancher à la paix, à moins qu'il n'y ait une invincible necessité de faire la guerre, ou qu'il n'y ait un avantage visible. C'est ce que fit sagement Jovius qui succeda à cet Olympius dont nous venons de parler.

Quoiqu'il eût plus de panchant pour la guerre, comme étant le vrai moyen de se rendre plus necessaire à l'Empereur; cependant selon le

ſentiment de quelques Politi
préfera la paix à la guerre,
qu'il ſe fut abouché avec A
Arimini, où il avoit été e
pour entrer en conference a
Prince. Il envoya à Honori
propoſitions d'Alaric, & lui c
la par d'autres lettres qu'il lu
vit ſeparément, d'offrir le co
dement de ſon Armée à Alari
vouloit le rendre plus raiſo
pour le reſte. L'Empereur n'e
lut rien faire, parce qu'il ne
pas de ſûreté à confier la force
Empire à un Etranger, qui av
juſques là ſon ennemi, & ré
qu'il aimoit mieux luy paye
but.

Jovius ayant lû ces lettres
ric, ce Prince fâché de voir q
norius ne vouloit ni de ſa per
ni de ſon amitié, rompt les
rences, & Jovius s'en retourn
Cour. Honorius piqué au
l'inſolence de ſon ennemi, jur
ne feroit jamais de paix avec l

c fit faire le même ferment à ses Ministres & à ses Generaux. Ainsi ovius d'un même coup de tête se mit à couvert de l'envie que n'auroit pas manqué de luy attirer la rupture de la Tréve, & faisant sa Cour à Alaric d'avoir eu intention de luy rendre service en conseillant à l'Empereur de luy donner le commandement de ses Armées, il engagea Honorius dans une guerre, par le moyen de laquelle il affermissoit merveilleusement sa puissance & son autorité. Les Histoires sont pleines de tant de ces sortes de fautes qui ont fait perdre aux Courtisans la faveur de leur Prince, qu'il seroit difficile de parler de toutes. Comme nous avons parlé des principales, nous laissons le reste à la sagesse & au discernement du Lecteur judicieux.

CHAPITRE XXVII

Des artifices des Courtisans à se planter, soit en procurant des plois éloignez, soit en faisant peller à la Cour ceux qui les exercez avec applaudissement.

NOus avons déja vû comm un Courtisan peut perdre sa faute les bonnes graces de Prince ; parlons maintenant moyens dont ses ennemis ont coûtumé de se servir pour le s planter. Ils sont de trois sortes ; ou ils tâchent de l'éloigner d Cour sous quelque honnête prét te ; ou ils le rendent suspect & odi au Prince ; ou enfin ils l'obligent la force ouverte à l'éloigner.

Quant aux premiers, comme a differens moyens, aussi y a differentes fins. On persuade les à se retirer de la Cour, ou par

mo

notifs d'honneur qui n'en ont que les apparences, ou par le desir d'être avec leurs amis. Ce fut le moyen dont Styppiota se servit finement du temps de Manuel Comnene, pour écarter Hagiotheodorita qui étoit en son chemin, & qui l'embarassoit. Quelques broüilleries étant survenuës entre Michel Paleologue & Joseph Balsamon, Styppiota fit croire à l'Empereur, que si l'on donnoit le Gouvernement du Peloponese à Hagiotheodorita, il termineroit les démêlez de ces personnes considerables. Hagiotheodorita souhaitant de secourir son parent accepte le parti ; ne songeant pas que Styppiota s'étant une fois défait de son Rival, auroit seul le manîment des affaires, comme effectivement la chose arriva.

Il y en a aussi qui fatiguez des querelles & des oppositions de leurs ennemis, s'accommoderont volontiers d'un emploi honnête pour avoir un prétexte de se retirer de la Cour.

Cour. C'eſt ce que fit Agrippa, comme nous l'apprenons de Velleius Paterculus, qui dit qu'il paſſa en Aſie ſous prétexte d'un emploi conſiderable, mais à la verité dans la ſeule vûë de ſe retirer de la Cour, où il avoit, à ce qu'on dit, contre Marcellus des mécontentemens particuliers.

Du vivant de Cajus Ceſar, Tibere ſe retira à Rhodes, ſous ombre d'y vouloir continuer ſes études, & par le moyen de ſa Mere (ce ſont les propres termes de Suetone) *il obtint pour dérober la connoiſſance de ſa diſgrace, d'y être envoyé par maniére de dire, en qualite d'Ambaſſadeur d'Auguſte.* Si vous manquez de prétexte pour que celui que vous voulez éloigner ſe retire volontairement, & regarde ſa retraite comme une grace, il faut perſuader le Prince de lui donner quelque charge, ſous ombre que perſonne n'eſt ſi capable que lui d'en bien remplir tous les devoirs. Si dans les

Pro-

Provinces éloignées il y a quelque homme considerable & puissant, & qu'il ait des envieux qui veüillent s'en défaire, il faut tâcher de le faire venir à la Cour, comme étant necessaire auprés de la personne du Prince ; afin qu'étant confondu par ce moyen dans la foule des Courtisans, il ne brille plus avec le même éclat.

Polybe nous apprend que ce fut l'artifice dont se servit Apelles pour dépoüiller Taurion du Gouvernement du Peloponese. Darius fit la même chose par le conseil de Megabysus, lorsqu'il rappella Hyesteus d'Ionie, non qu'il eût aucun besoin de sa presence, quoi que c'en fût le prétexte ; mais il en usoit ainsi pour affoiblir son autorité. Si les Courtisans vouloient se contenter d'éloigner les autres pour les avancer, & qu'ils n'allassent pas plus loin, ces artifices à les comparer à de pires, auroient quelque chose de supportable ; mais la plûpart n'en demeurent

rent pas là. Ammian Marcellin nous dit, que Sylvanus Général de l'Infanterie passa en France par ordre d'Arbetio pour châtier les Barbares qui insultoient les Gaulois. Lorsqu'il y fut arrivé, il se mit en grand crédit chez ce Peuple, & s'y enrichit : Arbetio en étant jaloux le perdit enfin dans l'esprit de l'Empereur.

Ursicin General de la Cavalerie eut présque la même destinée sous le même Empereur. L'Eunuque Eusebe & quelques autres Courtisans avoient conspiré sa perte ; de sorte que pour l'éloigner de la Cour, on l'envoya pour quelque expedition sur les frontieres de Perse ; où ayant demeuré dix ans on luy envoya pour successeur Sabinian, qui n'avoit ni la tête, ni l'experience qu'il falloit pour une semblable charge. Sur ces entrefaites le bruit s'étant répandu tout à coup que les Persans se préparoient à la guerre, il eut ordre de demeurer, quoiqu'on eût déja don-

le commandement à un autre. fit courir ce bruit à dessein, quelque avantage qu'on ut sur les Persans, l'on en nat tout l'honneur à Sabinian, qu'on mit sur le compte d'Ursi- tous les revers qui pourroient iver, ce qu'on fit comme l'éve- ment le montra. Car Ursicin dé- dé pour les fautes d'autruy, se ira, & finit le reste de ses jours simple particulier. Le Regne de Empereur nous fournit encore autre exemple. Rufin oncle de llus, Capitaine de la Garde fut argé d'aller appaiser les Troupes i s'étoient mutinées, & cela en ë qu'il pourroit être la victime de age des mutins. A peu prés com- Clytus qui se plaint qu'Alexan- l'avoit envoyé pour la même fin ntre les Sogdiens.

CHA-

la pratique de ces sortes de méch
cetez aiguisent l'esprit par mani
de dire, de ceux qui sont atten
à profiter des occasions, & qui
vent comment il faut s'en servir a
adresse.

Il y a des gens qui vous mettr
des projets en tête, à dessein
nous en faire un sujet de calom
si nous y donnons, & de nous a
cuser de mauvaise intention aup
du Prince. Il y avoit un certain M
gicien nommé Santabarenus, auta
aimé de Basile Empereur de Co
stantinople, qu'il étoit haï de Le
son Fils. Ce Magicien donc vo
lant perdre ce jeune Prince, l
rendoit tant de respects contrefait
& une déference tellement hipoc
te, que l'ayant enfin gagné, il
mit en grand credit auprés de lu
Ayant ensuite aquis sur son espr
une autorité absoluë, il prend so
temps & avertit Leon, de port
un poignard pour s'en défendre
lorsqu'il iroit à la chasse avec so
per

nation du Prince, & par la nature de la calomnie même. Il n'y a point de calomnie qui déconcerte plus les personnes considerables, que celle qui nous accuse d'avoir conspiré contre la personne du Prince, ou contre son Etat, d'avoir dédaigné & méprisé ses commandemens, & d'avoir porté jusqu'à la personne la médisance & la dérision.

On donne la vrai-semblance à ces sortes de calomnies, non seulement par les paroles & par les actions des accusez, & de leurs domestiques, de leurs amis, & de leurs parens, mais aussi par des lettres supposées. Joignez à cela le penchant du Prince, trop disposé à croire la calomnie, ou trop enclin à mal juger des accusez, sur tout s'ils ont déja donné lieu à quelques soupçons. L'accusé a dit ou fait de son pur mouvement les choses dont la calomnie lui fait un crime, ou il y a été poussé par l'artifice de ses ennemis ou de ses concurrens. La connoissance &

& lui donne avis qu'il avoit été a
cusé, & que c'étoit pour cela qu'c
le rappelloit. Qu'ainsi s'il aimoit
sûreté il devoit songer aux suit
que pouvoit avoir son retour. Bc
niface le crût, & lui obéït si bien
qu'étant résolu de faire tête à ceu
qui voudroient le réduire par les a
mes, il appella à son secours Gon
taire Roi de Valladolid, & Genf
ric son Fils, qui regnoient alors e
Espagne, & qui prirent occasion d
là de se rendre maîtres de la Maur
tanie. Quelque temps aprés la fou
be ayant été reconnuë, les interes
sez eurent permission d'en venir a
combat afin que la verité fut mieu
éclaircie. Ælius fut vaincu, & pui
ensuite banni de la Cour.

Ce fut à peu prés la ruse de Sa
mona, que Leon Fils de l'Empe
reur Basile aimoit, parce qu'il avoi
découvert la trahison de Basile pa
rent de l'Imperatrice Zoa. Samon
résolu de perdre Andronicus, Ge
néral de l'Armée destinée contre la
Sarra

Sarazins, le fit avertir par un ami de se donner garde d'Hymerius, qui partoit pour aller luy crever les yeux; la peine qu'on infligeoit alors aux Grands qui s'étoient rendus trop puissans & trop formidables. Andronicus croyant l'avis veritable, quitte Hymerius, se saisit d'une place forte, & s'y retire. Samona ne manqua pas d'exagerer à l'Empereur l'action d'Andronicus, & fit tant qu'on envoya une Armée pour l'assieger. Il fut forcé, & reduit au desespoir, il se vit contraint d'abandonner les limites de l'Empire, & de s'enfuir chez les Sarrazins. Nous avons déja parlé d'Arbetio, revenons y encore, & remarquons comme il ajoûta fraude sur fraude. Comme il vit que l'Empereur étoit mal satisfait de Sylvanus, il craignit qu'il ne vint à Rome, & ne se justifiât des crimes dont il étoit accusé. Pour prévenir le coup, Arbetio donne les lettres de l'Empereur qui portoient ordre à Sylvanus de se rendre

en Cour, à un de ſes Emiſſaires nommé Apodenius, qui ne rendit point les lettres lors qu'il fut arrivé en France, & qui dit au contraire à Sylvanus ſuivant les inſtructions de ſon Patron, qu'il étoit perdu ſans reſſource; de ſorte que Sylvanus ſe rebella, ne voyant que ce *ſeul* moyen de ſe ſauver, & confirma par ſa rebellion les calomnies d'Arbetio.

Il y a trop long-temps que nous n'avons rien dit de Sejan. Comme il étoit habile en l'art de tromper, les fourbes dont nous venons de parler lui étoient fort ordinaires. Pour jetter des défiances dans l'eſprit de Tibere, & luy faire apprehender l'ambition d'Agrippine, il ſe ſervit même des parens & des amis de cette Princeſſe, & par de mauvais diſcours qu'on fit courir, on les porta à reveiller ſon ambition, qui n'étoit déja que trop grande. Pendant qu'on empoiſonnoit ainſi l'*eſprit* d'Agrippine, Sejan fit accu-

ser d'adultére Claudia Pulchra Cousine Germaine de la Princesse par Domitius Afer. Cette Femme altiere & passionnée s'en plaignit à Tibere avec tant de hauteur, qu'elle confirma beaucoup les soupçons de cet Empereur soupçonneux. Non content de cela, & résolu de perdre entierement cette Princesse imprudente & affligée, il suborne des gens qui se faisant de ses amis l'avertissent, que Tibere avoit résolu de l'empoisonner, & qu'elle se donne de garde de manger avec luy. Agrippine trop credule donne dans le paneau, & refuse du fruit que Tibere veut luy servir, ce qui mit l'Empereur en grande colere. Agrippine & ses enfans étant gardez par des soldats, le même Sejan pratiqua des gens pour luy conseiller de s'enfuir en Allemagne, ou de se refugier à la Statuë d'Auguste, & d'implorer là le secours du Senat & du peuple.

Sejan ruina entierement Titius

en Cour, à un ... ne par les mê-
nommé Apodemi... nt il s'étoit servi
point les lettr... comme ce fait est
en France ; ... deration, rapportons
à Sylvanus ... changer la description
son Patr... en fait, *Annal.* 4.
ressour... Consulat de Julius Silanus,
rebel... Silius Nerva, eut un com-
mo... mencement funeste, par l'empri-
par ... sonnement de Titius Sabinus Che-
b... valier Romain des plus illustres,
„ & qui depuis la mort de Germa-
„ nicus avoit toûjours continué à
„ rendre ses devoirs à sa Famille ;
„ seul de tous les amis de ce Prince,
„ qui n'eut point abandonné Agrip-
„ pine & ses enfans dans leur disgra-
„ ce, & pour cela haï des méchans
„ & aimé des gens de bien. Cepen-
„ dant quatre Senateurs conjurent sa
„ perte, Latinus Latiaris, Porcius
„ Cato, Petilius Rufus, & Marcus
„ Opsius, tous quatre Pretoriens,
„ ambitieux du Consulat, qui ne
„ pouvoit s'obtenir que par la faveur
„ de Sejan, ni la faveur de Sejan
que

ue par un crime. Latiaris fut élû
·f de l'entreprise à cause qu'il
.quelque accés auprés de Sa-
.s Les autres demeurerent pour
ervir de témoins & de complices.
l commence à l'entretenir d'abord
les discours ordinaires, & puis se
met à loüer hautement sa constan-
e, de ce qu'il ne faisoit pas com-
me les autres serviteurs de cette
maison florissante qui l'avoient
bandonnée dans sa disgrace. Il
joutoit à cela des loüanges de
Germanicus, & déploroit aussi la
miserable condition d'Agrippine.
Et comme les hommes sont ten-
dres dans leurs malheurs, Sabinus
yant laissé couler quelques larmes,
& joint ses plaintes aux siennes; il
commence à blamer ouvertement
l'orgueil, l'ambition, & la cruau-
é de Sejan; sans épargner même
Tibere. Cet entretien criminel lia
peu à peu entr'eux une tres-étroi-
e familiarité. Déja Sabinus visi-
oit plus souvent Latiaris, & ver-

„ ſoit avec plus de liberté ſes déplai-
„ ſirs dans ſon ſein. Cependant les
„ conjurez delibererent entr'eüx de
„ l'ordre qu'ils tiendroient à l'execu-
„ tion de leur entrepriſe. Car pour
„ empêcher les ſoupçons de Sabinus,
„ il faloit garder quelque apparence
„ de ſolitude aux lieux où il frequen-
„ toit. De ſe cacher derriere la por-
„ te, il étoit trop dangereux, parce
„ qu'on pouvoit faire du bruit &
„ être apperçû. Trois Senateurs donc
„ par une invention auſſi honteuſe
„ que leur crime, ſe cachent dans le
„ plat-fond de la chambre, & prê-
„ tent l'oreille aux fentes & aux ou-
„ vertures.

„ Cependant Latiaris rencontre
„ Sabinus dans la ruë, & comme
„ s'il eût eu quelque choſe à luy
„ communiquer, le mene dans ſa
„ maiſon, le remet ſur leurs diſcours
„ ordinaires, & lui donne des ap-
„ prehenſions de l'avenir avec quel-
„ que vrai-ſemblance. Sabinus bien
„ loin de lui contredire, confirme

„ ce qu'il avoit dit ; & comme d'or-
„ dinaire les miſerables aiment à ſe
„ plaindre, il s'arrête aſſez long-
„ temps ſur le recit de ſes malheurs.
„ Là-deſſus les conjurez inſtruiſent
„ leur accuſation, & par des lettres
„ qu'ils écrivent au Prince, lui dé-
„ couvrent leur fourbe & leur honte.
„ L'affaire étant divulguée dans Ro-
„ me, jamais il n'y eut plus d'éfroi,
„ ni plus d'inquietude. Les choſes
„ mêmes inanimées donnoient de la
„ crainte ; on a peur des planchers &
„ des parois ; tout eſt ſuſpect, les
„ parens, les étrangers, l'entretien,
„ les compagnies, le ſilence, la ſo-
„ litude. L'Empereur écrit une let-
„ tre au Senat, où aprés les vœux
„ ordinaires à l'ouverture de l'année
„ il s'emporte contre Sabinus, l'ac-
„ cuſe d'avoir corrompu quelques-
„ uns de ſes Domeſtiques, pour at-
„ tenter à ſa perſonne, & en de-
„ mande aſſez ouvertement la van-
„ geance.

„ Auſſi-tôt le Criminel eſt con-

 damné

„damné & traîné au ſupplice, s'é-
„criant autant que peut faire un
„homme qu'on tient à la gorge;
„*ſi c'étoient là les premices de l'an-*
„*née, & les victimes qu'on immo-*
„*loit à Sejan?* Par tout où il jette
„les yeux, & où l'on peut entendre
„ſes cris, on abandonne les ruës,
„les carrefours, les places publi-
„ques. Quelques-uns retournent
„ſur leurs pas, de peur que leur
„fuite ne fût criminelle, & crai-
„gnant même pour la crainte qu'ils
„avoient témoignée. Quel temps,
„dit-on, ſera exempt de ſupplice,
„ſi le premier jour de l'an, parmi
„les vœux & les ſacrifices, en un
„temps même où les paroles profa-
„nes ſont défenduës, la corde &
„les chaînes ſont permiſes? Que ce
„n'étoit pas ſans quelque miſtere
„que Tibere s'expoſoit à une ſi
„grande envie; qu'il préparoit les
„eſprits à quelque choſe de grand
„& d'extraordinaire, afin qu'on ne
„s'étonnât pas de voir les nouveaux
„Con-

„ Consuls, ouvrir en même temps les „ Temples & la prison. L'execution „ fut suivie des remercîmens de Tibe- „ re au Senat, pour avoir ôté du mon- „ de un ennemi de la République.

CHAPITRE XXIX.

Exemples d'autres trahisons où des témoins ont été subornez, & des lettres supposées.

JE ne saurois m'empêcher de produire un autre exemple tiré du même Historien. Annal. 2. *Firmius Catus Senateur, intime ami de Libon, flatoit ce jeune imprudent d'ambitieuses esperances, & lui voyant un esprit capable d'en concevoir de vaines & d'imaginaires, l'entretenoit des promesses des Caldéens tant qu'il le porta à consulter les Mages, & les interpretes des songes. Il lui representoit la splendeur de ses Ancêtres; qu'Auguste &*

Pompée étoient ses Ayeux Scribonia, qui avoit été j d'Auguste étoit sa Tante, les (ses Cousins, & pour mainte: grandeur de sa Maison il l'exh au luxe & à la dépense. Mai: l'engager plus fortement il emp avec lui, & se fait compagn ses débauches. Comme il eût de témoins, & des esclaves complices, il découvre l'affa l'Empereur par le moyen de Fl Vescularius qui avoit plus d auprés de lui, & demande d'êt mis en sa presence. Tacite nou prend de quelle maniere Tiber ta Libon, & le cas qu'il en fit ques au temps qu'il fut accu tant de choses, qu'il fut enfin de se tuer soi-même. Je vous voye donc à cet Historien qu crit ce fait fort au long, pour r outrepasser les bornes que j suis prescrites dans ce Traité.

Le fourbe Styppiota, qui co je vous ai déja dit, supplanta

gioı

giotheodorita, ne pût s'empêcher d'être la dupe à son tour, non plus que Sabinus le Romain. Camaterus Logotheta, ennemi de Stÿppiota, fut l'auteur de ce complot, l'accusa d'imposture devant l'Empereur, & le representa comme un homme qui vouloit livrer la Sicile. Et pour donner quelque apparence à sa calomnie, il cacha l'Empereur dans sa Chambre, & commença de dessein prémedité à parler des affaires de Sicile, en sorte que le Prince entendoit tout ce qui se disoit. Styppiota qui n'étoit pas sur ses gardes lâcha plusieurs choses qui déplûrent à Cesar. Camaterus non content de cela, contrefait des lettres qu'il trouva moyen de faire glisser entre les papiers de Styppiota. Sur ces entrefaites l'Empereur ayant fait arrêter les papiers de l'accusé, ces lettres s'y trouverent, & furent cause qu'il fut condamné à perdre les yeux.

Cette avanture me donne occa-

sion de parler d'un autre moyen dont on peut se servir pour donner de la vrai-semblance à la calomnie ; c'est de contrefaire des lettres, moyen à la verité qui n'aboutit enfin le plus souvent qu'au desavantage de celui qui le pratique, mais qui ne laisse pas de faire de profondes impressions sur l'esprit du Prince, & de servir beaucoup à aliener son affection. Aussi-tôt que l'accusé s'en apperçoit, il doit s'éloigner volontairement des affaires, & se retirer de la Cour de peur qu'il ne lui arrive pis ; ou qu'on ne l'embarque dans des intrigues qui confirmeront la calomnie. C'est ce qui paroît par l'exemple de Silvanus dont on a déja fait mention.

Les faux témoins ne servent pas peu à confirmer la calomnie. Cet infame expedient est principalement necessaire contre ceux qui sont accusez de trahison & de crimes capitaux. Et comme les Domestiques sont fort propres à cela, c'est d'eux

aussi qu'on se sert le plus souvent pour des choses de cette nature. Du temps de l'Empereur Arcadius, Eutrope voulant perdre Timasius, grand Capitaine, & homme de grande autorité, corrompit Bargus son amy, ou plûtôt son inseparable compagnon, qui l'accusa de vouloir se saisir de l'Empire. L'amitié qu'il y avoit entre Bargus & Timasius fit ajoûter foi à l'accusateur, & tout le monde crût qu'il ne l'accuseroit pas si son crime n'étoit trés-certain. On fit venir au secours des lettres supposées pour prouver la trahison; si bien que l'innocent & son fils furent releguez dans l'Isle de Oasis, d'où ils ne revinrent ni l'un ni l'autre.

Neron préfera Petrone à Tigellin parce qu'il avoit le goût délicat pour les plaisirs. Celui-cy ne pût le voir sans envie, & accusa son Rival d'être amy de Sevinus, qui avoit été convaincu d'avoir conspiré contre Neron, & produisit pour témoin un Domes-

Domeſtique de Petrone qu'il avoi corrompu.

CHAPITRE XXX.

Une amitié feinte donne de la vrai-ſemblance à la calomnie ; l'affection du Prince pour le Calomniateur produit le même effet.

J'Ai dit cy-devant que l'affection qu'a le Prince pour le Calomniateur, contribuoit beaucoup à rendre la calomnie vrai-ſemblable. Ce fut pour cela que Sejan voulant rendre l'Imperatrice Livia jalouſe d'Agrippine, veuve de Germanicus, choiſit pour cela Julius Poſthumus, qui ſelon Tacite, *étoit tres-agréable à Livia, parce qu'il entretenoit Mutilia Priſca ſa Favorite.* Mais la calomnie ne réüſſit jamais ſi aiſément, que quand elle attaque des gens qui ſont déja ſuſpects au Prince. Car il y a toutes les apparences du monde,

de, que non ſeulement l'accuſateur perdra l'accuſé, mais qu'il s'élevera même ſur ſes ruines. Les amis de *V*itellius n'oſerent attaquer Junius Bleſus, que lors qu'ils connurent que ſon credit diminuoit auprés du Prince. Et ils réüſſirent beaucoup plus promptement qu'ils n'auroient fait, parce qu'ils furent ſoûtenus par Lucius Vitellius frere de l'Empereur.

Gracchus affranchi de Ceſar, & homme, dit Tacite, *Annal.* 13. nourri dans le Palais Imperial, & ſachant par une longue experience les intrigues du Cabinet, ne trouva pas de meilleur moyen pour ſe maintenir en faveur auprés du Prince, que d'accuſer Cornelius Sylla, qu'il ſavoit que Neron ſoupçonnoit déja. Tigillin en uſa de même quelque temps aprés contre Sylla & Plaute. Voici ce qu'en écrit Tacite, Annal. 14. *Le credit de Tigellin augmentoit tous les jours ; & pour ſe rendre plus conſiderable, il réſolut d'en-*

peu, l'un en Asie, & l'autre en
le, il tâcha de rendre leur ex
pect par le voisinage des L
d'Orient & d'Allemagne. Il a
Sylla étoit pauvre, & par sa
vreté capable de tout; dissim
son ambition sous le voile du
jusqu'à ce qu'il trouvât jour à
re éclater; & que Plaute étoi
puissant & si temeraire, qu'il
gnoit pas seulement comme
d'aimer une vie tranquille.

Je vous ay déja parlé d'U
que l'Eunuque Eusebe accu
prés de l'Empereur Constantin

prouvé que foiblement ; l'Eunuque qui méditoit quelqu'autre chofe fit relâcher l'accufé. Rien ne s'étant donc décidé, il tâche de s'en faire honneur, & de s'infinuer dans les bonnes graces d'Urficin, comme s'il l'avoit tiré d'une fâcheufe affaire ; cependant il fait en forte qu'il eft éloigné de la Cour, où il tournoit toutes fes penfées, & malgré les demonftrations d'amitié qu'il lui faifoit, il ne laiffa pas de prévenir fous main l'Empereur contre luy.

CHAPITRE XXXI.

Des principales rufes des Calomniateurs.

QUand quelqu'un eft accufé d'avoir mal parlé du Prince, plus ce qu'on l'accufe d'en avoir dit approche de la verité, plus aifément ajoûte-t-on foi à l'accufation, comme il paroît par l'exemple de

CHAPITRE XXXII.

Les loüanges de la Cour sont trompeuses & dangereuses. Troisiéme moyen d'opprimer un homme par la force.

PAssons maintenant des calomnies aux loüanges, dont nous avons déja dit en passant qu'on se sert beaucoup pour perdre les gens. C'est le manteau sous lequel on cache la haine secrette qu'on a pour quelqu'un : c'est l'enveloppe ordinaire de l'envie & de l'émulation, afin de pouvoir tromper avec plus de facilité. Ce fut ainsi que Fabius Valens diffama secrettement Martius Valens qui ne le soupçonnoit de rien. Et pour le trahir plus sûrement, il parloit toûjours avantageusement de lui en public, comme dit Tacite. Ce fut sous les apparences d'une grande amitié qu'Arbetio attaqua

ıqua Ursicin, il l'appelloit souvent n public un vaillant & un galant omme, afin de faire mieux donner ans le piege cet innocent dont les ıtentions avoient toûjours été fort roites, comme nous l'apprenons 'Ammian Marcellin, lib. 15.

Un jour qu'un homme, contre on ordinaire, en loüoit un autre l'une maniere outrée en presence l'Alphonse Roi d'Arragon, ce Prince se tournant vers l'un de ses amis, ui dit, *assûrément cet homme ici veut ıerdre celui dont il fait l'éloge.* Il ne e trompoit pas, car six mois aprés e Panegyriste outré accusa devant le Tribunal de la Justice celui qu'il avoit si hautement loüé, & il l'auroit perdu si le Roi ne l'eût sauvé, & n'eût pris sa défense en main.

Mucianus aprés avoir donné mille loüanges en plein Senat à Antonius Primus, qu'il ne pouvoit pas opprimer ouvertement, lui fait aussi mille secrettes promesses, lui remontre de *plus que l'Espagne* lui est ouver-

te

te par la mort de Cluvius Rufus, & met dans les charges militaires plusieurs de ses amis & partisans. Mais à peine a-t-il rempli son esprit d'ambition, qu'il sape incontinent sa puissance, & lui enleve la septiéme Legion, qui lui étoit toute dévoüée.

C'est une voye qui nous est tracée non seulement par les Courtisans, mais aussi par les Princes mêmes, lors qu'ils veulent abattre ou abaisser quelqu'un. *Car Tibere sçavant en l'art de dissimuler, sans montrer plus mauvais visage à Libon, l'honora de la Preture, & admit à sa table un homme qu'il soupçonnoit & haïssoit, & pouvant l'empêcher de faillir, il aima mieux le rendre coupable afin de le perdre:* Tacite Annal 2. Vous avez vû comment il se servit du même artifice pour perdre Sejan. Domitien n'étoit jamais plus à craindre, que lors qu'il rioit. Les loüanges d'Andronicus étoient les préludes des

outrages

ges qu'il méditoit. Nicetas ap-
it sa liberalité les gages de la
scation des biens d'un homme,
douceur l'avant-coureur d'une
certaine.
y a des gens qui ne loüent les
s que pour jetter de l'ombrage
l'esprit du Prince. C'est ainsi,
dit Tacite, que Julius Agrico-
: ruiné par Domitien. *Sa répu-
n & la jalousie du Prince fai-
t tout son crime*, ajoûte cet
rien ; *outre qu'il y a une sorte
nemis à la Cour, qui sont plus
ereux que les autres, parce
r tâchent de nous perdre en nous
nt*. L'Empereur Julien a dit au-
is que les Courtisans masquez
nt les plus dangereux ennemis
nonde. Voici le portrait que
amertin en fait dans un Pane-
que ; *ce sont des gens*, dit-il,
*bes & artificieux qui sous pré-
de loüanges & d'amitiez en-
nt le poignard, & glissent fine-
le poison de la calomnie.*

Nous

Nous voyons encore qu'il y gens qui ont loüé des personn vûë d'en diffamer d'autres ; & cet effet ils ont accoûtumé d'(ser le merite des premiers aux litez des derniers pour en mieux connoître la difference. tarque accuse Herodote d'en de cette maniere lorsqu'il lou Atheniens d'avoir repoussé le sans avec tant de bravoure ; c il, son but n'étoit pas tant de honneur aux Atheniens, qu couvrir le reste des Grecs de h & de confusion. Seneque di les Princes loüent d'ordinaire serviteurs morts pour faire l aux vivans. C'étoit dans cet qu'Auguste loüoit les fideles se de Mecenas, & d'Agrippa lo les impudicitez de sa fille e éclaté, & cela pour censure amis & ses serviteurs comme gens qui n'avoient aucun soi l'honneur & de l'intérêt de Prince.

C'

C'étoit pour cela même qu'Auguste loüoit & blâmoit successivement Tibere. Voici comme en parle Tacite. *Quoiqu'il le traitât avec honneur en apparence, & qu'il l'associât à la puissance du Tribunat, on voyoit bien qu'il lui reprochoit ses vices en les excusant.* Cela doit donc nous apprendre à considerer le but & de ceux qui nous loüent, & de ceux qui nous calomnient.

Aprés avoir suffisamment examiné les deux premiers moyens de ruiner un Courtisan, qui sont de s'en défaire sous des prétextes d'honnêteté ; ou de le faire haïr, ou soupçonner par le Prince, il ne nous reste plus qu'à parler du troisiéme, qui est la force ouverte. Cela se fait principalement lorsque le peuple ou la soldatesque, choquez des dignitez ou des manieres d'un Favori, tombent dans la sedition. Il n'y a gueres de gens qui ne sachent la fureur où tomberent les Parisiens aprés que les Anglois eurent

fait prisonnier leur Roi Jean : on n'ignore pas non plus qu'elle fut en suite la destinée de ceux qui occupoient les principales charges sous son fils, qui tint les Rénes du gouvernement aprés la disgrace de son pere.

Il n'y a pas long-temps que les Janissaires ont privé le Grand Seigneur plus d'une fois par des émotions seditieuses des Ministres les plus autorisez & les mieux établis dans la confiance du Prince. Il n'est pas besoin d'entrer bien avant dans l'antiquité pour trouver des exemples de pareils évenemens : le Regne d'Arcadius nous en fournira. Entre les Favoris de cet Empereür, il n'y en avoit point qui fut plus aimé que Rufin : Stilicon en fut choqué, & résolu de le perdre, il envoya Gaïnas avec ses forces sous prétexte de vouloir donner secours à l'Empereur, mais en effet pour se défaire de Rufin, ce qu'il fit aussi : car Rufin allant à l'Armée, les Soldats

le Gaïnas à qui l'on avoit donné le signal coururent, environnerent Rufin, & le mirent en pieces.

Eutrope ayant été mis en la place de Rufin, & ayant mécontenté aussi-bien que luy les principaux de la Cour, Trigibilde émeut une sédition par le moyen du même Gaïnas, courut & ravagea toute l'Asie, sans vouloir accepter aucunes conditions de paix qu'Eutrope ne fût chassé de la Cour, à quoi l'Empereur consentit enfin à la solicitation de Gaïnas. Non content d'avoir ruiné Eutrope, il leva le masque, se joignit quelque temps aprés avec Tribigilde, & pour empêcher qu'Eutrope ne revint en faveur, il demanda que l'Empereur lui livrât Aurelius Saturnius & Jean Chrysostome, qui étoient alors ses principaux Ministres. Cela fut fait, & Gaïnas les bannit, se contentant de leur faire toucher avant qu'ils se retirassent de devant lui, la pointe de son épée, afin *de leur faire* sentir combien elle *étoit aiguë.*

CHAPITRE XXXIII.

Quelquefois le cruel & méchant naturel des Princes, qui regardent d'un œil d'envie le merite de leurs Serviteurs, est la cause de leur chûte. Comment-il faut en user avec les Princes de ce caractere.

QUoique les Courtisans s'appuyent de toute sorte de protection, & qu'ils se facent mille puissans amis, le naturel du Prince qui est leger, vain, ombrageux, envieux, avare, cruel, ou craintif, est souvent la cause inévitable de leur perte. Ces maladies qui sont ordinaires aux Princes trompent les plus sages Courtisans. Seneque qui eut du pouvoir sur Neron, qui lui parloit librement, & qui ne le flatoit que rarement, sage au commencement & habile dans le manége de la Cour, fut enfin forcé

de

de se rendre, vaincu par le mauvais naturel de Neron, qui d'abord envia son éloquence, ensuite ses richesses, & enfin opprimé par de malins calomniateurs, il perdit & la faveur de son Maître, & la vie.

L'envie & la jalousie des Princes a paru quelque chose de si formidable à certaines gens, qu'ils ont mieux aimé décendre en faisant moins bien les affaires de leurs Maîtres, que de courir risque de devenir l'objet de leur envie en les faisant réüssir heureusement. Publius Ventidius craignant de s'attirer l'envie de Marc Antoine sous lequel il servoit, se contenta d'avoir battu les Parthes en trois Batailles qu'il gagna sur eux en Mede, & ne voulut pas pousser plus loin sa bonne fortune. Agathias nous dit que la même chose arriva sous le Regne de Justinian, parce que Belisaire craignit que ses grandes victoires & les acclamations du peuple ne lui attirassent la haine des Grands & l'en-

vie du Prince. Ce fut pour cela que Mecenas conſeilla à Auguſte, *de n'imputer point les mauvais ſuccés à ſes Miniſtres, & de n'envier point les actions où ils réüſſiſſoient. Car,* dit-il, *plusieurs de ceux qui ont eu le manîment des affaires publiques, s'y ſont pris avec une extrême negligence apprehendant de s'expoſer à l'envie, & aimant mieux hazarder leur gloire, que leur perſonne.* Cependant j'approuve beaucoup plus la conduite de ceux, qui pour éviter l'envie donnent au Prince la gloire de tout, quelque choſe qu'ils facent de grand & de glorieux. Agrippa gendre d'Auguſte nous conſeille d'entreprendre hardiment de grandes choſes, & d'en rapporter au Prince toute la gloire, comme il avoit toûjours accoûtumé de faire.

C'eſt pour cela que Joab aſſiégeant Rabath, & pouvant la prendre, ne voulut pas le faire que David ne fût arrivé. L'affaire d'Artacena étant ſur le point d'être déci-

dée

lée, Craterus attendit l'arrivée d'A-
exandre. Tacite remarque, *que
lans tous les glorieux emplois d'A-
ricola, il ne s'en orgueillit jamais
le sa fortune, mais que comme un
idéle Ministre, il rapportoit tout à
'honneur de celuy qui l'employoit.*

Quoi que l'envie soit une maladie qui attaque les Princes les plus generеux, tels qu'étoient par exemple Philippe & Alexandre ; il est neanmoins vrai qu'elle va plus loin chez les uns que chez les autres. L'Empereur Theodose second du nom, commit à Cyrus le soin de faire bâtir une muraille à Constantinople depuis une Mer jusqu'à l'autre ; ce qu'il fit en soixante jours. Cette diligence fut si agreable au peuple, qu'on entendoit crier dans les ruës, Constantin a bâti la Ville, & Cyrus l'a reparée. L'Empereur l'ayant entendu en conçût tant d'envie contre Cyrus, qu'il ne pût en éviter les suites qu'en se faisant Religieux.

Ceux qui ont affaire avec des Princes de ce caractere doivent considerer, qu'ils marchent sur des cendres sous lesquelles il y a un feu caché ; & par conséquent ils doivent toûjours examiner leurs inclinations avec beaucoup de soin, afin d'être en état ou de se défendre, ou de n'avoir au moins rien à se reprocher, en cas qu'ils se voyent contraints de ceder à la violence, mais qu'au contraire ils ayent la satisfaction d'avoir fait leur devoir, & de l'avoir fait avec la prudence requise.

CHAPITRE XXXIV.

Comment on conserve ses charges sous le Regne d'un Successeur, & comment on se maintient en credit.

ON peut avec justice mettre au rang des Favoris de la Fortune,

ne, ceux qui ayant beaucoup d'autorité & de credit sous un Prince, les conservent sous son Successeur. Aussi est-ce une chose qu'on ne voit que trés-rarement à la Cour ; car comme celui qui doit succeder est le plus souvent suspect au Prince regnant, ceux par conséquent qui ont le manîment de ses affaires sont obligez necessairement d'agir contre les intérêts du Prince qui doit succeder. Et c'est ordinairement de là que viennent des inimitiez mortelles. Outre cela, celui-ci a des serviteurs dont la fidelité lui est connuë, & qui ont pour la plûpart merité son affection par leurs services. Il cherche les moyens de les élever, & pour cet effet il éloigne ou de son propre mouvement, ou par la persuasion de ceux qui sont bien aises de prendre leur place, les serviteurs du Prince défunt.

Il y en a pourtant qui font si bien leur cour au Successeur, soit que l'état des affaires leur soit favora-

 ble,

ble, ſoit qu'ils y ſoient plus habiles & plus propres que les autres, ſoit qu'ils ayent plus d'adreſſe, ou qu'ils ſachent mieux s'inſinuer, qu'en perdant leur Maître ils ne perdent que ſa perſonne. Macron voulant ſe mettre en faveur auprés de Caligula, ſe ſert de ſa Femme Ennia, & fait en ſorte que ce Prince en devient amoureux, & penſe même à l'épouſer. Le même Macron fit étouffer à force de couvertures, l'Empereur Tibere qui étoit malade & prêt à mourir, comme Tacite nous l'apprend. Julien retint Arbetio parce qu'il crût qu'il en avoit beſoin, quoi qu'il eût de l'averſion pour lui à cauſe de ſon orgueil & de ſon eſprit turbulent; & Valentinien qui ſucceda à Julien prit le même homme à ſon ſervice pour l'oppoſer à Procope.

Nous n'avons parlé juſqu'ici que des choſes qu'un Courtiſan doit éviter s'il veut avoir la faveur du Prince. Parlons maintenant de ce qu'il

doit

faire pour la conſerver. Les
ẻils que nous avons à lui don-
ſont en general, *d'être modeſte*
és du Prince ; de ſonger plus à
ſon devoir, qu'à avancer ſa
une ; de ne jamais ſe vanter,
'faire rien que de reſpectueux,
'éviter l'envie autant qu'il lui
oſſible. C'eſt un mal que les
ds hommes ont trouvé ſi redou-
:, que pour l'éviter les uns ſe
éloignez des affaires publiques
prétexte d'aimer le repos, &
utres ont pris le parti de la re-
: ſous prétexte de vouloir don-
à l'étude le reſte de leur vie.
Regnes de Domitien & de Gal-
ous fourniſſent des exemples
ıns & des autres. Nôtre Cour-
doit prendre garde à ne paſſer
:rop legerement ces ſortes de
ıges perfides dont nous avons
parlé, non plus que les calom-
dont on les charge. Ceux qui
calomnient diſent ou que nous
s manqué à quelque choſe de

 neceſ-

neceſſaire au ſervice du Prince, où que nous avons dit ou fait quelque choſe au préjudice de ſes intérêts. Quant aux fautes qu'on nous impute, ou il faut s'en excuſer modeſtement, ou il faut nous en juſtifier, ou il faut les reparer; ou il faut enfin tâcher d'y ſuppléer par quelque choſe d'éclatant. Nos paroles & nos actions doivent être ſi peſées & ſi moderées, qu'on ne puiſſe jamais leur donner un mauvais tour. Nous devons tâcher de penetrer les ſentimens & les inclinations d'autrui, avant que de découvrir les nôtres; & ſi par hazard ou par negligence il nous échape quelque choſe qui puiſſe déplaire, nous devons faire connoître lors que nous y faiſons reflexion, que nous n'avons eu intention d'offenſer perſonne; mais il faut que cela ſe faſſe naturellement & par occaſion.

Si nous nous appercevons que quelqu'un nous calomnie, nous ne devons nous éloigner du Prince que

le

moins qu'il eſt poſſible pour cou-
aprés ceux qui nous calomnient ;
outre que l'abſence diminuë l'a-
ur, la médiſance s'enracine avec
emps, à moins qu'on ne lui op-
e à propos la verité ; car la ja-
ſie s'étant une fois emparée de
prit du Prince, & l'accuſateur
enant ſouvent à la charge ſans
: perſonne lui contrediſe, elle
e enfin de ſi profondes racines
is le cœur du Souverain, qu'il
t ſouvent l'accuſé avant que d'e-
miner ſon crime.
Celuy qui veut donc pourvoir à
ûreté, doit ſe faire à la Cour un
deux amis pour le moins qui
iſſent le défendre pendant ſon ab-
ce des dangereuſes attaques de
calomnie. Mais il doit prendre
de auſſi que ces amis ſoient des
ſonnes de qualité & d'honneur,
tout au moins gens de credit, &
.. ayent autant d'accés auprés du
nce que nos ennemis. J'avouë
e les amis de ce caractére ſont
fort

fort rares à la Cour, où presque tout le monde opprime son compagnon, ou souffre que les autres l'oppriment. Cependant il arrive quelquefois qu'il s'en trouve quelqu'un qui par grandeur d'ame, ou par un principe de reconnoissance, ou par le desir de rendre service, ou enfin par un motif d'aversion contre nos accusateurs, sont bien aises de rendre cet office.

CHAPITRE XXXV.

On ne doit jamais se vanter de la faveur du Prince: de l'usage qu'on doit faire de ses amis & de ses partisans.

LE Courtisan doit se donner de garde de se vanter de la faveur du Prince, non seulement pour éviter l'envie de ses Collegues, mais aussi du Prince même. Lors que les Grands d'Espagne se mirent en de-

r de ſupplanter en dernier lieu le
rdinal Spinoſa ſous le Regne de
ilippe ſecond Roi d'Eſpagne, ils
prirent d'une telle maniére que
te Eminence fut la Dupe de ſa
ndeur. Ils s'attacherent tous à lui;
icun fit ſemblant de reconnoître
'il ne devoit ſa fortune qu'à la fa-
ır du Cardinal; les domeſtiques
mes du Roi paroiſſoient extrê-
ment ſoûmis à ſon Eminence, &
ts à executer ſes commandemens.
Prince s'en étant apperçû éloi-
a le Cardinal, & en moins de deux
s toute ſon autorité & toute ſa
ndeur devinrent à rien.

Il faut donc apprendre à ſe con-
ıter d'un train modeſte, & à vi-
plûtôt au deſſous qu'au deſſus
la dignité dont le Roi nous a ho-
ré; car c'eſt toûjours le plus ſûr
le plus prudent. Il n'eſt pas tems
diminuer ſa ſuite lors que la for-
ıe commence à décliner. Que ga-
a Seneque à ſe cacher dans ſa mai-
ı aprés avoir perdu la faveur de
Neron?

Neron ? Quel avantage lui revint-il alors de s'appliquer à l'étude, & de renvoyer ceux qui le venoient voir sous prétexte que sa mauvaise santé ne luy permettoit pas de les recevoir ? Dequoi servit-il à Agricola d'être entré de nuit à Rome, & avec peu de suite ? Il faut donc être modeste de bonne heure, & continuer sur ce pied là.

Quoique je n'approuve pas que nôtre Courtisan soit assiegé d'une trop grande foule d'amis & de domestiques, je ne voudrois pourtant pas qu'il negligeât de se faire plusieurs creatures & partisans ; non pour le servir dans sa prosperité, mais pour le soûtenir & pour le consoler en cas de disgrace. Car quoiqu'il se trouve peu de ces bons amis qui le sont encore malgré les revers de la fortune, il peut neanmoins s'en trouver quelqu'un entre tous, qui tâchera de nous procurer un azile & du secours, sinon par un principe d'amitié, au moins pour

son

n propre intérêt, & pour l'avange qu'il peut esperer en cas que ous reveniez à vôtre bonne forne.

CHAPITRE XXXVI.

omment il faut menager la faveur du Prince; l'usage qu'on en doit faire. Avis & consolations dans l'adversité, & autres maximes.

Comme il est d'une grande satisfaction & d'un grand secours ns l'adversité, d'avoir été liberaux genereux dans la prosperité, & ivoir profité de la faveur du Prinpour obliger ceux qui ont eu bein de nous; aussi nôtre Courtisan it-il prendre garde à dispenser sament ses bienfaits; car il est cern que quelque chose que le Prinface pour quelqu'un à nôtre prie-, il le met presque tout sur nôtre mpte, & le regarde comme fait à nous

nous mêmes. A moins donc que nous ne ſoyons parfaitement bien auprés du Prince, il faut bien ſe donner de garde d'être trop prodigues de nôtre faveur, & de la diſpenſer trop liberalement aux autres. Nous devons auſſi tres-rarement introduire quelqu'un, ou faire ſon éloge au Prince, à moins que ce quelqu'un-là ne luy ſoit auſſi bien connu qu'à nous mêmes; encore faut-il avant toutes choſes examiner avec ſoin ſon merite, & ſuivre cette maxime d'Horace, qui dit en ſubſtance, *qu'il ne faut pas être trop liberal à loüer, qu'on ne ſoit bien certain que le ſujet merite de l'être, de peur que venant à faire quelque faute, il n'en revienne de la confuſion à celuy qui l'aura loüé.*

Il faut encore que les graces que vous demandez pour quelqu'un ſoient de ſa portée; il faut que la conjonƈture ſoit favorable, que le Prince puiſſe accorder ce que vous lui demandez ſans ſe commettre,

que ſon intérêt s'y rencontre, & que vous ſachiez enfin que d'autres ont déja obtenu la même faveur. Si le Prince l'accorde il faut lui faire connoître que nous regardons cette grace comme une grande faveur faite à nous mêmes, s'il ne l'accorde pas, il faut prendre garde qu'il ne s'apperçoive pas que nous en ſoyons choquez.

Il faut encore obſerver ici une choſe que nous avons déja touchée, c'eſt de *ne jamais ſe vanter de la faveur du Prince, & de ne jamais publier qu'il ſe gouverne par nos conſeils*; car nous vous avons déja dit combien quelques-uns s'en ſont mal trouvez. Quelque choſe que les Princes faſſent, ils veulent qu'on croye qu'ils le font d'eux mêmes, ſans le ſecours & ſans l'autorité d'autrui, & ſur tout de leurs Sujets.

Si le Prince vous donne quelques ordres importans, tâchez de les avoir par écrit, & en termes auſſi clairs & auſſi intelligibles qu'il eſt

poſſi-

possible. Ne manquez pas de lui representer avant que d'entreprendre la chose, que vous y trouvez des difficultez qui vous font craindre pour l'execution. Si c'est une affaire secrette, & qui ne puisse être écrite, repetez devant le Prince, sans pourtant vous rendre ridicules, les ordres qu'il vous donne, afin de pouvoir mieux comprendre ses intentions, & de mieux lui imprimer dans l'esprit la commission dont il vous a chargé.

Il faut embrasser aussi de bonne grace les plus mediocres emplois que le Prince peut vous donner; car souvent une petite affaire est le commencement d'une grande fortune; & les Princes veulent qu'on estime leurs commandemens non à cause de l'importance de l'affaire, mais à cause de la grandeur & de la dignité de celui qui commande; & ils ne sont pas moins fâchez lorsque nous refusons d'entrer dans les petites affaires, que lorsque nous reculons

ons aprés qu'ils nous ont ordonné de faire quelque chose de grand & de perilleux. Lorsque vous étes à la suite du Prince, prenez bien garde qu'il ne vous surprenne par des ordres donnez tout à coup ; & pour cet effet ruminez à l'avance autant qu'il est possible, tout ce qui peut être alors sur pied, & préparez-vous à tout ce qui pourra se mettre en mouvement. Prenez garde encore à ne pas importuner le Prince par des discours ridicules & à contretemps, & ne lui parlez que des choses dont vous serez certains, & que vous croirez qu'il écoutera volontiers. Soyez attentifs lorsque le Prince parle, & qu'il paroisse que vous ne pensez qu'à ce qu'il dit ; ne paroissez ni tristes ni rêveurs de peur qu'il ne semble que vous méprisez ou desapprouvez ce qu'il dit.

Si quelqu'un mécontent du Prince pour en avoir été maltraité, vient vous faire ses plaintes, faites lui connoître que vous étes touché de

son

ſon malheur ; conſeillez lui l
tience & le ſilence ; encourag
à bien eſperer ; diminuez l'out
& excuſez le Prince. Mais il
aller ſagement & bride en main
ces gens-là, car il y en a qui
les mécontens & les maltraite
deſſein de pouvoir tirer de
quelque preuve pour nous con
cre de mauvaiſe intention cont
Prince, & pour avoir enſuite
ſion de nous perdre. Il y en a
ont été maltraitez au pied de la
tre, mais ils ſont le plus ſou
foibles & imprudens, incapable
tenir ſecret ce qui leur a été c
par bonne amitié.

Si vous étes obligez d'avoi
train de domeſtiques, prenez
garde que perſonne ne parle li
cieuſement ni du Prince, ni de
Favoris ; car ſouvent la faute
Valet retombe ſur le Maître, qu
rend reſponſable des paroles &
actions de ſon Domeſtique.
des principales maximes de pru

ue le Courtisan doit observer,
de remarquer & de sentir à
s que le Prince n'est plus le mê-
nôtre égard, & que son affec-
a diminué ; car si vous vous en
rcevez à l'avance vous reserrez
des déferences & par des hon-
tez les nœuds d'amitié qui vous
, au lieu de les couper entiére-
t. La cause de nos méconten-
ens étant ôtée, ou par nos dé-
ces ou par la longueur du
ps, nous rentrons quelquefois
aveur avec plus de facilité que
ais, & sur tout s'il paroît ou que
s ne nous souvenions plus de
ure qui nous a été faite, ou que
s ne l'ayons pas sentie.

CHAPITRE XXX

Comment on peut juger de tinuation, ou du chan de l'affection du Prince égard.

POur pouvoir juger si le nous aime toûjours, il n pas de connoître son humeur ne se tromper pas sur l'auto sur le pouvoir des amis & des mis qu'il a à la Cour ; mais principalement examiner ave sur quoi est fondée l'amitié Prince a pour nous. Car si la qui l'oblige à nous aimer vient ser, ou qu'il trouve de plus raisons d'en aimer un autre, certain que son amitié se refr tout à fait, ou du moins qu'e minuera de beaucoup.

Ce n'est pas qu'il ne soit que fois difficile de deviner pourq

ince nous aime, & ce n'eſt quel-
ıefois au fond qu'un pur effet de
nheur, dont on ne ſauroit rendre
cune bonne raiſon. Neanmoins il
ne d'ordinaire, ou parce qu'il trou-
que la perſonne a les mêmes in-
nations & le même tour d'eſprit
ıe luy, qu'il prend plaiſir à ſon
ımeur & à ſes maniéres, qu'il en
reçû des ſervices, ou qu'il lui con-
ıît de la vertu, ou enfin parce
ı'elle ſait s'accommoder à ſes in-
ınations. L'amour qui vient de la
ınformité du temperament paroît
ırte pendant quelque temps, ce-
ndant c'eſt la moins durable, ſoit
ırce que l'âge ou la varieté des af-
ires change journellement, com-
e nous avons déja dit, la nature
ımaine, ſoit parce qu'il eſt diffi-
le de trouver deux perſonnes ſi
mblables, qu'elles ne different en
en; & ſouvent ce qu'elles ont de
ifferent eſt plus capable de les di-
ıſer, que tout ce qu'elles ont de
mblable n'eſt capable de les unir.
K Cepen-

Cependant je ne puis pas comprendre comment des gens peuvent être ſi bien faits au goût & aux inclinations du Prince, qu'ils ne puiſſent faire qu'à peine quelque choſe qui luy déplaiſe & qui le deſoblige. J'avouë neanmoins que ces gens-là peuvent mieux faire que les autres leurs affaires auprés du Prince; ſur tout s'ils ſavent bien prendre leur temps, & que comme de ſages Pilotes ils ayent l'adreſſe de ſerrer leurs voiles à propos avant que l'orage ſurvienne.

Chapitre XXXVIII.

De l'amour du Prince pour les femmes : instructions pour ses Maîtresses. Que les services rendus aux Princes causent souvent la disgrace des Courtisans. Divers autres avis.

LEs Princes aiment le beau sexe selon que leur complexion est plus ou moins amoureuse ; & lors que la Maîtresse du Souverain ne tombe pas en disgrace par sa faute, elle y tombe souvent ou parce que le Prince s'en dégoûte, ou parce qu'il trouve un objet plus aimable. De là vient que les femmes habiles font d'ordinaire tout ce qu'elles peuvent pour empêcher le Prince d'entrer en aucun commerce avec d'autres, & sur tout avec celles qui pourroient l'engager. Il s'en est vû aussi qui ont conservé leur Amant par un

mis de parler ainsi.

C'est de la premiere maniére usa Popea à l'égard de Neron *le voyant bien enflammé, elle mença à faire la maîtresse, voulut plus souffrir ses longs tiens, ni qu'il la possedât plus nuit : elle disoit qu'elle étoit à Othon, & qu'ils étoient un semble par des chaines si forte agréables, que rien ne les po rompre. Qu'elle ne voyoit qu'en luy les qualitez d'un S rain ; qu'il avoit le cœur &*

la hardiesse de l'epouser, ni de repudier Octavia tant qu'Agrippine vivroit, ne cessoit de l'irriter contre elle par diverses calomnies, & de lui reprocher quelquefois en riant qu'il étoit en tutelle, & que bien loin d'être maître de l'Empire, il ne l'étoit pas de soi-même. Tacite Annal. 14. Il y a eu des femmes qui ont par ce moien conservé l'affection des Princes beaucoup mieux qu'elles n'auroient fait en les caressant & en les flatant; cependant, comme j'ai déja dit, c'est une espéce d'amour où il n'y a rien de certain, & sur laquelle il ne faut pas compter long-temps.

Il semble que la faveur qu'on ne doit qu'à ses services devroit être plus stable & plus solide que celle qui ne vient que de la flaterie ou du plaisir, parce que la premiere procede d'une cause honnête, & qu'elle encourage les autres à se rendre dignes par leur vertu de la même recompense: cependant l'experience nous a appris, que les grands ser-

vices mêmes ont ſouvent été la cauſe de la perte de ceux qui les ont rendus ; & la raiſon de cela eſt que les Princes haïſſent d'ordinaire ceux qu'ils ne peuvent pas recompenſer. Ils ne veulent pas être redevables à leurs ſujets, & c'eſt pour cela qu'ils fuyent la préſence de ceux qui les ont le mieux ſervis, comme s'ils prenoient leurs œillades pour autant de reproches de leur propre ingratitude. De là vient que la condition de ces ſortes de gens eſt fort triſte à la Cour : car lors qu'ils ont rendu quelque ſervice au Prince, ils ſe font d'abord honte d'en démander la recompenſe, de peur qu'il ne ſemble avoir vendu & non donné leurs peines. Et comme les Princes n'ont ſouvent aucun égard au ſervice qu'ils ont reçû, & qu'ils ſont lents à recompenſer, un jour paſſe & l'autre vient, tant qu'enfin la memoire d'une action de merite s'efface de l'eſprit même de ceux qui en ont été les témoins, & dont le

Prince

Prince craignoit autrefois les reproches muets.

Il y a des gens qui s'étant apperçûs de cet inconvenient, ont crû qu'il étoit à propos, *de battre* comme on dit, *le fer pendant qu'il eſt chaud* ; & lorſqu'ils ont été employez à quelque choſe, ils ont commencé par ſonger aux moyens de ſe faire récompenſer ; ſachant bien que la memoire des ſervices paſſez oblige bien moins les Princes à récompenſer, que l'eſperance de ceux qu'on peut leur rendre à l'avenir ; n'ignorant pas d'ailleurs qu'il vaut mieux être obligez aux Princes, que ſi les Princes nous étoient obligez ; parce qu'ils croyent que tous ceux qu'ils ont obligé leur veulent du bien, au lieu qu'ils n'ont que de l'averſion pour ceux à qui ils ſont redevables, parce qu'ils ſont perſuadez que ceux auſquels ils ont refuſé quelque choſe n'ont aucun veritable amour pour eux. Nous apprenons de Philippe de Comines

que c'étoit là le ſentiment de Louis XI. Roi de France.

Il ſemble que les Princes devroient aimer d'un amour ſolide les Miniſtres de leurs plaiſirs, & à dire vrai ils les aiment avec quelque conſtance, c'eſt à dire auſſi long-temps que l'inclination du Prince le porte du côté du plaiſir. Mais d'abord que cette inclination change, leur affection change auſſi. Quelquefois auſſi les Princes venans à aimer la vertu, regardent avec horreur les inſtrumens de leurs plaiſirs. Mais comme les Princes ont certaines inclinations plus durables que les autres, ils aiment auſſi, comme j'ai déja dit, les Miniſtres dont ils ſe ſervent pour cela d'une amitié plus durable, & proportionnée à la nature de leur paſſion.

CHAPITRE XXXIX.

Divers préceptes touchant les plaisirs, & les inclinations des Princes, &c.

JE ne parlerai point ici de tous les plaisirs ausquels les Princes ont naturellement du penchant, parce que ce n'est pas sur tous qu'un homme doit bâtir les esperances d'une grande fortune. Les passions qui dominent chez les Princes, & qui leur sont le plus familieres, se réduisent à trois, qui sont l'impudicité, la cruauté, & l'avarice. Comme la premiere est plus violente que toutes les autres, aussi est-elle plus incertaine & plus inconstante ; car quoi que ce vice ne change pas quant au sujet, il change quant à l'objet. Cependant c'est là-dessus que plusieurs ont jetté les fondemens de leur fortune, & n'ont point fait de difficulté de prostituer leurs femmes pour aquerir la

faveur du Prince. C'eſt ainſi qu'Othon en uſa, comme nous l'apprenons de Tacite ; cependant ſon infamie ne lui fut point avantageuſe, car Neron l'éloigna de la Cour pour ſe délivrer d'un ſi fâcheux Rival.

Il y en a d'autres qui pour s'aſſûrer de l'amitié des Princes, ſe rendent les témoins & les compagnons de leurs crimes & de leur impudicité, & nous avons ſur cela l'exemple de Tigellin. Ces gens-là ne font point reflexion que le Prince a une reſſource pour ſe diſculper envers le public & ſe mettre à couvert de l'envie, & que cette reſſource eſt de ſacrifier ſouvent ces ſortes de gens à la haine publique. En effet les Miniſtres de l'impudicité des Princes ne doivent pas eſperer d'autre deſtinée que celle de Remire de Orco, Miniſtre des cruautez de Ceſar Borgia, que ce Prince fit enfin maſſacrer, comme étant coupable de tous les maux qu'il avoit fait.

L'exemple de ce Remire nous ap-

prend quelle eſt la deſtinée de ceux qui ſont les Miniſtres des cruautez du Prince ; car il eſt rare qu'ils en ſoient aimez long-temps, ſoit parce qu'il lit en gros caracteres, par maniere de dire, ſon crime dans leurs yeux, toutes les fois qu'il les voit, ſoit parce qu'il craint des gens qu'il connoît capables de tant de méchancetez. Neron tout cruel & tout endurci dans le vice qu'il étoit, eut aprés la mort de ſa Mere de l'averſion pour Anicete, & le regarda comme un homme dont la preſence lui reprochoit tous les jours ſon parricide.

L'avarice eſt de toutes les paſſions la moins ſujette au changement. Elle ne change point d'objet comme l'amour : l'âge l'augmente au lieu de la diminuer ; & quoi qu'elle ne ſoit pas moins odieuſe que la cruauté, cependant on la ſouffre plus long-temps, parce que les beſoins publics, l'épargne, & le bien commun ſont les prétextes dont

elle couvre toutes ses exactions. Les Ministres donc de l'avarice des Princes peuvent se maintenir long-temps en faveur, c'est à dire tant qu'ils ne sont pas méchans & de mauvaise humeur, & qu'ils ne s'abandonnent pas trop à l'envie de s'enrichir ; défauts trés-ordinaires à ces sortes de gens.

La mauvaise humeur qui va le plus souvent jusques à insulter les gens, rend le Prince odieux, & est odieuse elle-même. Le Prince à la fin se défaira d'un homme de cette humeur, pour se mettre à couvert de l'envie que lui attireroit un esprit si bizarre & si bourru.

Les richesses sont encore exposées à l'envie, non seulement de la part du peuple, mais aussi de la part du Prince. S'il est veritablement avare, difficilement sera-t-il content qu'il n'ait exprimé l'éponge jusqu'à la derniere goutte, comme Vespasien avoit accoûtumé de faire, ou pour mieux dire, il fera de ses ri-

ches Miniſtres comme des pourceaux qu'on engraiſſe, qu'on tuë, & qu'on mange. La France a eu pluſieurs perſonnes de ce caractere, & nous liſons dans ſes Hiſtoires que des Miniſtres étant devenus orgueilleux & méchans, & s'étant entêtez du deſir de s'enrichir trop promptement, ſe ſont perdus par leur avidité & par leur inſolence, & du faîte de la grandeur ſe ſont précipitez dans l'abîme du neant, s'il eſt permis de parler ainſi.

Du temps de Philippe le Bel, Pierre Berchias grand Chambellan, & Tréſorier de France, fut étranglé à Paris. Loüis ſurnommé le Hutin, fils de Philippe, étant enſuite parvenu à la Couronne, traita de même Enguerrand de Marigni. Sous Charles VII. Gyac Favori du Roi, premier Chambellan, & Sur-intendant des Finances, fut mis en juſtice, enſuite couſu dans un Sac, & jetté dans la Riviere; Camus de Beaulieu qui luy ſucceda, fut tué à

Poi-

Poitiers ; & Pierre des Essarts eût eu la même destinée sous Philippe premier, s'il n'eût racheté sa vie par cent mille Florins qu'il paya.

Je pourrois trouver des exemples sans sortir de nôtre Angleterre, n'étoit que je suis bien aise de ménager la memoire des coupables. Au reste ce que nous venons de dire suffit pour nous apprendre, que comme les trop grandes richesses de ces Ministres sont préjudiciables aux intérêts du Prince ; aussi leur insolence, leur avarice, & leur bizarrerie leur attirent la haine de tout le monde, & sont enfin la cause de leur perte. Et que comme nous ne devons pas perdre l'occasion de nous enrichir lors que nous le pouvons faire par des moyens justes & honnêtes, aussi ne faut-il pas paroître trop avides des richesses, n'y entasser trésors sur trésors, si nous ne le pouvons faire sans nous exposer à l'envie de tout le public.

CHAPITRE XL.

Concluſion de l'ouvrage, où ſont propoſez pluſieurs conſeils choiſis & neceſſaires.

IL ne nous reſte plus qu'à dire un mot du dernier motif qui oblige les Princes à aimer les Courtiſans, c'eſt à dire à cauſe de leurs qualitez perſonnelles, & parce qu'ils les trouvent actifs & capables de conduire leurs affaires. Ainſi lors que nous voyons que le Prince nous traite agréablement, il faut examiner s'il aime nos talens & nôtre capacité parce qu'il en a beſoin, & qu'il y trouve de l'utilité, ou parce qu'il veut ſe rendre capable luy-même par nôtre ſecours. Si nous ne plaiſons que parce que nous ſommes neceſſaires, comptons que l'amitié qu'on a pour nous ne durera qu'autant que la neceſſité qui l'a fait naître

tre ſubſiſtera, & que cette amitié eſ plûtôt forcée que volontaire.

Si nous voyons que le Prince aſpire à la gloire de ſe rendre habile dans les affaires, comptons à coup ſûr que quand il verra qu'il ne peut nous égaler ou nous ſurpaſſer, il nous regardera de mauvais œil, & n'aura plus pour nous les mêmes égards : car les Princes auſſi bien que les particuliers deſirent naturellement d'aller plus loin que les autres dans les choſes auſquelles ils s'appliquent ; & il n'y a point d'homme qui ſoit bien aiſe de ſe voir inferieur en cela à ceux qui ſont au deſſous de luy. Aſinius Pollio étant ſollicité de répondre à des Vers qu'Auguſte avoit faits contre luy, répondit, *qu'il ne vouloit point écrire contre un homme qui pouvoit le proſcrire*. Il ſurvint une diſpute au ſujet d'un mot entre l'Empereur Adrien & le Philoſophe Favorinus, où le dernier fit ſemblant de ſe rendre : ſes amis en furent ſurpris ; mais il

leur dit pour les consoler, *il ne n'est point honteux d'être vaincu par un homme qui commande trente Legions.*

Ce que dit Salomon sur ce sujet st digne d'une singuliere attention: *Ne faites point le Sage devant le Roy*, dit ce grand Prince. Il faut onc que celuy qui cherche à ganer la faveur du Prince, mette à art le desir de sa propre gloire, & u'il paye de complaisance non seument dans les disputes de mots, ais même par tout ailleurs. Et our cet effet il sera bon de faire uelques fautes à dessein; mais il ut prendre garde que ces fautes ne ient pas trop grossieres, & capaes de faire beaucoup de tort à nôe reputation.

Il paroît par ce que nous avons t jusqu'icy combien peu de certide il y a dans toutes les grandeurs : la Cour. Le meilleur conseil donc l'on puisse donner à tous les Courans, *est, de* se préparer à tomber;

car quoi qu'on croie qu'il est plus genereux de combattre que de prendre la fuite, lors que nous sommes une fois entrez dans cette Lice; cependant si le peril du mal est plus grand que l'esperance du bien, il est de la prudence de songer aux moyens de faire une retraite honorable, & comme les Parthes de se battre en fuyant.

Il est aussi plus glorieux de décendre honnêtement par degrez, & de sortir par la porte, s'il faut ainsi dire, que d'être jetté par la fenêtre. Il est donc moins honteux de se défaire de ses charges & de ses dignitez sous des pretextes plausibles, que d'attendre qu'on en soit depouillé d'une maniére desagréable. Et c'est icy qu'on peut fort bien appliquer ce mot d'un ancien Romain: *Pourquoi fatiguer ainsi la fortune? quitte la Cour, & n'attens pas qu'on t'en chasse.*

Seneque dit *qu'on est heureux lors qu'on meurt au milieu de sa felicité;*

mais

ıais je dis au contraire qu'un Cour-
ſan eſt heureux lors qu'il ſe retire
e la Cour au milieu de ſes proſpe-
tez. Ceux qui prendront ce parti
e ſeront peut-être pas applaudis de
ɔut le monde ; mais au contraire
eux qui ne jugent des choſes que
ar les dehors les regarderont com-
ıe des gens indignes de la fortune,
uiſqu'ils l'abandonnent de cette
ıaniere. Quoi qu'il en ſoit, le ſage
ıns ſe mettre en peine de ces petits
iſcours, cherchera de bonne heure
s moyens de ſe mettre en ſûreté,
: ſe ſouviendra, qu'il n'y a point
e jeu d'où il ne vaille mieux ſe re-
rer avec gain qu'avec perte ; &
ı'il n'y a point d'homme ſage qui
üille changer, ou riſquer le cer-
in pour l'incertitude même.

Quoi que nous ne montions que
ır degrez aux honneurs & aux di-
ıitez, nôtre chûte arrive le plus
uvent tout à coup, à moins que
ous ne nous y ſoyons préparez à
vance. Ainſi ſi ceux qui ſont au
faîte

faîte de la faveur & de l'autorité viennent une fois à gliſſer ou à broncher, leur chûte eſt d'ordinaire fatale, & ſans eſperance de retour.

Voilà ſommairement tout ce que j'avois à dire pour l'inſtruction de nos Courtiſans. Si les maximes que j'ai poſées ſont bonnes ou mauvaiſes, c'eſt de quoi je ne deciderai point ; mais j'en laiſſerai le jugement à la ſageſſe & à l'experience de mes amis. Quant à moi, je puis dire que je n'en ai pas grand beſoin de l'heure qu'il eſt, & que bien loin de me chagriner de ma retraite & de la condition de ſimple particulier où je ſuis à preſent, je dis avec plaiſir aprés Seneque ; *que celui qui cherche les grandeurs de la Cour monte au faîte des honneurs ; que ſa fortune réponde à ſes deſirs : pour moi je n'ambitionne que la douceur & la tranquilité d'un paiſible repos*, &c.



FRAGMENS OU REMARQUES DE ROBERT NANTON,

Sur le Regne & sur les Favoris de la Reine Elisabeth.

LA Reine Elisabeth étoit fille de Henri VIII. & d'Anne de Boulen la seconde de ses six femmes, qui devint Reine de fille d'honneur qu'elle étoit de Catherine d'Autriche, ou comme on parle, de l'Infante d'Espagne que ce Prince avoit repudiée.

On ne peut douter qu'Elisabeth ne fut d'une naissance trés-éminente

du

du côté de son pere, puis qu'à cet égard elle est décenduë du plus illustre Sang de la Chrêtienté. Et il est remarquable que le Sceptre ayant été enlevé à la Maison Royale des Bretons par l'invasion des Saxons, & ensuite par la conquête des Normans, soit revenu dans cette même Maison en la personne de Henri septiéme son grand-pere, par la vicissitude des temps, & aprés une interruption de prés de mille ans ; & non seulement le Sceptre, mais aussi tout ce que les Germains, les Normans, les Bourguignons, & les François avoient conquis, aussi bien que ce qui étoit venu des Mariages qui s'étoient faits durant huit cens ans.

Elle n'étoit pas de race Royale du côté de sa mere, mais elle étoit Noble, & de l'ancienne Maison de Boulen ; & ceux qui la font roturiere se trompent grossierement. Ce qui les a fait tomber dans cette erreur, est, qu'il y eut un Cadet de

ette famille, qui prévoyant la granceur où sa Maison alloit être éleée, fut envoyé à Londres pour y agner du bien, *ad ædificandum ntiquam Domum.* Il fut élû Maire le Londres, & son frere aîné étant nort sans enfans mâles, il fut heriier, comme il a été averé, & de a qualité & de son bien. Ces avantages joints ensemble porterent en peu de temps cette Maison au faîte de la grandeur, & lui procurerent tout à coup des alliances dans les meilleures Maisons d'Angleterre & d'Irlande, & entr'autres dans celle de Howard, d'Ormond, & de Sackvile.

Voilà en gros son origine. Passons maintenant à sa personne, & voyons comme elle parvint à la Couronne par la mort de son frere & de sa sœur. Edoüard son frere 'aimoit beaucoup, & elle fut sous son Regne l'une des favorites de la fortune. Car outre les liaisons du sang, *il y avoit* tant de sympathie

dans

Leur tendresse mutuelle étoi
de qu'Edoüard l'appelloit
sa tres-chere sœur. A pei
voit-il supporter son absenc
ce n'étoit pas la même cho
lui & son autre sœur. Elisabe
va sa condition bien chang
Marie: car il fut résolu, &
née en avoit ainsi decidé, q
feroit apprendre ce que c
l'affliction, & qu'on l'expo
plusieurs épreuves; mais ce
divine providence fait tirer

le ſon âge. Et comme elle avoit été expoſée pendant ce temps-là aux bons & aux mauvais vens, qui avoient raffermi ſon corps, auſſi avoient-ils meuri les qualitez de l'eſprit : l'adverſité l'avoit épurée, & miſe en état d'exercer ſes vertus. Et de vrai il ſemble que la fortune avoit pris à tâche de faire connoître à cette Princeſſe ſa legereté & ſon inconſtance, en la conduiſant comme elle fit à la felicité qui luy étoit deſtinée au travers d'une infinité de variations & de contretemps. Elle étoit grande & bien faite, ſon teint & ſes cheveux étoient beaux, & elle avoit bon air, le nez haut, les membres & les traits bien faits, & ſes agrémens exterieurs étoient ſoûtenus par un air grand & majeſtueux. Elle reſſembloit de ce côté-là à ſon pere plus qu'à ſa mere qui n'avoit pas cette majeſté, mais en revanche elle avoit plus de douceur & d'affabilité, qualitez qui ſont bien-ſeantes à la Majeſté Royale. Et comme

la fille avoit herité des vertus de sa mere, son esprit avoit encore plus de douceur, & par consequent elle étoit plus du goût du peuple dont elle avoit gagné le coeur. Comme le naturel rude & severe de son pere étoit temperé en elle par la douceur des inclinations de sa mere, le peuple l'appelloit une tres-bonne Princesse. Je dis que son pere étoit d'un esprit rude & severe, c'est parler modestement; car pour faire son portrait d'aprés lui-même, on peut dire que jamais homme n'échappa à sa colere, ni femme à son impudicité.

Si nous entrons plus avant, & qu'il faille examiner ses connoissances & les qualitez de son esprit, il n'y a qu'à jetter les yeux sur tout le cours de son Regne qui remplira la posterité d'admiration, & qui sera le monument éternel des rares talens de cette Princesse. On y trouve depuis un bout jusqu'à l'autre une grandeur d'ame incomparable fon-

dée

; sur la justice & sur la pieté, si
as en exceptez une seule action
'on pourroit regarder comme une
he; car pour ce qui regarde les
res severitez qu'elle a exercées
s sont legitimes ou par elles mê-
s, ou par la necessité. Elle étoit
ante plus qu'on ne pense, si l'on
isidere son sexe & le temps au-
el elle a vécu, car les lettres que
nuages épais de l'ignorance Ro-
ine avoient obscurcies, ne com-
ncoient que depuis peu à refleu-
La maxime dominante des tems
cedens étoit de regarder l'igno-
ce comme la mere de la devo-
1. Elle fit long-temps la guerre
s pour secourir les Princes & Etats
ingers, que pour faire des con-
ètes: mais enfin la politique or-
aire luy fit concevoir qu'il étoit
s sûr de porter la guerre chez les
angers, que de l'attendre dans
Etats. La fortune & la victoire
oriserent toutes ses entreprises.
changemens qu'elle fit dans la

Religion à son avenement à la Couronne, & dans un temps où la memoire de la mort de sa sœur étoit encore toute recente, ne sont pas les moins considerables endroits de son Regne. Mais de s'être établie sur le Trône, de s'y être maintenuë, & d'avoir trouvé moyen de se tirer de tout au milieu de tant d'ennemis étrangers puissans & redoutables, & d'une infinité de cabales domestiques, c'est ce me semble une chose qui surpasse la sagesse humaine. Aussi reconnût-elle pieusement aprés le decés de sa sœur que la gloire de sa délivrance étoit le pur ouvrage de Dieu. Le même jour qu'elle reçût la nouvelle de la mort de sa sœur, elle apprit aussi qu'elle avoit été proclamée Reine du consentement général & unanime de la Chambre & du peuple. Sur cela elle se mit à genoux, & aprés avoir respiré pendant quelque temps, elle prononça ces mots du Pseaume, *à Domino factum est istud, & est mirabile in ocu-*

lis nostris; paroles qui sont encore aujourd'huy sur sa monnoie d'or, & sur celles d'argent celles-cy, *posui Deum adjutorem meum.* Ses Ministres qui partageoient ses soucis, & portoient une grande partie du faix des affaires, furent en grand nombre, & même des personnes considerables; mais ils furent ses favoris & non pas ses mignons; & ils agissoient plus par les maximes & par le bons sens de la Princesse, que selon leurs volontez & leurs desirs; ce qu'elle pratiqua jusqu'à la fin. Nous ne trouvons ni Gavestons, ni Veres, ni Spencers *a* qui ayent gouverné seuls durant quarante quatre ans; ce qui fut une maxime sage & bien établie, car cela la faisoit plus estimer & plus respecter, cela étoit plus agréable aux peuples, & prévenoit l'envie, qui ne manque jamais d'éclater contre le Prince même, par tout où il y a seulement

 ce

a Favoris des Rois d'Angleterre, qui ont causé mille desordres dans l Etat.

ce qu'on appelle *Amator Palatii.*

Ce qu'il y a de plus remarquable ſur le Regne de cette Princeſſe eſt, qu'elle regna beaucoup par les factions & par les partis qu'elle faiſoit elle-même, qu'elle ſoûtenoit, & qu'elle ruinoit, ſelon que ſa grande prudence lui inſpiroit. Car je ne ſuis pas du ſentiment communément reçû, que Milord de Leiceſtre étoit abſolu, & qu'il étoit plus en faveur que perſonne. Quoi que je ne ſois pas inſtruit de toutes les circonſtances de ces temps, je puis dire pour ne battre pas la campagne & ne tirer pas à coup perdu, que je ſai de bonne part qu'il n'en étoit pas ainſi. Pour preuve de cela je pourrois alleguer pluſieurs faits, mais je me contenterai d'un ſeul, qui eſt de notorieté publique. Bowyer Gentilhomme de la verge noire, ayant reçû ordre exprés de la Reine d'examiner avec ſoin ceux qui ſe preſenteroient pour entrer dans le cabinet, arrêta un jour un Capitaine

t bien fait, & de la ſuite de Mi-
d de Leiceſtre, parce qu'il n'é-
: ni bien connu, ni du nombre
ſerviteurs de la Reine qui avoient
té le ſerment. A ce refus, le
pitaine comptant fort ſur la fa-
ır de Milord, dit à Bowyer qu'il
ırroit bien le faire caſſer. Leiceſ-
étant intervenu dans le démêlé,
publiquement à Bowyer contre
:oûtume, qu'il étoit un coquin,
ju'il ne garderoit pas long-temps
office ; & là-deſſus il entra dans
Chambre. Bowyer Gentilhomme
di & aimé de la Reine, devança
ceſtre, ſe jetta aux pieds de Sa
jeſté, lui conta l'avanture, lui
nanda humblement quelle étoit
volonté, & ſi Milord de Leiceſ-
étoit Roi, ou Sa Majeſté Rei-
? Elle répondit à cela par ſon ju-
ient ordinaire, & dit en s'adreſ-
t à Leiceſtre, *morbieu, Milord,*
vous ai voulu du bien, mais ma
eur ne vous eſt pas ſi fort affec-
, que je n'en faſſe part aux au-

tres ; car j'ai plusieurs ser
ausquels j'ai donne & veux
ma faveur comme il me plai
la reprendre de même ; & j
croyez faire ici le Maître, j
verai les moyens de vous e
sortir. Je ne veux ici qu'un
tresse, & point de Maître ;
nez garde qu'il ne lui arrive
mal, de peur qu'on ne vous
rendre un compte rigoureux.
rendit Milord de Leicestre si
que sa feinte humilite fut long
l'une de ses plus belles vert
plus le Comte d'Essex qui éto
Chambellan fut jusqu'à sa mo
tagoniste déclaré de Milord
cestre. Quant à Milord Hon
au Chevalier Thomas Sackvil
fut ensuite Milord Tresorie
tout cela fut contemporain)
nier avoit accoûtumé de dire
qu'ils étoient de la Tribu de
& ce qui s'appelle *noli me ta*
voulant dire qu'ils n'étoient p
avec qui l'on pût contester ;

étoient au pied de la lettre parens proches de la Reine. De là & de plusieurs autres preuves que je passe sous silence, je conclus, qu'elle étoit Maîtresse souveraine & absoluë de ses graces, & que tous ceux qui eurent part à ses faveurs dépendirent toûjours de ses volontez, & ne se soûtinrent qu'autant que la Reine le voulut, ou qu'elle fut satisfaite de leur conduite. Faisons encore une remarque que tout le monde sait, & disons qu'encore qu'elle fût trés-capable de conseil, elle ne laissoit pas d'être assez absoluë dans ses résolutions ; ce qui parut toûjours jusqu'à la fin dans la répugnance invincible qu'elle eut de ne faire aucune grace à Tirone, quoique le Conseil d'Etat en corps le lui demandât souvent avec empressement par des raisons fort pressantes, & je puis dire hardiment fondées sur la necessité, puisque les Etats de son Royaume étoient alors assemblez. Si nous examinons la pente de son

esprit, qui étoit la liberalité & la frugalité, nous trouverons qu'il y a plusieurs notables considerations à faire sur ce sujet ; car toutes ses dispensations étoient tellement pesées, qu'encore que la prudence & la justice tinssent toûjours la balance égale, il étoit difficile qu'elle tombât dans l'excés son âge étant aussi meur, & son jugement aussi solide qu'ils l'étoient. Parlons en particulier de son humeur bienfaisante & de sa frugalité.

Nous n'avons pas beaucoup d'exemples de sa liberalité, & nous ne trouvons pas qu'elle ait fait des dons considerables à des particuliers, si nous en exceptons celui qu'elle fit à Milord d'Essex, qui étoit à la verité un present de Prince, & quelques autres moins considerables qu'elle fit à Milord de Leicestre, Haton, & autres. Les récompenses qu'elle donnoit consistoient principalement en Brevets de charges civiles & militaires ; mais pour l'argent

t contant elle en étoit fort mé-
ere, & rarement donnoit-elle de
ses sommes ; œconomie qu'elle
oit à la necessité de ses affaires
ôt qu'à son naturel, car elle eut
u'à la fin une infinité de dépen-
à faire. Je suis du sentiment du
evalier Walter Raleigh, qui croit
plusieurs braves hommes de
rre de nôtre tems avoient éprou-
es effets de sa bonté un peu plus
en paroles & en démonstrations
bonne volonté, car elle paya toû-
's bien ses Troupes, ce qui est
des beaux endroits de son Rè-
, & un honneur auquel l'Espa-
l son grand ennemi ne pût par-
ir. Sa frugalité alloit un peu plus
que sa bonté ; mais au fond
peut dire que ces deux vertus
ent si bien reglées, que quand
faisoit de la dépense, elle le
it avec honneur, & que quand
épargnoit, la necessité de ses af-
s l'y obligeoit. Nous pouvons
que l'expedition d'Irlande fut

fit elle-même. Elle n'en fut
point satisfaite depuis le com
ment jusqu'à la fin, car se
étant accoûtumées à la pro
& cette expedition ne rép
pas à son attente & aux pro
luy furent ordinaires pendan
temps, cette guerre fut mal
se & de grands fraix, &
plus chagrinante que c'étoit
te de l'exemple qu'elle mên
donné. Car comme la Rei
faire diversion, avoit au co
cement de son Regne soûn
Hollandois qui s'étoit rebel

le Gouvernement de ce temps-là, la liste de l'Armée Irlandoise, la défaite de Black-water, & toutes les dépenses précedentes, depuis l'entreprise que fit Milord d'Essex pour la prise de Kingsal sous le Général Mountjoy, & quelque temps aprés, nous trouverons que la Cavalerie & l'Infanterie faisoit durant trois ou quatre ans consecutifs une Armée de prés de vingt mille hommes. Joignez à cela la Flotte que la Reine étoit obligée d'avoir toûjours en Mer, ou pour tenir les Espagnols en échec, ou pour surprendre les forces qu'ils envoyoient au secours des Irlandois. De sorte que cette guerre coûtoit tous les ans à la Reine 300000. livres Sterling pour le moins; dépenses que l'Etat & le revenu de la Couronne n'auroit pû porter gueres plus loin sans le secours du public, comme on peut s'en convaincre par les plaintes qu'elle faisoit au Député Mountjoy dans les frequentes Lettres qu'elle luy écri-

écrivoit, avec ordre de congedier ces Troupes le plûtôt qu'il pourroit car il est certain que la Reine étoit alors à l'étroit.

Nous avons, il est vrai, un penchant naturel à loüer le passé, & à blâmer le présent. Mais la reputation qu'Elisabeth s'est aquise pendant tout le cours de son Regne, fait voir qu'elle a toûjours soûtenu la Majesté Royale, & fait de grandes choses sans opprimer ses sujets & sans les faire murmurer. Mais cette verité paroîtra plus clairement si nous entrons un peu dans le détail du respect & de la veneration que les Anglois ont eu pour une si grande Princesse; & si nous considerons en passant la confiance qu'ils avoient en elle. Il est certain qu'elle a laissé plus de dettes à payer, & qu'elle en a plus fait sur son seul credit, que n'en ont fait, ou n'avoient pû faire ses prédecesseurs durant cent ans. Et ce fut un chef d'oeuvre de politique de rejetter, comme

mme fit cet illustre Défunte, le
deau des affaires sur ceux qui
oient les plus capables de le por-
', dans un temps où elle ne pou-
it le soûtenir par ses propres re-
nus, & que ses pressans besoins
queroient de prompts secours,
i seroient venus trop tard, s'il
oit falu attendre les longues déci-
ons d'un Parlement. Il est conf-
nt aussi qu'elle a plus reçû de ces
rtes de secours, & en même tems
l'amour de ses peuples, qu'au-
n de ses deux prédecesseurs; bon-
ur dont elle ne fut redevable qu'à
e-même, c'est à dire à sa bonne
nduite, & si je l'ose dire sans blef-
le respect que je dois à sa me-
oire, aux graces qu'elle répandoit
ec profusion sur tous ses sujets in-
ifferemment. Je puis dire sans te-
erité que jamais Prince n'a été plus
licat sur le point d'honneur, ni
us jaloux des droits de la Souve-
ineté; jamais Prince n'a mieux mé-
gé ses sujets, je dis même les
gens

gens du commun ; ni n'a été pl
humble & plus familier que cet
Reine, lors qu'elle paroissoit en p
blic, soit à la promenade, soit a
leurs, soit qu'il fût question
demander quelque chose à son pe
ple.

Quoi qu'on puisse beaucoup lou
sa grandeur d'ame, comme on f
ses Parlemens, & qu'on puisse d
à sa gloire qu'elle s'est toûjours ti
de tout avec honneur & avec ava
tage ; il est pourtant vrai que no
ne saurions nous empêcher de rés
ver une partie de nôtre encens à
sagesse des temps, & au choix d
Membres du Parlement : car je
trouve point qu'il y eut de ces co
testations violentes & opiniât
qu'on a vû depuis. On choisiss
des personnes graves & sages, q
avoient la reputation d'être paisib
& sans ambition ; & qui ne venoi
point à la Chambre avec un esp
mal intentionné & litigieux, m
ils s'y rendoient préparez à don

leur avis ſur ce qui regardoit le bien public, & à deſſein de condeſcendre aux deſirs de ſa Majeſté, & non en vûë de les traverſer. Je ne trouve pas non plus qu'on choisit trop de jeunes têtes pour Membres du Parlement, comme on a fait en ces derniers temps. Cela me fait ſouvenir du diſcours que fit le Recorder *a* Martin environ l'an dixiéme du Regne de nôtre Roi Jaques *b*, au ſujet de l'examen de quarante Gentilshommes qui n'avoient pas plus de vingt ans, & quelques-uns pas plus de ſeize, où il dit que la coûtume ancienne étoit que les vieux faiſoient les loix pour les jeunes, mais qu'alors ce n'étoit plus cela, & qu'on choiſiſſoit au contraire pour compoſer le grand Conſeil de la Nation, des enfans qui renverſoient l'ordre de la nature des choſes, & faiſoient les loix pour la direction de leurs peres.

a *C'eſt comme qui diroit Greffier, car cet Officier eſt le Dépoſitaire des* Regiſtres *&* *Archives de la ville.* b *C'eſt Jaques* I. *d'*Ecoſſe.

mais balancé, ou préferé ſe
rêts particuliers aux intérêts p
confondus avec les beſoins de l
ne, &c. Mais il prenoit ſon t
& accordoit premierement un
de à proportion des neceſſite
ſentes. Cela n'empêchoit pas
Parlement n'obtint à la fin c
ſouhaitoit, de ſorte que la R
ſon Parlement ont toûjours
bonheur de ſe ſeparer bons a
réciproquement ſatisfaits. C
pas ſuivi cet exemple dans no
nieres aſſemblées auſſi exact

bien traitée. Cependant je ne voudrois pas aprés tout condamner tout le corps du Parlement, où le Roi avoit plusieurs bons amis, car j'ose soûtenir que s'il eût été purgé de demi douzaine de Mécontens, dont on auroit autant parlé que de celui qui brûla le Temple d'Ephese, car on parle du mal aussi bien que du bien, j'ose soûtenir, dis-je, & je suis assûré, que le Roi auroit obtenu ce que la raison auroit dû obliger de lui donner genereusement & sans condition aussi-tôt qu'il fut en possession du Trône. Pardonnez-moi cette digression que je n'ai faite que par un motif de veritable zele pour le bien public, & pour servir d'avertissement pour l'avenir, & non en vûë de charger les choses. Car je n'ignore pas les mouvemens que fait à present le Royaume pour faire reparation à Sa Majesté en toutes occasions, & avec quelle passion ses Sujets souhaitent d'expier la faute qu'ils ont faite quoi qu'il leur en coûte.

coûte. S'il plaît à Sa Majesté d'éprouver leur affection, elle verra le cas qu'ils font à present de son courage & de sa bonté. Revenons à Elisabeth.

Elle savoit que comme la force de son Royaume consistoit dans le grand nombre des Sujets, aussi la sureté de sa personne dépendoit de l'affection de son Peuple ; verité dont elle étoit si fort persuadée, que quelques-uns ont crû qu'elle avoit fait tort en cela à la superiorité de son esprit & à sa magnanimité naturelle. Quoi qu'il en soit, une marque assûrée de sa sagesse, est qu'elle a toûjours écouté ce qui lui étoit avantageux ; car elle ne dédaignoit pas les avis des personnes les plus mediocres. C'est dequoi nous pouvons donner un exemple considerable. Le nommé Carwarden Officier subalterne du Bureau de Doüanes, ayant pris son temps, lui présenta un écrit par lequel il lui faisoit voir combien elle étoit frau

: dans la direction de ses Doüa-
s, suppliant au reste trés-humble-
nt Sa Majesté de ne pas le décou-
r, parce que l'affaire intéressoit
ux ou trois de ses grands Conseil-
s, que Smith Fermier des Doüa-
s avoit corrompus en leur don-
nt deux cens livres Sterl. chacun.
s Seigneurs intéressez ayant eu
nnoissance du fait, donnerent or-
e exprés de ne laisser point appro-
er Carwarden. A la fin Sa Ma-
té sentit la ruse, & ne voyant plus
t homme, elle l'envoye querir,
l'exhorte à soûtenir l'avis qu'il lui
oit donné, & à continuer de lui
prendre ce qui se passeroit. Il le
si bien qu'en dix ans de temps il
ntraignit Smith de doubler le prix
son Bail, ou de le laisser à de
uveaux Fermiers. Remarquons
que les Membres du Conseil de
Reine n'étoient pas tous de saints
rsonnages.

Aprés avoir parlé des circonstan-
s particulieres de son temps, de
son

ſon genie, & de ſes neceſſitez, il ne ſera pas hors d'œuvre de dire un mot des reſſources & des avantages de ſon regne, qui furent incomparables, car elle n'avoit à entretenir ni époux, ni frere, ni ſœur, ni enfans. Comme tout cela dépend de la Couronne, c'eſt d'elle auſſi qu'il tire neceſſairement ſa ſubſiſtance, & c'eſt ſouvent cela même qui l'épuiſe, ſur tout lors que le Prince a beaucoup de freres, & qu'il y a pluſieurs Princes du ſang, comme du temps d'Edoüard III. & de Henri IV. Quand la Couronne n'eſt pas en état de leur donner un Apanage qui réponde à leur qualité, le public eſt obligé de le faire ; car ils font la gloire & les eſperances du Royaume, & le public qui en recueille le fruit doit prendre à ce qui les regarde le même intérêt que le pere qui leur a donné le jour. Nôtre Loi commune qui eſt l'heritage du Royaume, a de tout temps pourvû aux apanages des aînez, ſoit

mâle

s, soit femelles. De sorte que
nultiplicité des Cours, & les
des dépenses que le Roi & la
ie, le Prince & la Famille Roya-
nt necessairement obligez de fai-
sont des choses qui n'ont point
n rerum natura, durant l'espa-
e quarante ans, considerations
: la memoire s'est perduë par
ession de temps. Cela est si vrai
les secours qui furent donnez
Prince Henri, & à sa sœur Eli-
th, furent d'abord reçûs en gé-
l comme de nouveaux impôts,
nême ceux qui furent établis en
nier lieu pour l'Ordre de Che-
rie, quoi que fondez sur une
enne loi, furent aussi regardez
me une taxe de nouvelle inven-
. C'est pour cela qu'il demeura
-temps caché sous les cendres
feu de la division des Maisons
orc & de Lancastre, qu'il fut
lié, ou negligé par les Princes
ans. Ce qu'il y a donc de sur-
nant & de remarquable dans le
regne

regne d'Elisabeth, & en quoi
different des regnes précedens
que cette Reine prit au delà
que les Loix luy donnoient san
le peuple en murmurât, & q
successeurs ne prirent rien q
qui leur revenoit par les Loix
pendant leur action fut rega
mal à propos à la verité, co
un attentat contre les liberte
Royaume.

Comme nous n'avons dit jus
de ses Favoris par voie de pr
naire, que des choses qui so
la connoissance de tout le mo
je croi qu'il est necessaire, avan
d'entrer dans un détail plus ci
stancié de dire un mot des reli
du regne précedent, je veux
du Conseil d'Etat de sa sœur, c
le retint en son entier; elle ne
ni ne mécontenta personne, c
qu'elle seût bien que ce corps
plûpart des Membres dont il
composé, n'étoit pas ami de sa
ligion, & qu'elle le regardât co

ayant eu part à ſes peines & à ſa captivité. Sa ſœur ne fut pas ſi prudente, car non contente de caſſer le conſeil de ſon frere, elle perſecuta la plûpart des Conſeillers. Mais il eſt certain que quelque complaiſans & ſoûmis qu'Eliſabeth trouvât les Conſeillers de ſa ſœur, elle ne les conſulta que les jours ordinaires de leur aſſemblée; car ſa Tête étoit ſon meilleur conſeil. Cependant elle ne les diſperſa pas, ni ne fit d'abord aucun changement quant à leurs charges: de ſorte que nous pouvons dire d'eux, qu'ils étoient de la Cour, & non du Conſeil. Pendant qu'elle les amuſoit ſur les points controverſez par les deux Egliſes, elle prenoit ſes réſolutions ſans leur rien communiquer, & les executoit de même; de ſorte que les dépoſitaires de ſon ſecret étoient placez & établis avant qu'on ſeut à quoi la Cour vouloit ſe determiner. Je ne vois pas qu'aucun des Conſeillers de ſa ſœur fût oppoſé à ſa

Religion, ou à ses entreprises, si vous en exceptez Englefield, Général de la Cavalerie, qui se retira volontairement du Conseil, & sortit bien-tôt aprés de ses Etats. Ils étoient si soûmis & si complaisans, que le changement de temps & de Souverain produisit aisément le leur. Je ne saurois m'empêcher de vous faire sur ce sujet un conte divertissant & de notorieté publique.

Paulet Marquis de Winchester, & grand Trésorier, servit sous quatre Princes, & se sentit si peu des divers changemens qui arriverent dans le Gouvernement, qu'on peut dire que le temps n'a jamais produit rien de semblable. Cet homme passant pour être en grande faveur auprés de la Reine, & à dire vrai sa charge & son experience le vouloient ainsi, fut interrogé par un de ses intimes amis, comment il avoit pû se soûtenir pendant trente ans consecutifs, au milieu des changemens & des disgraces de tant de Con-

Conseillers & grands Personnages? Comment j'ay pû me soûtenir, répondit le Marquis, c'est que je suis le bois de Saule & non de Chêne. *Ortus sum ex Salice, non ex Quercu.* Et certes ce Vieillard avoit sur ce cela donné de bonnes leçons à ses Collegues, & sur tout à Guillaume Comte de Pembroke, car Winchester & luy furent toûjours de la Religion de la Reine, & parurent zélez jusques à la Bigoterie. On dit d'eux qu'étant l'un & l'autre Cadets de leur maison, qui étoit pourtant noble, ils dépenserent tout leur bien, & vinrent à la Cour par commission, où ils commencerent à trafiquer pour eux-mêmes sur le simple fond de leur esprit, & furent si heureux, qu'ils gagnerent, dépenserent, & laisserent plus de bien qu'aucun n'en avoit laissé depuis la conquête des Normans jusques à nous : on a dit agréablement là-dessus qu'ils vécurent dans un temps de dissolution.

Diſons donc pour finir que ces deux Seigneurs principalement ont vécu & ſont morts en faveur. Le dernier penſa ſe perdre entierement par le mariage de ſon fils avec Madame Catherine Grey. Mais ce mariage ne fût pas plûtôt conſommé, que craignant qu'il ne fût pas ſûr d'avoir mêlé ſon ſang avec le ſang Royal, il va ſe jetter aux pieds de la Reine, & reconnut avec larmes non ſeulement ſa préſomption, mais propoſa des moyens pour diſſoudre ce mariage ; & y travailla avec tant de diligence, qu'aprés la repudiation de cette Dame il conclud le mariage de ſon fils Milord Herbert, avec Marie Sidney, fille du Chevalier Henri Sidney, pour lors Député d'Irlande. Edoüard Comte de Hereford en ſentit le contre-coup, car malheureuſement il ſe maria à la repudiée, d'où nâquit Milord Beauchamp, & d'où eſt décendu Guillaume Comte de Hereford. Paſſons maintenant aux Miniſtres qu'Eli-

'Flisabeth choisit, ou à ceux qu'el- honora de son affection, ou auf- els elle confia ses plus importans :rets. Suivons les par ordre, fai- ns en une description exacte, & sons en peu de mots comment ils oient faits de corps & d'esprit. lon dessein est de n'offenser per- onne, & de dire la verité; verité ui fera honneur à la memoire & au ierite des intéressez, qu'il ne faut as confondre dans la foule des *To- ati.* Elle a eu autant de Ministres, t des Ministres habiles, qu'aucun le ses prédecesseurs.

Leicestre.

IL est constant que Milord Lei- cestre fut un des premiers que la Reine fit Général de la Cavalerie. : étoit le plus jeune des Fils vivans u Duc de Northumberland, qui ıt décolé l'an premier du regne de Marie, & le pere de celui-ci étoit e Dudley que nos Histoires accou-

plent avec Epson, & dont elles parlent comme d'insectes qui mangerent la République durant le regne de Henri VII. Northumberland qui étoit Noble d'origine fut executé l'an premier du regne de Henri VIII. Sa disgrace n'empêcha pas qu'il ne laissât beaucoup de bien, & un fils qui pouvoit vivre sans terres, comme parle le Vulgaire. L'infamie de son pere n'empêcha pas non plus qu'il ne devint Duc, & aussi grand qu'un Sujet pouvoit l'être, & qu'un Souverain pouvoit souffrir qu'il le fût. Quoi qu'il ne trouvât pas occasion de s'emparer de la Couronne, il en conçût neanmoins le dessein, & fut prés d'en venir à bout en mariant son fils Gilbert à Jeanne Gray. Comme ces évenemens sont déja vieux il semble que ce sont ici des faits hors d'œuvre; cependant cela n'est pas, car c'est par là que nous irons aux autres évenemens que la suite a fait éclorre. Il est certain que les personnes

ſonnes ſenſées qui décendront à l'Hiſtoire de ces temps-là, ſeront ſurpriſes de voir que ce Duc ait pû devenir ſi puiſſant, ſur tout ſi l'on conſidere que ſon pere eſt mort d'une mort infame, que ſes biens ont été confiſquez, & que ſa perſonne étoit ſi odieuſe au Peuple, qu'on crioit de toutes parts *crucifie, crucifie.* Mais ſi l'on y fait attention, il ne ſera pas difficile de reconnoître, qu'il ne fut immolé que pour plaire au Peuple, & non pour aucun crime qu'il eût commis contre la perſonne du Roi. De ſorte qu'on peut dire qu'il fut le Martir de la prérogative; ainſi le Roi ne pouvoit honnêtement faire moins, que d'accorder au fils les privileges dûs à ſa qualité, & de lui permettre d'acheter la profeſſion de ſon pere, qui étoit Avocat, & du Conſeil de droit du Roi, avant que d'être *ex interioribus conſilii.* Lorſqu'il y fut parvenu, il gagna non ſeulement beaucoup de bien pour ſoi-même,

gent & de bon ſens, qui ſ
bons fondemens, & où d'or
l'ambition ne manque pas ; a
Roi l'écoutoit-il toûjours volo
& le regardoit comme une pe
de marque, dont la preſence
toit ſa compaſſion. Je ne vois
tant pas qu'il ait été avancé
vant de Henri VIII. quelque
qu'il en eût, & quelque grand
fût ſon ambition. Il ſemble
croyoit que le regne du Roi
un regne de chûtes & de diſg
Cependant comme il vit que l
joncture étoit favorable, & le

luë, il se mit bien-tôt en réputation, & se vit comblé d'honneurs. Il ne se vit pas plûtôt en cet état, qu'il commença de prendre parti avec les plus considerables, & même avec le Protecteur ; en un mot il ne cessa d'être ambitieux, que lorsqu'il cessa de vivre. En lisant l'Histoire du pere & du grand-pere, la posterité peut juger quel étoit le fils ; car elle apprendra que Robert, dont nous venons de marquer l'origine, afin d'en pouvoir mieux parler, fut heritier du genie & de la ruse de son pere, comme Ambroise le fut du bien. Nous en parlerons en peu de mots, & nous commencerons du temps qu'il vint à la Cour, & qu'il s'aquit les bonnes graces de la Reine.

Il étoit fort bien fait de sa personne ; Ses traits avoient quelque chose de singulier ; il eut de l'agrément étant jeune, & de la douceur dans le visage, mais il avoit le front haut, ce qui ne le rendoit pas moins

Finiſſons en faiſant quelques conſiderations ſur ſes Lettres & ſur ſes écrits, où il paroît un fort honnête homme. Il m'en eſt tombé quelque choſe entre les mains, & je n'ai rien vû où il paroiſſe plus de pieté, & de plus grands mouvemens de devotion. Si tout cela n'étoit pas ſincere, je doute fort de ſa probité, & je crains qu'il ne fût que trop dans les principes de Machiavel, & du caractere de Ceſar Borgia. Je n'en ai parlé juſqu'ici que par rapport à ſes emplois politiques; diſons un mot en finiſſant de ſes charges militaires. La Reine l'envoya pour Gouverneur aux Provinces-Unies, où nous ne liſons pas qu'il ait fait des merveilles; car l'on dit qu'il tenoit plus de Mercure que de Mars; & ſans faire tort au grand Ceſar, il eut pû prendre pour ſa Deviſe, *Veni, vidi, redii.*

Suſſex.

Suffex.

THomas Radcliffe Comte de Suffex, Antagonifte de Lei-re, étoit d'un Genie tout oppo- car il étoit l'un des Guerriers de leine. Il lui rendit de tres-bons vices en Irlande à fon avenement Couronne, jufques à ce qu'il int à la Cour, où il fut fait grand ambelan. Mais il ne joüa pas fon aufsi adroitement que Leiceftre, fut un Courtifan fort agréable; is en revanche il paffoit pour plus nête homme & pour meilleur dat, quoiqu'il ne fe tint pas affez n fur fes gardes.

l étoit bien fait de fa perfonne, ve & genereux de fon naturel, ant fes amis & fes domeftiques c conftance & fincerité. Il étoit xtraction fort noble, & d'une ifon fort ancienne, qui avoit été iorée pendant plufieurs genera- is du tître de Vicomte. Il y avoit

tant

tant d'antipathie entre Leiceſtre & luy, que tandis qu'ils furent à la Cour, tous deux dans les grands emplois, ils furent toûjours aux mains, & continuellement oppoſez l'un à l'autre : ils obſervoient mutuellement leurs actions & leurs mouvemens. Milord de Suſſex avoit beaucoup d'eſprit, & cet eſprit étant ſoûtenu de la faveur particuliere de la Reine, d'un grand bien & d'une illuſtre naiſſance, avoit de la peine à recevoir la loi de perſonne. La Reine eut ſouvent la peine de les racommoder, tant qu'enfin la mort finit leurs conteſtations & leurs démêlez. Leiceſtre demeura maître du terrain, & ne fut pas long-temps ſans avoir d'autres rivaux. On dit comme une choſe tres-certaine, que Suſſex étant malade de la maladie dont il mourut, parla de cette maniére à ſes amis. *Je ſuis prêt à partir pour l'autre monde, & je vais vous laiſſer à vôtre fortune, & à la faveur & bonté* de la Reine : mais

je

vous avertis de vous donner de garde Leicestre, car il vous traitera ts avec trop de dureté. Vous ne noissez pas l'homme comme je le nois.

Milord Burleigh.

COmme je suis l'ordre de l'élevation des personnes, je viens aintenant au Secretaire Guillaume ecil, qui succeda à Milord Winester. Il avoit un esprit fort sub- & fort penetrant, & en même nps tout plein d'activité. Il ne se tint point par le moyen des par- & des factions qu'il forma, car il ppliquoit tout entier au service sa Maîtresse, toûjours attentif à intérêts : aussi n'en avoit-il pas soin, car son habileté, son expence & son merite, lui aquirent stime & la faveur de la Reine, ce i dissipa la grandeur apparente des tres, & fit voir qu'il y en avoit autres dignes de sa confiance & de a affection.

Il nâquit à ce qu'on dit dans la Province de Lincoln ; & des gens qui prétendent le bien ſavoir, ſoûtiennent que ce fut dans celle de Hereford, & qu'il étoit fils d'un Cadet de la maiſon de Cecil ; maiſon qui fait à preſent une figure aſſez medioere, & qui ne laiſſe pas d'être ancienne. Ses parens firent de luy ce que les pauvres Gentilshommes ont accoûtumé de faire en Angleterre de leurs Cadets ; c'eſt à dire qu'ils l'envoyerent à Londres. Il devint riche ; & ayant acheté du bien dans la Province de Lincoln, où il étoit né, il fut envoyé à Cambridge, qui étoit alors le College de la Cour. Il trouva moyen d'entrer au ſervice du Duc de Sommerſet du tems qu'il étoit Protecteur, en qualité de Secretaire ; & comme il avoit l'eſprit tourné aux grandes choſes, il entra peu à peu dans les principales affaires de l'Etat. Mais aprés la chûte du Duc, il fut quelques années dans l'obſcurité, & ſans emploi,

oi, jusques à ce que l'Etat s'ap-
erçût qu'il avoit besoin d'un hom-
e de sa capacité. Et quoiqu'il ne
aroisse pas qu'il ait eu aucune char-
e, durant le regne de Marie, au
ioins a-t-on dit que s'il fut employé
e ne fut que vers la fin; cepen-
ant le Conseil se servit de luy en
iverses occasions, & lors que la
eine parvint à la Couronne, il fut
it Secretaire d'Etat, ensuite maî-
e de la Cour du Guet, & puis Sur-
itendant des Finances; homme qui
voit des parties exquises. Et de vrai
Reine commençoit à avoir alors
esoin de gens au poil & à la plume,
à en chercher de tels. Je finis
onc en mettant ce grand homme
Etat au rang des *Togati*, car pour
épée ce n'étoit non plus son affaire
ue celle du grand Trésorier & Di-
recteur des guerres, qui suivit bien-
t, & qui rendit de bons servi-
es au dedans par ses grandes con-
oissances, & au dehors par ses
telligences, qui découvroient les

con-

conſeils des ennemis de la Reine.

Remarquons maintenant, & c'eſt la verité, que juſqu'au dixiéme du regne de la Reine, ſes jours furent tranquilles & ſereins, & comme le Soleil levant, quelque beau & brillant qu'il ſoit, eſt ſujet aux nuages & aux petites pluyes, de même ſon regne ne laiſſa pas quelquefois d'être obſcurci par de petits broüillards; car ce fut alors que les nuages d'Eſpagne, & les vapeurs de la ſainte Ligue commencerent à écarter & à menacer ſa ſerenité. De plus Sa Majeſté fut alors obligée de ſe précautionner contre les tempêtes inteſtines, qui commençoient à s'élever dans le cœur du Royaume, & tout cela pour la même fin, c'eſt à dire pour la détrôner, pour troubler le repos public, & en même temps la Religion, car c'étoit là le principal deſſein. Ce fut alors que le nom de Sectaire commença à être connu, & que les Catholiques Romains commencerent à frequenter

les Eglises Protestantes ; mais le Pape leur commanda expressément par ses Bulles de n'aller plus à l'Eglise, ce qu'ils promirent à leur saint Pere, & à la sainte Eglise Catholique leur Mere. Il semble que le Pape eût pris ce temps-là pour faire la revûë de ses Partisans ; mais la Reine eut plus d'avantage, car elle fit aussi le dénombrement de ses sujets rebelles, prit l'état de leurs forces, & le nombre de ceux qui avoient donné leurs noms à Baal. Le Pape trouva moyen de faire afficher ses Bulles à l'Eglise de Saint Paul. Les sujets de la Reine y étoient absous de tout serment de fidelité, exhortez à revenir à la foi reçûë, & à tâcher de rétablir la Religion Catholique. Ainsi la Reine eut une nouvelle occupation, qui lui donnoit sujet de faire agir sa prudence, & de faire la revûë de son monde & de ses armes, aussi bien que de ses Courtisans & de ses Conseillers ; car la *conjoncture* commençoit à devenir

nir turbulente, & l'on prévoyoit des mouvemens plus violens que ceux qui s'étoient faits jusques-là. Il faut remarquer à la gloire de son regne, & à la loüange de son grand courage, qu'elle aimoit les gens de guerre, & que le penchant naturel qu'elle avoit pour eux la portoit à les favoriser. Les Courtisans s'en étant apperçûs, ce fut un aiguillon pour les porter à aquerir de la gloire, & en même temps les bonnes graces de Sa Majesté en s'exposant aux dangers de la guerre, dans un temps principalement où la Reine & les affaires du Royaume avoient besoin de gens de main. Plusieurs Seigneurs & Gentilshommes & même des Officiers de la Cour que la Reine honoroit de sa faveur, & ceux en un mot qui avoient quelque penchant pour la guerre, prirent le parti des armes sans en demander permission ; tant étoient puissantes les idées & les esperances de l'honneur qu'ils avoient con-

gûës ; ce qui penſa coûter cher à quelques-uns. Témoin le Chevalier Philippe Sidney, Milord d'Eſſex, Mountjoy, & divers autres, dont l'abſence ne déplût pas moins à la Reine, que la maniere bruſque dont ils quitterent la Cour. Nous pouvons ajoûter ici une circonſtance veritable & fort à propos en ce lieu : c'eſt que le dernier Mountjoy s'étant échappé deux ou trois fois pour ſe rendre en Bretagne, où il avoit alors une Compagnie dans le Regiment du Chevalier Jean Norris, ſans en demander permiſſion à la Reine, elle envoya un courier au Géneral avec ordre exprés de le renvoyer. Lorſqu'il vint devant la Reine, elle le traita rudement, & luy demanda comment il avoit eu la hardieſſe de ſortir du Royaume ſans ſa permiſſion. Vous irez, ajoûta-t-elle, où je vous envoyerai ; cependant vous logerez à la Tour, où vous pourrez étudier vôtre rôle, *parler & écrire* de la guerre.

Heu-

Heureusement la Reine n'avoit pas demeuré les bras croisez durant la tranquillité de son regne, car elle avoit travaillé à remettre en état sa Flote & ses munitions. Il est certain qu'elle envoya un corps considerable de troupes au secours des Hollandois, qui avoient secoüé le joug des Espagnols, avant que le Roi d'Espagne lui eût donné aucun sujet de rupture. Si ce fût par prévoyance, ou par compassion, c'est dequoi je ne déciderai point. Je dirai seulement que les Papistes soûtiennent encore aujourd'hui, que ce fut là la cause des guerres qui s'en ensuivirent. Mais ils ne disent pas que les Païs-Bas étoient les Seminaires du Roi d'Espagne, & la pepiniere, s'il faut ainsi dire, d'où il tiroit ses plus braves gens. Les guerres civiles de France où la Reine envoya cinq differentes Armées, furent aussi l'Ecole où se façonna la jeunesse du Royaume, & ce furent ceux qui furent élevez à la discipline des Es-

ils, qui parurent les plus cruels
nis de la Reine.
:ſt ce que j'avois à remarquer
ommencemens de ſon regne,
ırent plus tranquilles que les
. Et quoi qu'elles fuſſent heu-
s, & ſignalées par pluſieurs
:uſes victoires, ce bonheur &
gloire furent traverſez par plu-
s conjurations domeſtiques &
geres; conjurations qui furent
, comme on a déja dit, qu'el-
éveillerent l'eſprit de la Reine,
'ent ſonger aux moyens de ſe
ıdre, & la déterminerent à at-
er pour faire diverſion, au lieu
endre l'ennemi dans ſon Païs.
parlant de ces bizarres évene-
s, nous avons marqué les cau-
les guerres qui s'en enſuivirent,
:s ſemences de tant de conſpira-
s, qui l'obligerent à prendre à
ſervice tant de braves gens, qui
ont aquis tant de gloire dans les
es, & ſur leſquels elle répandit
:émoignages de ſa faveur. Ils
furent

furent tous des perſonnes d'une rare vertu, & aquirent l'eſtime & l'affection de leur Maîtreſſe par la force de leur merite. Il y eut autant de gens d'épée que de gens de robe. Nous ſuivrons le rang de chacun, & nous continuerons par le Chevalier Philippe Sidney.

Le Chevalier Philippe Sidney.

IL étoit fils du Chevalier Henri Sidney, Lord Député d'Irlande, & Préſident de Galles ; homme doüé de grandes qualitez, & en grande faveur auprés de la Reine. Sa mere étoit ſœur de Milord de Leiceſtre, d'où nous pouvons juger que le pere eut grande part aux honneurs & aux dignitez, & que le fils étoit noble de tous les côtez. Ses Tuteurs n'oublierent rien pour le bien élever. Ils le firent voyager, & ajoûterent aux voyages l'étude des belles lettres. Aprés avoir fait des progrés incroyables en toutes ſortes

de

e sciences, il quitta l'Academie, &
int à la Cour, où il fut attiré par
s sollicitations de son oncle. La re-
utation que le bruit de son grand
ierite luy avoit déja aquise, jointe
l'état de sa personne, naturelle-
ient portée aux exercices militaires,
onnerent bonne opinion de luy à
out le monde, & prévinrent si avan-
ageusement la Reine en sa faveur,
u'elle croyoit que sans luy la Cour
'étoit pas complete. Quoi que le
ruit de son merite l'eût fait mettre
ur les rangs dans l'élection d'un Roi
le Pologne, elle ne voulut jamais
lonner les mains à son élevation,
i la favoriser, non par un motif
l'émulation, mais de peur de per-
lre en le perdant l'ornement de son
egne, & le bijou de sa Cour. Il se
naria à la fille unique du Chevalier
François Walsingham, alors Secre-
aire d'Etat; Dame destinée aux
ionneurs, car aprés la mort de son
Epoux qui mourut à Zutphen dans
es *Pays-Bas*, où il étoit Gouver-

neur de Vitishiag, du seau son oncle étoit dans ces Pro elle se remaria à Milord d'Et puis aprés la mort de celuy-c lord de Saint Alban, tous gu pée, d'honneur, & de fin vertu.

Il y a sur son sujet une affe sante fable. On dit que la Mercure furent en dispute l'auroit à son service. Et un d'Epigrammes dit, que l'ar nature s'étoient épuisez à le & que craignant de ne pas a ce qu'ils avoient commencé donnerent à la fortune, & q la nature voyant son ouvrage toute surprise. Mais ce sont tions de Poëte.

Ce qu'il y a de certain est étoit un Gentilhomme tres fait, & l'on pourroit dire à titre & sans hiperbole, ce q dit de Caton d'Utique, *qu'i bloit n'être né que pour ce qu soit*, *versatilis ingenii*, com

Plutarque. Mais parler plus long-temps de luy, ce feroit diminuer son merite.

Le Chevalier François Walfingham.

IL eut l'honneur, comme nous avons dit, d'être Beau-pere du Chevalier Philippe Sidney. Il étoit un Gentilhomme de bonne maison, mais plus recommandable pour son éducation que pour sa qualité. En sortant de l'Academie il se mit à voyager pour achever de se perfectionner. Il fut sans contredit le plus savant homme de son temps dans les langues, & celuy qui savoit se servir le mieux de sa langue naturelle; aussi fut ce pour cela qu'il fut employé aux plus grandes affaires de l'Etat. Il fut envoyé Ambassadeur en France, & y demeura durant le fort des guerres civiles, pendant que Monsieur étoit en Angleterre faisant l'amour à la Reine. Il joüa, si je ne me trompe, en France

le même perſonnage que Gundamore joüa depuis en Angleterre. A ſon retour il fut fait premier Secretaire, & fut l'un des grands hommes d'Etat de ſon temps, favoriſé de la Reine, & ſerviteur vigilant en tout ce qui regardoit la ſûreté de ſa Maîtreſſe.

On dit qu'il a eu certaines curioſitez, & plus d'intelligences ſecretes que tous les autres. Mais j'avouë que je ne ſai pas pourquoi il garda ſi long temps Parry avant que de le faire pendre. J'en ai cherché la raiſon avec ſoin, quoi que je ne m'embaraſſe guere de cette politique rafinée qui fait mouvoir les reſſors d'un Etat. Car il ne fait quelquefois pas bon y entrer; & je me ſouviens que le crime d'Ovide fut d'avoir trop vû. Je croi qu'il n'y a pas icy le même danger à craindre. Ce Parry donc qui vouloit tuer la Reine, s'en facilitoit les moyens en trahiſſant les autres, & en accuſant les Prêtres de ſa cabale; & par là il avoit

accés

ccés auprés de la Reine, luy par-
oit souvent. Les conversations se-
retes & familieres qu'il avoit sou-
ent avec Walsingham, ne sont pas
e mistere, car le Secretaire pouvoit
voir sa vûë, qui étoit de découvrir
& de laisser meurir la conspiration.
Mais la question est de savoir pour-
quoi la Reine voulut entretenir Par-
y en particulier, aprés que son des-
ein luy fut connu, ou pourquoi
Walsingham souffrit cela, vû l'état
des conspirateurs, & luy permit
d'aller & venir où il vouloit, sous
a simple garde d'un homme qui le
suivoit par tout. J'avouë que je n'y
comprens rien, & que je ne vois
pas pourquoi l'on s'exposoit de cet-
te maniére.

Je proteste encore qu'ayant lû
plusieurs de ses lettres, car il les adres-
soit d'ordinaire écrivant de France,
à Milord de Leicestre & à Milord
Burleigh, j'y ai vû plusieurs beaux
secrets, & si j'avois entendu les chi-
fres, dont elles étoient remplies,

elles m'auroient appris plusieurs particularitez de ce temps-là. Mais il faut finir, & le mettre au rang du *Tagati*, & même le principal de ceux qui jetterent les fondemens des guerres de Hollande & de France, qui furent un autre échantillon de son habileté, & de la faveur de la conjoncture. Remarquez aussi qu'il fut l'un des grands instrumens des troubles de la Maison d'Autriche : car lui, & Stafford qui le précéda, auroient fort bien pû être comparez au malin dont parle l'Evangile, qui semoit son ivraye durant la nuit ; de même ces deux hommes répandoient à la faveur des tenebres des semences de division. On a dit avec vrai-semblance, qu'il dit à la Reine après son retour de France en lui apprenant, qu'il avoit senti dans ces païs-là quelque chose du dessein des Espagnols, *je vous prie, Madame, de ne rien craindre* ; les Espagnols sont de bon appetit, & font bien la di-

gestion,

gestion ; mais je leur ai donné un os à ronger, où ils ont pour vingt ans d'affaires ; de sorte que vôtre Majesté n'aura nul sujet d'apprehender, pourvû qu'en cas que le feu que j'ai allumé venant à brûler, vous me laissiez faire, & y jettiez de temps en temps quelques tisons pour en rallumer les flâmes.

Willoughby.

MIlord Willoughby fut l'un des premiers hommes d'épée de la Reine. Il étoit de l'ancienne race des Bartnes, mais d'extraction plus noble du côté de sa mere, qui étoit Duchesse de Suffolk.

Il étoit habile dans l'art militaire. Il alla en France en qualité de General, & commanda la seconde des cinq Armées que la Reine envoya au secours des François. J'ai oüi dire, que s'il n'eût pas méprisé la *Cour*, mais qu'il se fût attaché à la

Reine, il eut pû avoir beaucoup de part à sa faveur. Il avoit accoûtumé de dire qu'il n'étoit pas reptile, voulant dire par là qu'il ne pouvoit pas ramper, & que la Cour n'étoit pas son élement ; en effet comme il étoit grand Capitaine, aussi avoit-il un courage qui ne pouvoit s'accommoder de la soûmission & des assiduitez qu'il faut à la Cour. Et comme il fut en quelque maniére sur son retour, il eût heureusement *animum revertendi*, & de faire une retraite sûre.

Le Chevalier Nicolas Baçon.

JE viens au Chevalier Nicolas Baçon, homme de robe, & un abregé d'esprit & de sagesse. Il étoit Gentilhomme, & Jurisconsulte habile. La connoissance qu'il avoit du Droit, jointe avec ses autres Sciences & à son adresse, furent cause qu'il fut fait Garde du grand Seau. Comme il étoit allié du

grand

grand Tréforier Burleigh, ce lui fut un fecours pour s'infinuer dans les bonnes graces de la Reine ; car il étoit fort factieux, qualité à laquelle la Reine fe laiffoit beaucoup prendre, lors qu'on favoit choifir fon temps ; dequoi il étoit fort capable. Il étoit trés-beau parleur, & il avoit accoûtumé de dire fouvent qu'il aimoit bien la raillerie, mais non la perte de fon ami. Il vouloit dire, qu'encore que ce fût un bon & folide principe de reconnoître *unufquifque fuæ fortunæ faber*, le nombre cependant de ceux qui fe gâtoient étoit le plus grand. Mais je n'oublierai jamais celui qui fe perdit pour fe débarraffer de fa plaifanterie.

Il étoit pere de cet efprit fin & délicat, qui a joüé depuis un funefte rôle fur le Theatre du monde ; & il n'y a pas long-temps qu'il avoit fuccedé à fon pere en la Charge de grand Chancelier. Ceux qui vivoient alors, & de qui j'ai appris ce que je

dis de lui, en font un beau p
trait, & le regardent comme un
tre Solon, comme le Simon de
temps, & comme aussi habile
l'étoit Edipe à démêler les é
mes.

Il y avoit alors deux rivaux p
la faveur de la Reine, l'un étoi
Vieux Chevalier François Knoy
Contrôlleur de l'Hôtel, & l'autr
Chevalier Henri Norris, qui avoi
séance avec les Pairs à la Cham
Haute du Parlement, aussi bien
Milord Norris de Ricot, qui
toit marié à la fille unique du vi
Lord Guillaume de Tame, pers
nage distingué, auquel la Re
avoit été donnée en garde pend
son adversité, & dont elle avoit
eû des offices extraordinaires.
Reine étoit de si bon naturel qu
le n'oublia point les bons servi
que Milord Guillaume lui avoit r
dus, & se souvint aussi de Mil
Norris, dont le pere étoit mort s
le regne du Roi Henri son

pour juſtifier l'innocence d'Anne de Boulen ſa mere.

Milord Norris.

Milord Norris eut beaucoup d'enfans de ſon Epouſe dont nous venons de parler, & la Reine avoit beaucoup de reſpect pour eux tous, car ils étoient ſix garçons, & tous braves gens. L'aîné s'appelloit Guillaume, & fut pere du dernier Comte de Berkshire; le ſecond le Chevalier Jean, qu'on appelle vulgairement le Géneral Norris; le troiſiéme le Chevalier Edoüard; le quatriéme le Chevalier Thomas; le cinquiéme le Chevalier Henri, & enfin le Chevalier Maximilian; tous gens de courage, & de grande experience dans les affaires militaires. Et pour rendre juſtice à leur merite, ils furent des perſonnes ſi fameuſes & de ſi grande valeur, que la poſterité doit avoir de la veneration pour leur memoire.

Knowls.

LE Chevalier François Knowls étoit un peu parent de la Reine, & eut aussi une assez bonne famille; car il eut Guillaume son aîné, & depuis Comte de Bambury; les Chevaliers Thomas, Robert, & François, si je ne me trompe à leurs noms. Ils eurent une sœur appellée Madame Lettice, qui fut premiérement Comtesse d'Essex, & puis de Leicestre. Ceux-ci furent aussi de braves gens en leur genre, mais de la Cour, & du Tapis, n'ayant pas l'esprit tourné du côté de la guerre.

Il arriva à ces deux Maisons, ce qui arrive d'ordinaire aux Grands qui se disputent la faveur, c'est à dire qu'elles ne vécurent pas en bonne correspondance. Il y avoit entr'elles des semences d'envie ou de défiance qui les desunissoient, & qui penserent éclater en actes d'hostilité;

té ; car il fut un temps que ces
res ſe rencontrant à la Cour ſe
ſoient des défis à certains exerci-
; dont la Reine & les Vieillards
ient les ſpectateurs, qui abouti-
it enfin à des querelles recipro-
es. Et je ſuis perſuadé, quoi que
n'en doive pas juger, que ce fut
reſte de cette animoſité qui cau-
long-temps aprés la ruine totale
ıne de ces maiſons, & les diſgra-
s dont l'autre ſe vit preſqu'acca-
ée. Car c'eſt une verité reconnuë,
ıe tandis que Milord de Leiceſtre
cut, qui étoit le principal appui
ıne de ces Familles, parce qu'il
toit marié à une des filles, ni les
s ni les autres ne s'enracinerent
nais bien à la Cour, quoiqu'ils
rvinſſent d'ailleurs aux honneurs
r leur épée. Et ce qu'il y a de plus
marquable, ſi l'on conſidere le
ſoin qu'avoit Milord de Leiceſtre
gens de main, luy qui peu de
mps aprés fut fait Gouverneur des
ovinces-Unies qui s'étoient ſou-
levées,

levées, & qui n'étoit pas Soldat naturellement, est, qu'il ne fit plus de cas du Chevalier Jean Norris, Soldat de reputation, & élevé de page qu'il étoit sous l'Amiral de Chatillon, le plus grand Capitaine de la Chrétienté, sans compter qu'il avoit commandé prés de vingt ans dans les guerres de France & de Hollande. Il faut remarquer de plus, qu'encore que Milord d'Essex, aprés la mort de Leicestre, fut initié aux armes, & nommé par le General pour l'expedition de Portugal, soit par instigation, comme on la crû, soit par ambition, ou par crainte que la renommée de ce grand Commandant ne fit tort à sa sienne, il ne l'aima jamais d'une amitié sincere. De plus il est certain que non content de traverser en tout & par tout l'élevation de ce brave homme, & de ses freres, il se fit tort à luy-même, d'entreprendre comme il fit l'expedition d'Irlande dans un temps où il ne laissoit point d'amis à la

Cour, & plusieurs ennemis déclarez. Mais je ne veux point entrer dans un détail plus circonstancié, parce que j'ai déja fait plusieurs observations sur les deux illustres Maisons dont je parle à présent, & j'ai touché des choses que j'aurois passé sous silence, si la fidelité de la narration avoit pû me le permettre.

Le Chevalier Jean Perrot.

LE Chevalier Jean Perrot étoit un homme d'épée, & un Gentilhomme bien fait. Et comme il étoit d'une Maison fort ancienne, sur tout du côté de Guy de Bryan de Lawhern, aussi avoit-il beaucoup de bien, & ce ne fut pas par indigence qu'il vint à la Cour. Outre ces avantages, il avoit du courage & un esprit élevé, s'il eût été assaisonné de prudence. Ce défaut joint avec sa liberté & sa hardiesse naturelle à parler, lui attira des disgraces, & donna de grands avantages à ses ennemis,

mis, du nombre desquels étoit le Chevalier Christophe Hatton. Il avoit pourtant de la sagesse, & étoit un brave Courtisan, mais brusque. Comme il étoit né pour la guerre, aussi étoit-il plus actif que sedentaire. On pourroit demander avec raison d'où lui vinrent ses disgraces? car il avoit des parens puissans, & de bons amis à la Cour. Milord de Leicestre & Milord Burleigh étoient ses contemporains & ses amis, mais peut-être aussi de faux amis. Et puis nous savons tous qu'il n'y a point à disputer contre la destinée.

On l'accuse d'avoir trop aimé la solitude, d'avoir fait des retraites trop frequentes, & de s'être trop souvent absenté de la Cour: faute capitale pour ceux qui veulent s'y avancer, & se mettre en faveur.

Il fut Député en Irlande, & l'on a crû que sa fierté, sa bizarrerie, & l'aversion qu'il avoit pour le Conseil en furent la cause. D'autres disent

qu'on

ju'on ne luy donna cette commiſ-
ion que parce qu'il étoit plus capa-
ıle que perſonne de reprimer l'inſo-
ence des Irlandois. Il y a apparen-
e que l'un & l'autre fut cauſe
ju'on ſongea à l'éloigner, & qu'on
:onſpira ſa perte, & l'on n'en dou-
era pas ſi l'on conſidere l'Empire
ju'il vouloit avoir dans le Conſeil,
ε la part qu'il prétendoit à la faveur
le la Reine. Il alla donc en Irlan-
le; où il eut rendu à la Reine plu-
ieurs grands & importans ſervices,
ı l'excés n'en eût pas diminué le
ɪrix. Cecy n'a point paru un para-
loxe à la poſterité; car pour épar-
ner les Finances de la Reine, il
ɪbligea les Irlandois à faire la guer-
e à leurs dépens, ce que Sa Ma-
eſté auſſi-bien que Milord Burleigh
rand Tréſorier, regarderent com-
ne un ſervice conſiderable. Il don-
ıa des Armes à ces peuples, & leur
pprit à s'en ſervir; ce qui fut enfin
res-fatal, ſoit à cauſe du ſang qui
e repandit, ſoit à cauſe des dépen-
ſes

ses qu'on fit dans les guerres de ces Pays-là.

On le rappella sous ombre de vouloir luy faire rendre compte de l'Etat du Royaume, & aprés son retour, la Reine luy donna mille marques de sa bienveillance; mais enfin s'étant retiré à sa maison de Cary, où il faisoit alors bâtir, soit qu'il quittât la Cour de chagrin parce qu'il n'y avoit pas de commandement, aprés en avoir eu ailleurs, soit que la haine & les intrigues de Hatton, qui étoit alors le tout puissant, & qu'il avoit peu de temps avant raillé sur sa maniére de danser, le déterminassent à abandonner le terrain, il fut accusé de crime de Leze-Majesté, & pour quelques paroles hautes, & en conséquence d'une lettre supposée, condamné selon la loi. La Reine ayant appris qu'il avoit été condamné, dit avec son serment ordinaire, qu'ils étoient tous de mal-honnêtes gens. On rapporte comme une cho-

se

certaine, qu'aprés son premier
:errogatoire, étant de retour à la
our, il dit en jurant & tout indi-
é au Chevalier Owen Hopton
eutenant, *quoi, Monsieur? la Rei-*
souffrira-t-elle que son frere soit
molé à l'envie de ses ennemis?
: que la Reine ayant sçû, & l'or-
: pour l'execution du prisonnier
ayant été presenté, & même
me maniére assez pressante, elle
voulut pas le signer, & jura qu'il
mourroit pas, parce qu'il étoit
bon & honnête homme. Et cer-
sans nous reposer entiérement
la foi de la tradition, & sur les
ux rapports qui se sont faits,
nme par exemple que le Cheva-
Thomas Perrot son pere étoit
ntilhomme de la Chambre du
i Henri VIII. & marié à une
me de grande qualité, que le Roi
voit de bon oeil, si nous allons un
u plus loin, & que nous le com-
ions au Roi, soit pour la mine,
ur les qualitez, pour le geste, &
pour

pour la voix, la memoire de ce Prince nous est trop récente, pour n'y pas voir beaucoup de rapport, & pour ne pas croire que le Chevalier Jean Perrot étoit décendu du sang Royal.

Ce qu'il y a de certain est qu'il ne vécût pas long-temps à la Tour, & qu'aprés sa mort, le Chevalier Thomas Perrot, son Fils, qui dés lors n'étoit pas peu estimé de la Reine, & qui quelque temps auparavant s'étoit marié à la sœur de Milord d'Essex, depuis Comtesse de Northumberland, eut la restitution de toutes ses Terres ; mais aprés sa mort, qui suivit immédiatement cette restitution, la Cour prenant droit sur la premiére conviction, se saisit encore de ses biens. À dire vrai, la lettre supposée qu'on produisit contre lui ne fut regardée que comme une invention & un effet de l'envie de ses ennemis ; ce qui fut bien-tôt aprés éclairci par le propre aveu du Prêtre. Ce qui chagrina

plus

lus la Reine, & donna de grands
vantages à ſes ennemis, fut, com-
ne le remarque le Chevalier Walter
Raleigh, ſes paroles fieres & mé-
riſantes. Car la Reine luy ayant
crit des lettres dures & pleines de
enſures, & peu de temps aprés
l'autres par leſquelles elle approu-
roit ſa conduite, loüoit ſes ſervices,
& lui touchoit un mot de l'invaſion
que les Eſpagnols méditoient; il ne
es eut pas plûtôt lûës, qu'il dit pu-
bliquement dans la grand Chambre
de Dublin, *à preſent que les Eſpa-
gnols la font trembler de peur, elle
revient à moi*, &c.

On trouva que ces paroles étoient
équivoques, & qu'elles attaquoient
en quelque maniére la réputation de
ſa Souveraine. Belle leçon pour
ceux qui ſont dans les charges d'au-
torité, qui leur apprend à être en
garde contre les violences de la na-
ture, & ſur tout contre les excés de
la langue. Je finis par une double
remarque. La premiere regarde l'in-
nocence

nocence de ses intentions, qui le justifie du crime de leze-Majesté dont il étoit accusé. L'autre regarde de la grandeur de son ame. En effet il fut si peu abatu de ce qu'on allegua & prouva contre lui en faisant son procés, qu'au lieu de s'en affliger il ne fit que s'en mettre en colere, & conçût du mépris pour son Juré, quoi qu'étant Chevalier & noble privilegié il fût en droit de demander le renvoy de son procés devant les Pairs & Barons du Royaume. Son genie étoit si superieur & son esprit si élevé, que son grand cœur l'accompagna jusqu'au bout; mais enfin sans diminuer son courage, il rompit les liens de sa magnanimité, & mourut subitement à la Tour, dans le temps qu'on croyoit que la Reine songeoit à le faire mettre en liberté, & à le rétablir dans la possession de ses biens, qui étoient alors trés-considerables, & comparables à la plûpart de ceux de la Noblesse.

Hatton.

E Chevalier Christophe Hatton vint à la Cour de la même iére que le Chevalier Jean Perŕon Antagoniste y étoit venu, l y vint en homme privé, & nt du College. Son activité, personne qui étoit grande & proportionnée, le firent confir. Il fut d'abord Vice-Chamin, & bien-tôt aprés Chancelier. re qu'il avoit bon air de sa perie, & qu'il dansoit bien, il étoit e complexion vigoureuse, & t un esprit capable de tout, apprit-il en trés-peu de temps maniéres & l'air de la Cour. La té est qu'il avoit de grands dons e rares talens, mais un peu trop vie. Je le compare à ces planqui croissent pendant la nuit, & décroissent sur le Midi; car t là le personnage qu'il faisoit à 'our.

Milord

Milord Effingham.

QUoi que Milord Effinghā fut des premiers à la Coı je ne vois pas qu'il ait été d premiers dans la faveur. Ses pr miéres Charges furent dans la M rine, car la Reine le fit grand Aı ral d'Angleterre. Pour ſon extra tion, il ſuffit de dire qu'il étoit fi d'une Howard, & d'un Duc c Norfolk. Et quant à ſa perſonn nous nous contenterons de dire qu'il eût été des mieux faits de ſo temps, ſi la fortune lui eût donn autant de biens, que la nature lı avoit donné d'agrémens. Car ſi l'oı conſidere les temps d'alors pleins d troubles, & où régnoit l'interêt, il n mourut pas riche, mais il eut la répu tation d'honnête homme. Il ſembl que la Reine eut deſſein de l'avancer & de lui faire plus d'honneur; en effet à ſon retour de Cardize elle le fit Comte de Nottingham, au grand

grand mécontentement de Milord d'Effex fon Collegue, qui s'empreffoit fort pour fe mettre en faveur. Il s'y prenoit avec tant d'excés & d'extravagance, qu'il perdit beaucoup de l'eftime que la Reine avoit pour luy, & obligea les autres de fe joindre à l'Amiral, & de chercher enfemble les moyens de s'en défaire. J'ay oui dire à des perfonnes de la faction de l'Amiral, qu'il ne pouvoit faire aucun mal à Milord d'Effex, cependant je fuis perfuadé qu'il avoit plus de partifans que luy, tous habiles à tendre des pieges. Mais je laiffe cette difcution à faire aux Ecrivains des fiécles fuivans.

L'Amiral étoit fans contredit, bon, honnête, brave, & fidele Serviteur de fa Maitreffe. Et comme cette Princeffe étoit fort éclairée, elle l'avoit jugé propre à l'employ qu'elle luy avoit donné, car elle n'entendoit pas moins bien la phifionomie, que les autres fciences.

En effet le grand nombre d'expeditions où il se trouva, & entr'autres celle dont nous venons de parler, & celle de 1588. sont des preuves de son mérite, de la confiance que la Reine avoit en luy, & des favorables préjugez où elle étoit pour sa fidelité & pour sa prudence.

D'ailleurs la maison de Howard étoit alliée de la Reine du côté de sa mere : il n'en faloit pas davantage pour luy inspirer des égards pour cette illustre maison ; car sa pente naturelle étoit de soûtenir l'ancienne Noblesse, lors qu'il n'y alloit pas de ses intérêts, comme pourroit être l'usurpation de ses droits, &c. Car en ce cas elle étoit sensible & délicate, & n'épargnoit personne, témoin le Duc & Milord de Hereford, qu'elle aima & protegea jusques à ce qu'ils voulurent toucher au fruit défendu. La faute du dernier n'étoit tout au plus qu'un simple attentat, ou pour mieux dire un abus de son autorité ; mais celle de l'autre

fut

fut regardée comme une violence faite à la Couronne, & à l'autorité de la Souveraine. J'ai toûjours oui dire que ce fut la cause de l'aversion qu'elle eut pour tout le reste de la maison, & pour Titz Allen Comte d'Arondel, Grand-pere du Duc, qui occupoit avant cela la premiere place dans son affection. De la vinrent aussi les autres soupçons qui diviserent ces deux maisons. Milord de Hereford & Milord Thomas Howard, depuis Comte de Suffolck, furent les seuls en faveurs, & les autres l'objet de la jalousie.

Le Chevalier Jean Packington.

LE Chevalier Jean Packington étoit d'une maison assez considerable, & assez bien fait de sa personne, car c'étoit un brave homme, & un tres-bon Courtisan. Il fut fort en faveur pour le peu de tems qu'il fut à la Cour; mais il ne fit qu'entrer & *sortir*, & tira le rideau par

maniére de dire, entre luy & la faveur par ſon peu d'aſſiduité; la mort acheva le reſte, & l'empêcha de remonter. On a dit de luy, que s'il eût moins apporté à la Cour qu'il ne fit, il auroit pû en rapporter plus qu'il n'en rapporta; car il en eut l'occaſion, mais il ne ſeut pas la ménager.

Milord Hunſdon.

Milord Hunſdon étoit des plus proches parens de la Reine, & aprés la mort de Suſſex, luy & ſon fils eurent la charge de grand Chambellan. Il étoit attaché à ſon Prince, & aimoit ſes amis & ſes domeſtiques d'une amitié ſolide & ferme. Quoiqu'il eût naturellement de la fierté, & qu'il la fît paroître dans ſes paroles, il n'étoit pas pour cela le plus à craindre. Ses intentions n'étoient pas de faire du mal à perſonne, & il s'en faloit bien qu'il ne mît en pratique les inſtructions de

lilord de Leiceſtre, car il avoit le eur bon & droit. J'ai ouy dire aiſamment à des gens qui le con›iſſoient bien, & qui avoient du edit auprés de luy, que ſon Latin ſa diſſimulation ſe reſſembloient, que l'habitude qu'il avoit de jur, & de parler ſalement le faiſoit ıroître pire Chrêtien qu'il n'étoit, meilleur Chevalier du Tapis qu'il devoit être. Comme il vivoit ns un temps de déſordre, auſſi na-t-il l'épée, & en géneral les ns que nos peres avoient accoûmé d'appeller gens de main, dont avoit bon nombre à ſa ſuite; cendant il ne paſſoit pas pour un ›mme populaire & dangereux. Il oit rang entre les gens de robe; étoit honnête & courageux, & lement courageux, qu'il eût à ccaſion pris les armes pour ſon ince & pour la Patrie, auſſi étoitchargé de la perſonne de la Reine, t qu'elle fût à la Cour, ou au *mp de* Tilbury.

Raleigh.

LE Chevalier Walter Raleigh étoit un homme, qu'il sembloit que la fortune eût choisi à dessein d'en faire un exemple, ou de le baloter, s'il faut ainsi dire, pour faire voir par là dequoi elle étoit capable. En effet elle l'éleva de rien, & lui fit par ci par là goûter de la grandeur, puis ensuite elle l'abaissa plus qu'il ne l'avoit été, s'il eût été possible. Ce n'est pas qu'il ne fût de bonne maison, & bien allié, mais il fut pauvre d'abord. Quant à ce que Milord d'Oxford disoit de lui par raillerie qu'il avoit fait toute sorte de métiers, & que de gueux il étoit devenu riche, nous savons tous que c'est un trait plus conforme à l'envie & à l'humeur de celui qui l'a lancé, qu'à la verité. Faisons ici une remarque assûrée, & disons que la Reine n'a jamais donné sa faveur à des gens nouveaux

venus, ou méchaniques; differente en cela de Louis XI. Roi de France qui ſelon le rapport de Philippe de Comines, prenoit à ſon ſervice des gens dont les parens étoient inconnus. Tel fut Olivier le Barbier, qu'il fit Comte de Dunois, & Conſeiller du Conſeil privé, le ſeul qui eût part à ſa faveur & à ſa familiarité.

Ses approches de l'Univerſité & les Colleges de la Cour, furent les fondemens de ſon avancement; mais ce fut plûtôt des courſes, que des ſieges, ou des deſſeins fixes, car il ne fut pas long-temps dans le même lieu. Comme il étoit cadet de ſa maiſon, & qu'il voyoit que ſon bien diminuoit, il prévit ſa deſtinée, & ſentit bien qu'il faloit commencer par rouler, puiſqu'il n'y avoit pas moyen de ſubſiſter autrement, avant que de trouver du repos, & d'amaſſer de la Mouſſe, comme la pierre qui demeure long-*temps en un* même lieu. Il ſervit

 d'abord

d'abord en Irlande ; ſervice qui ne lui produiſoit pas alors dequoi ſe nourrir & s'habiller, car il faut remarquer qu'il étoit fort pauvre. L'impatience le prit ; il quitte l'Irlande, & y revient bien-tôt aprés ſous le commandement de Milord Gray, & en meilleur équipage que la premiere fois. Cependant il méditoit de tenter la fortune du côté des Païs-Bas, ou de faire un voyage en mer ; car ſi jamais homme fit, comme on dit, de la neceſſité vertu, ce fut lui. Auſſi fut-il un grand exemple d'induſtrie ; & quoi qu'il pût dire alors comme le Marchand, *Per mare, per terras, currit mercator ad Indos*, il pouvoit auſſi dire à juſte titre avec le Philoſophe, *omnia mea mecum porto* ; car il fut long-temps avant qu'il pût ſe vanter d'avoir autre choſe que ce qu'il avoit ſur le corps. Quand la chance eût tourné, il n'en eut l'obligation qu'à ſes ſoins ; auſſi merite-t-il toute la loüange de ſon bonheur.

:ur. Il eut une infinité d'avantu-
s, & entreprit diverſes choſes,
ant que de réüſſir, & de ſe diſ-
ıguer dans le monde. Pour faire
ıir qu'il s'éleva *per ardua*, *per va-
ıs caſus*, *per tot diſcrimina rerum*,
que ce ne fut point le hazard qui
ncouragea, non plus que les fa-
:urs de la fortune, je ferai ſon
ɔrtrait en peu de mots, & je ne
ırlerai que des talens naturels qui
rent les fondemens de ſa fortune.
Quant à l'exterieur, il avoit bon-
: mine; ſa taille étoit belle & bien
maſſée, ſon eſprit fort, & ſon ju-
:ment excellent; il parloit bien &
ırdiment, & étaloit trés-avanta-
:uſement les belles parties dont la
ıture l'avoit favoriſé. Il ſavoit en
:néral un peu de tout, & par ſa
ligence il augmenta & perfection-
ı de beaucoup ſes connoiſſances,
ır il étoit un Lecteur infatigable
ıit en mer, ſoit en terre, & ſes re-
ıarques ſur les hommes & ſur les
:mps n'étoient pas des moins heu-

[illegible]. Je suis persuadé que le differend survenu entre Milord Gray & lui, lorsqu'il fit décente en Irlande fut la principale cause de son avancement ; car ils comparurent au Conseil, où ils plaiderent leur cause. Je ne sai s'il y eut de l'avantage; mais je sai bien qu'il y conta ses avantures avec tant de succés, que la Reine & les Seigneurs eurent bonne opinion de lui & firent cas de ses talens. Cette affaire le fit connoitre, & lui donna accés auprés de la Reine & des Seigneurs. Il ne faut pas douter qu'il ne payât ensuite de complaisance, & qu'il n'apprît à faire de nouveaux progrés. Si Leicestre dit en sa faveur à la Reine quelque chose d'avantageux qui ne lui fut pas nuisible, c'est ce que je ne saurois dire au juste. Ce qu'il y a de vrai est, qu'il gagna l'oreille de la Reine en un moment ; qu'elle commença d'être charmée de sa maniere de parler, & qu'elle prit plaisir d'entendre les réponses qu'il fit à

ses

:s demandes. Il est certain aussi u'elle le regarda comme une espé- : d'oracle ; ce qui ne fit plaisir à ersonne. Ceux même qui le prote- eoient commencerent à s'allarmer e sa faveur naissante, à craindre la hûte de la leur, & à former con- 'e lui des desseins qui le firent chan- :r bien-tôt aprés, *fortune mon enne- vie* &c. Sentant donc que sa faveur éclinoit, & que ceux qui n'encen- :nt qu'à la fortune s'éloignoient de ii, il entreprit un nouveau voya- e, abandonna la Cour pour re- rendre les Armes, esperant que n absence & sa retraite étouffe-)ient & ses passions & celles de ses nnemis. Cela fit grand bruit à la Cour, & il y en eut même qui par- :rent de le rétablir ; mais comme il voit qu'on lui avoit rendu de mau- ais offices, le parti de la retraite it le seul moyen qu'il osât tenter, sperant par là que l'envie l'oublie-)it, & que les envieux ne songe-)ient pas seulement en lui. Cepen-

dant son dessein fut toûjours de ne s'oublier jamais soi-même. Cet expedient lui reüssit si bien, qu'à son retour il devint plus puissant ; de sorte qu'il ne fit que reculer pour mieux sauter, s'il m'est permis de le dire. Son bonheur dura jusqu'à la mort de la Reine. Il eut beaucoup de part à sa faveur, & fut Capitaine de la Garde. Nous le laisserons là, & finirons par cette remarque, qu'encore qu'il eût gagné beaucoup de bien à la Cour, il n'étoit venu ni de l'Echiquier, ni de la bourse particuliere de la Reine, mais de l'adresse de son esprit, & du secours de la prérogative ; car la Reine n'a jamais été prodigue, lors qu'il a été question de tirer de l'argent de ses coffres. Elle payoit la plûpart de ses domestiques partie en argent, & le reste en bienfaits, qui dans la conjoncture tenoient lieu de bon payement, & laissa les arrerages de la récompense qui étoit dûë à leur merite, à son illustre Successeur,

ſeur, qui paya tout liberalement & genereuſement.

Grevil.

LE Chevalier Foulk Grevil, depuis Milord Brock, n'eut pas peu de part à la faveur de la Reine, & s'y soûtint pendant long-temps. Car ſi je ne me trompe, il fut celui de tous les Favoris qui ſe maintint le plus long-temps, qui eut la conjoncture plus favorable, & qui joüit d'un bonheur plus pur. Il vint à la Cour à la fleur de ſon âge; auſſi eſt-ce le temps d'y venir ou jamais. Il étoit bien fait de ſa perſonne, décendu de Guillaume Seigneur de Brook, & Amiral de Henri VII. Il n'étoit pas ignorant dans les ſciences; car il étoit des amis du Chevalier Philippe Sidney, comme il l'a ſouvent proteſté. Nous avons des Fragmens de ſes Poëmes, & des Poëmes de ce temps-là, qui marquent le commerce qu'il avoit avec

les Muſes, & qui font voir que la Reine payoit de prudence dans le choix de ſes Favoris, & qu'elle ſe conduiſoit plûtôt par la force de ſon jugement, que par les mouvemens de la fantaiſie.

Je ne vois pas qu'il ait recherché ou obtenu de grandes charges à la Cour pendant tout le temps qu'il y a été; auſſi n'en avoit-il pas beſoin; car il y vint avec beaucoup de bien; ce qui, comme il avoit accoûtumé de dire, étoit le meilleur moyen pour vivre en homme privé. Auſſi vécut-il toûjours de même, & fit le galant juſqu'à ſa mort.

Eſſex.

LE Chevalier Henri Wotton, qui avoit de belles parties, remarque, que Milord d'Eſſex fut introduit à la Cour par Milord de Leiceſtre, qui s'étoit marié à ſa mere; engagement d'alliance & d'affinité qui l'obligeoit à prendre ſoin de ſon

avancement, ſuppoſé même qu'il n'y eût pas été obligé par des motifs plus preſſans. Car il faut remarquer en paſſant que le malheur de ſon pere l'avoit alors réduit au petit pied. De dire que le fils du Seigneur Ferrers de Chartley, Vicomte de Hartford, & Comte d'Eſſex, d'ancienne Nobleſſe, & autrefois favoriſé de la Reine, ne pouvoit avoir place dans les bonnes graces de la Reine ſans le ſecours de Leiceſtre, ce ſeroit dire une choſe qui ne s'accorde gueres avec le naturel de cette Princeſſe, qui, comme nous avons remarqué ailleurs, a toûjours eu du penchant à favoriſer la Nobleſſe. Il eſt certain qu'il ne parut pas plûtôt à la Cour, qu'il prit la Reine & les Courtiſans. Je ſuis perſuadé qu'après avoir ſacrifié le pere, on ne pouvoit pas s'empêcher de regarder le fils, dont l'image renouvelloit le ſouvenir des choſes paſſées, c'eſt à dire l'effuſion du ſang de tant de victimes, & offroit un ſujet digne

de

de compagnie, non seulement à la Cour, mais encore à tout le Royaume. Outre que ce jeune Seigneur étoit parfaitement bien fait de sa personne, il étoit naturellement honnête & obligeant. Ses maniéres obligeantes gagnerent la Reine, & ne firent que trop d'impression sur l'esprit du peuple, qui ne pouvoit se lasser de regarder ce nouveau Favori.

Il ne sera pas mal à propos de remarquer en chemin faisant deux circonstances considerables. La premiere est l'indulgence de la Reine à l'egard de ce Seigneur, faute ordinaire aux vieilles gens lors que l'objet leur est agreable. La seconde est la faute que commit ce Seigneur même, qui eut trop d'avidité, & fit à peu prés comme un enfant qui tette une Nourrice qui a du lait en abondance. Si l'un & l'autre avoient mieux gardé les apparences, il est constant que leur affection auroit été plus durable, & que leur union n'auroit pas haussé & baissé

comme

nme un inſtrument mal accordé
fait une deſagréable ſimphonie.
La plus grande bevûë de Milord
ſſex, ou plûtôt de ſa jeuneſſe,
ne le dis pas volontiers, eſt ſa
grande avidité : auſſi n'eſt-ce
le moindre reproche qu'il eut à
e à ſes amis & à ſes domeſtiques,
auroient pû lui donner de meil-
s conſeils; & qui au lieu de cela,
oüis de leurs eſperances, applau-
nt à ſon avidité, & comme Ce-
ils voulurent avoir tout ou rien.
xime tout à fait contraire à la
ıre, & à l'uſage des parens les
indulgens; car encore qu'ils
nt en droit de témoigner à un de
s enfans plus d'affection qu'aux
es en le diſtinguant par l'abon-
ce de leurs bienfaits, ils ne peu-
t pas neanmoins s'empêcher de
d'autres dons qu'ils diſtribuent
itablement à leurs autres enfans.
perience de tous les jours nous
rend combien la partialité eſt
uſe : & cette conſideration qui
eſt

eſt de la portée de tout le monde, auroit dû obliger les domeſtiques de Milord d'Eſſex à pratiquer une maxime plus prudente, & à conduire la fortune de leur Maître avec plus de précaution & de ménagement.

A la verité Milord d'Eſſex a paſſé dans l'eſprit même de ceux qui l'aimoient veritablement & le reſpectoient pour un homme trop hardi & trop avide de reputation & de faveur. Pour preuve de cette verité, je rapporterai un fait dont la memoire eſt encore toute recente, ſans prétendre par là offenſer les vivans, ni fouler aux pieds les cendres des morts.

Milord Mountjoy, autre Favori de la Reine, & qui n'étoit alors que Chevalier Blunt, parce que ſon frere aîné vivoit encore, étant nouvellement arrivé à la Cour, eut un jour le bonheur d'être d'une courſe qui luy réüſſit fort-bien. La Reine en fut ſi contente, qu'elle luy envoya

pour marque de sa faveur une Dame d'Echecs d'or, richement émaillée, que ses domestiquès porterent le lendemain attachée au bras avec un ruban cramoisi. Milord d'Essex traversant la Chambre de la Reine, son manteau sous son bras, pour se faire mieux voir, apperçût cela, & demanda ce que c'étoit, & pourquoi on l'avoit mis là ? Le Chevalier Foulk Grevil répondit, que c'étoit une faveur que la Reine avoit envoyé le jour précedent à Mountjoy ensuite de sa course. Sur cela Milord d'Essex d'une maniere qui marquoit son envie, & comme s'il eût voulu limiter les faveurs de sa Majesté, *je vois à present*, dit-il, *que tous les Fous doivent avoir une faveur.*

Cet affront sanglant, fait d'une maniere si publique, vint aux oreilles du Chevalier Charles Blunt, qui lui envoya faire un appel. Milord accepta le parti, & le lieu du combat fut prés du parc de Mari-

bone,

bone, où Milord fut bleſſé à la cuiſſe, & déſarmé. La Reine s'appercevant de l'abſence des combattans, eût beaucoup de curioſité de ſavoir la verité du fait. A la fin l'ayant ſçûë par la voix publique, morbieu, dit-elle, il faut que quelqu'un l'humilie, & lui apprenne à vivre plus honnêtement, car autrement il n'y auroit pas moyen d'avoir raiſon de lui. Ce fut là le commencement de l'amitié qu'il y eut depuis entre Milord d'Eſſex & Milord Mountjoy, car la Reine elle-même les pria d'être bons amis.

Pour faire voir qu'il étoit trop avide de réputation, il ne faut pas aller bien loin. Milord d'Eſſex n'étant pas content que le Géneral Norris ſe fût imprudemment offert à entreprendre l'expedition de Bretagne avec moins de monde que Milord n'en avoit demandé, réſolut de s'en venger. Norris étant de retour de ſon expedition victorieux & triomphant, & tout glorieux du

bruit

ruit de sa valeur, fut regardé comme le seul capable de conduire la uerre d'Irlande. Milord fit tant, c méprisa tellement le nombre & la ualité des Rebelles, que Norris assa en Irlande avec tres-peu de Troupes, qu'on joignit avec celles u'il avoit ramené de Bretagne ; & out cela en vûë de ruiner Norris, omme il arriva. En effet Milord egotia si bien que Milord Burrowes eût le commandement géneral le l'Armée, & que Norris fut confiné dans son Gouvernement. Tout courageux qu'étoit Norris, son rand cœur ne pût soûtenir cette lisgrace, & il eut un chagrin morel de se voir méprisé & traversé par Essex & par Burrowes ; ce qui fut comme dit le proverbe, *imberbes locere senes.*

Burrowes mourut au commencement de son expedition. La Reine panchoit beaucoup à donner le commandement en chef à Mountjoy, ce que Milord d'Essex désapprouva

tout

tout à fait, & allegua plusieurs raisons sans dire la veritable, qui étoit le mépris qu'il avoit pour Mountjoy, auquel il faisoit alors mille protestations d'amitié. Il fit tant enfin qu'il eût l'honneur de terminer la guerre d'Irlande, & toutes les autres.

S'étant donc ouvert le chemin en applanissant lui-même toutes les difficultez, & ayant si bien fait son parti, que personne n'osoit se mettre sur les rangs, il fit à la fin, non sans beaucoup de peine, ce qu'il avoit envie de faire, & plus qu'il ne s'étoit proposé, car il se perdit sans ressource en abandonnant la Reine & la Cour, où il étoit ferme & inébranlable, & laissant le terrain à des gens, qui cherchoient depuis long-temps à le supplanter, & qui n'en auroient jamais trouvé l'occasion, si son absence & sa conduite ne la leur avoient donnée. C'est là le veritable caractere de son esprit, qui n'avoit aucune veritable mode-

ration,

ration, mais au contraire affamé de réputation, & encore d'une réputation populaire, il n'avoit point de desirs qui ne fussent sans bornes. Je remarque pour venir à sa catastrophe, qu'il y eût deux sortes de gens qui travaillerent à sa ruine. Les premiers furent la soldatesque, qui courut à lui en foule, comme prédisant une mortalité. Le conseil des troupes est d'ordinaire trop brusque & trop violent, & souvent leurs résolutions ne s'accordent pas avec celles de la Cour & de l'Etat. Les autres furent les personnes de sa famille, ses domestiques, & ses creatures. Toutes ces personnes étoient obligées par intérêt, pour ne pas parler du devoir de la fidelité, à conduire plus methodiquement un Vaisseau, où eux-mêmes étoient embarquez, & à ne pas le laisser floter sous les méchantes voiles de la réputation & des applaudissemens populaires, où il alla faire un triste naufrage. Il me semble qu'un hon-

nête homme qui n'eût fait autre chose auprés de lui que vergetter ses habits, lui auroit dit à l'oreille, *Milord prenez garde à vous ; cette foule qui vous suit vous dévorera, ou vous perdra sans ressource ; ne vous mettez pas en tête de gouverner & de dominer tout le monde ; ou si vous ne pouvez pas vous en empêcher, ne quittez jamais ni la Cour ni la Reine.* Mais comme j'ai déja dit ils succerent trop leur maître, & au lieu de moderer son avidité, ils soufflerent, s'il faut ainsi dire, le feu de son ambition, fomenterent trop les desirs immoderez qu'il avoit pour la gloire, & non contens de cela, ils corrompirent son bon naturel, & le porterent à la vengeance, qui est toûjours accompagnée de la même destinée. De ce nombre furent certaines gens naturellement insupportables qui étoient auprés de luy, qui sur la fin luy donnerent un conseil de desespoir, que l'integrité auroit dû luy faire regarder avec horreur, & que sa fidelité

delité luy défendoit de ſuivre. Au nombre de ces derniers on met le Chevalier Henry Watton, ſon Secretaire Cuffe homme ſage, mais d'un méchant naturel. J'en pourrois auſſi nommer d'autres, qui dans le temps qu'il étoit en bon train de revenir & de ſe moderer, ne voulurent jamais ſouffrir qu'il ſe raſsît; ils agiterent au contraire les reſtes de ces humeurs impetueuſes, que le tems, ſa diſgrace, & ſon bon ſens lui conſeilloient de faire repoſer, ou de s'en décharger par le vomiſſement. Voilà ce que j'avois à dire de cet illuſtre Seigneur, qui fut un mélange bizarre de proſperitez & d'adverſitez, autrefois l'objet de la faveur de ſon incomparable Princeſſe, & depuis fils de Bellone.

Buckhurſt.

MIlord Buckhurſt étoit de l'illuſtre maiſon de Sackvile, & allié de la Reine: ſon pere s'appelloit le Chevalier Richard Sackvile,

ou Fill-Sack, comme on le nommoit alors à cause de ses grandes richesses, & du grand bien qu'il laissa à son fils. Mais il en dépensa la meilleure partie durant sa jeunesse ; ce qui continua jusques à ce que la Reine eut par ses frequentes exhortations & remontrances arrêté le torrent de sa profusion. Il étoit de fort-bonne mine, & avoit de grands dons naturels & aquis ; mais sa magnificence fut sans bornes & sans mesure jusques à ce qu'il changeât d'humeur, & que le temps & les bons conseils eussent moderé cette fougueuse jeunesse, & cet esprit superieur hereditaire aux personnes de sa maison. Lors que la Reine vit qu'il commençoit à se faire, en bonne & sage Princesse, elle lui tendit la main, & l'avança dans les Finances, où il le dédommagea des dépenses qu'il avoit faites mal à propos, soit en augmentant son bien, & profitant de la dignité dont la Reine l'honora. Joignez à cela qu'il eut par ce moyen

occa-

occasion de se refaire, & de montrer qu'il étoit un homme à avoir part aux bonnes graces de sa Princesse, & à ressentir les effets de sa bonté.

On louë fort sa maniere de parler, mais beaucoup plus l'excellence de sa plume, car il étoit savant & expeditif; qualitez qui se trouvent encore aujourd'huy en ceux de cette maison. On dit que ses Secretaires ne le soulageoient pas beaucoup pour la composition, où ils trouvoient rarement le secret de lui plaire. Son stile étoit égayé, & il sembloit que ses façons de parler fussent étudiées. Quant à ses dépêches, & à la satisfaction qu'il donnoit aux supplians, il y apportoit une bienseance qu'on a rarement pratiquée depuis; car il y avoit des Officiers destinez à faire un rôle des noms de tous les supplians, & de la datte de leurs premieres requêtes; aprés quoi chacun avoit audience selon son rang; de sorte que le nouveau venu ne pouvoit point devancer celuy qui étoit

de plus vieille datte, à moins qu'il ne fut question des affaires pressantes de l'Etat.

Je ne vois pas qu'il fût embarassé en aucune maniere dans les factions de la Cour, qui furent terribles pendant tout ce temps-là, & ordinaires aux personnes de merite. Aussi est-il vrai que comme il étoit sage & courageux, il n'avoit aucun sujet de prendre parti. Il étoit du sang royal, il avoit l'estime & la faveur de sa Princesse, aussi fut-il tout à fait dévoüé à son service. Il étoit si éclairé qu'il donnoit des preuves continuelles de sa capacité; & l'on a crû qu'encore qu'elle eût pû trouver un Serviteur plus rusé, elle n'en pouvoit trouver de plus judicieux ni de plus fidéle, qualitez qui marquent une grandeur d'ame & une droiture de cœur, exprimées, ce me semble, par cette devise, *aut nunquam tentes, aut perfice*; paroles qui characterisoient au juste le genie de sa maison, & qui exprimoient je ne sai quoi de

plus

plus noble que la pente ordinaire des autres hommes. Il paroît qu'il étoit un habile Courtisan puis qu'il se soûtint jusqu'au bout, & qu'il eut toûjours part à l'affection de sa Princesse.

Milord Mountjoy.

MIlord Mountjoy étoit d'une ancienne Noblesse, mais il fut destitué des moyens qui la soûtiennent, je veux dire du bien. Les excés que fit son grand-pere dans l'action de Boulen, la vanité de son pere dans la recherche de la Pierre Philosophale, & les grosses dépenses que son frere fit mal à propos, furent ce semble, comme autant de conspirations réïterées pour ruiner la maison, & pour l'aneantir entierement.

En sortant d'Oxford il vint à la Cour, où il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il y fut reçû d'une maniere assez surprenante ; c'est un fait que je tiens d'un homme sage de sa maison. Il n'avoit alors qu'environ *vingt ans.* Ses cheveux étoient bruns,

il avoit de la douceur dans le visage ; il étoit tres-bien fait, & de belle taille. La Reine étant ce jour-là à White-hall où elle dîna, il y vint pour voir la Cour. La Reine le démêla d'abord entre la foule, & demanda à Madame Carver avec une espece de chagrin affecté, qui il étoit ? Madame Carver répondit qu'elle ne le connoissoit pas. Aprés qu'on se fut demandé les uns les autres qui pouvoit être cet Etranger, on vint enfin dire à la Reine, que c'étoit le frere de Milord Guillaume Mountjoy. Cette recherche, & les yeux de Sa Majesté qui étoient toûjours sur lui, (car sa coûtume étoit de regarder & d'intimider ainsi ceux qu'elle ne connoissoit pas,) causerent de l'émotion à ce jeune Gentilhomme, & le firent changer de couleur plusieurs fois. La Reine s'en étant apperçûë, le fit approcher d'elle, lui donna sa main à baiser, ranima son courage par des paroles graves & par de nouveaux re-

gards, & s'adressant ensuite aux Seigneurs & aux Dames ; je ne l'ai pas plûtôt apperçû, dit-elle, que j'ai connu qu'il étoit d'une naissance illustre. Elle dit quelqu'autre chose qui marquoit la compassion qu'elle avoit pour sa maison. Et lui ayant ensuite demandé son nom, elle lui dit, ne manquez pas de venir à la Cour. Je penserai aux moyens de vous faire du bien. Voilà quelle fut son entrée, & quels furent les commencemens de sa fortune. Sur quoi il faut remarquer, qu'encore qu'il ne manquât ni d'esprit ni de courage, qu'il eût de grands attraits, & un savoir assez étendu ; tout cela cependant étoit accompagné d'une modestie naturelle, qui, vû l'état de sa maison & de sa fortune presente, eût pû être un obstacle à son avancement, si la bonté de la Reine n'y eût remedié, & ne l'eût encouragé comme elle fit. Pour faire voir le mauvais état de ses affaires, & combien la necessité, Heresie dange-

reuſe, eſt capable d'abattre les meilleurs eſprits, je puis dire hardiment qu'il ne ſe produiſit que rarement juſqu'à la mort de ſon frere, qui arriva peu de temps aprés qu'il fut venu à la Cour. Ce fut alors que la Reine lui donna une penſion annuelle de mille marques, *a* & il n'eut gueres au delà pendant tout le cours de ſon regne. Comme il étoit d'une humeur bizarre qui ne lui étoit pas avantageuſe, ni propre au manége de la Cour, auſſi avoit-il du penchant pour les Armes & pour les voyages. Et ſi les gens ſages qu'il avoit auprés de lui n'euſſent travaillé à le faire revenir de cette fantaiſie, & que la Reine ne l'eût pas mis à ſon ſervice, cette inclination naturelle eût gâté ſes affaires. Comme il avoit appris l'art militaire par le moyen de la lecture qu'il aimoit paſſionnément, auſſi ſon genie le portoit puiſſamment à le

a *Une marque vaut* 13. Shell. 4. ſous *monnoye d'Angleterre*, & *environ trois Ecus monnoye de France*.

le ſavoir par experience ; & c'eſt ce qui fut la cauſe de ſes courſes. Il avoit une Compagnie dans les Païs-Bas, d'où il revint tout glorieux des applaudiſſemens de la Reine. Mais comme le repos quelque glorieux qu'il fût n'étoit pas ſon affaire, il s'expoſa pluſieurs fois, & preſſa ſi ſouvent la Reine, ſous prétexte d'aller viſiter ſa Compagnie, de lui permettre de retourner dans les Païs-Bas, qu'à la fin il s'attira un refus tout ſec. Il ne laiſſa pas de ſe dérober, & d'accompagner le Chevalier Jean Norris à ſon expedition de Bretagne, qui fut une guerre opiniâtre & ſanglante. Il appelloit toûjours ce Chevalier ſon pere, il le reſpecta plus que perſonne, & déplora toûjours ſa deſtinée ; bien different en cela de Milord d'Eſſex ſon ami, qui n'aimoit ni n'eſtimoit ce grand Capitaine. A la fin la Reine commença de regarder ſes frequens voyages comme des marques de ſon mépris, & l'obligea de demeurer actuelle-

ment à la Cour auprés de sa personne. Elle comptoit si fort sur le jugement qu'elle en avoit fait, & sur l'opinion qu'elle avoit conçû de son merite & de sa prudence, qu'elle le choisit préferablement à tous les autres, pour finir la guerre d'Irlande, ce qu'il fit heureusement. On peut dire qu'elle prophetisa lorsqu'elle dit de luy, qu'il auroit le bonheur & la gloire de couper le fil de cette fatale rebellion, & de la faire décendre en paix au tombeau. Elle ne fut pas trompée, car il finit cette guerre avec beaucoup de travaux & de soins, non sans s'attirer l'envie de plusieurs Courtisans; mal que l'âge de la Reine & la corruption des temps rendoient fort ordinaire.

Je passe à present au Secretaire Cecile son intime ami, qu'il adora toûjours comme son Heros pendant qu'il fut absent de la Cour, & qu'il aima comme son Mecenas avant & aprés son départ, & même durant qu'il eut le commandement en Irlande,

de, ſachant bien qu'il dépendoit de lui de le ſoûtenir ou de le perdre, & que pour faire l'un ou l'autre il n'avoit qu'à parler.

Cecile.

LE Chevalier Robert Cecile, depuis Comte de Salisbury, étoit fils de Milord Burleigh, Heritier de ſa ſageſſe, comme il le fut par degrez de ſes charges & de ſes faveurs, quoi qu'il ne le fût pas de ſes terres; puiſque ce fut le Chevalier Thomas Cecile ſon frere aîné, qui fut creé depuis Comte d'Exeter. Il fut d'abord Secretaire d'Etat, enſuite Général du Guet, & enfin grand Tréſorier vers la fin du regne d'Eliſabeth. Son pere paſſa par tous ces degrez pour parvenir à la grandeur & à la gloire qu'il laiſſa à ſa maiſon. Quant à ſa perſonne, il n'étoit pas fort obligé à la nature. Il n'avoit pourtant pas le viſage mal fait; auſſi étoit-ce la principale de

ſes beautez exterieures. Il n'en étoit pas de même des beautez de l'ame, car on peut dire ſans incongruité qu'il étoit un digne fils de ſon pere, & qu'il n'étoit pas moins habile & moins avancé que luy dans l'art de conduire les affaires d'un grand Royaume. Il fut à la Cour dés le berceau, s'il faut ainſi dire, ce qui auroit dû l'avancer; cependant à l'âge de vingt ans & au delà, il étoit fort au deſſous de ce qu'il fut dans la ſuite. Mais ayant été expoſé & ayant changé de climat, il fit voir d'abord ce qu'il étoit, & ce qu'il ſeroit. Il avoit dans un temps que la Reine vivoit tres-grand beſoin de gens de merite; & entre ceux qui en avoient il étoit un des principaux. Les inſtructions de ſon pere, le temps, & la Cour, qui étoit alors l'Ecole de la ruſe & de l'artifice, l'avoient rendu habile. Je dis que la Cour étoit alors l'Ecole de la ruſe & de l'artifice; car la condition de la Reine fut telle depuis la dix ou douziéme an-

née

née de son regne, qu'elle eut le bonheur de se soûtenir, comme nous l'avons déja insinué, quoi que de son temps, & depuis plusieurs siecles, il n'y ait point eu de Prince qui ait eu plus d'ennemis à combattre, ni plus de dangereuses factions à surmonter. Aussi ne devons nous pas trop attribuer sa conservation à la politique humaine, car la providence divine à laquelle rien n'est impossible, dirigea non seulement ces causes secondes, & s'en servit comme d'autant d'instrumens; mais pour faire voir manifestement que ce que cette Princesse faisoit lui étoit agréable; il prit un soin particulier de sa conservation, & répandit abondamment ses benedictions sur toutes ses entreprises. Je fais cette remarque pour satisfaire aux devoirs de ma conscience, & pour protester que je suis persuadé qu'elle n'a rien fait que de legitime, sans me mettre en peine qu'elle paroisse inutile à ceux qui respirent aujourd'huy sous la mê-

me

me forme de Gouvernement ; mais il vaut mieux les abandonner aux risques de leurs préjugez.

Revenons à ce grand Ministre, l'appui de la vieillesse de la Reine. Son corps tout petit & mal fait qu'il étoit ne promettoit pas beaucoup : mais au reste il avoit une tête d'une vaste capacité. Il semble que la nature avoit pris soin que rien ne manquât à cette partie, & que pour perfectionner sa memoire & son esprit, elle eut encore pris soin de ses sens, & pour le mettre en état de voir les choses de loin, elle lui avoit donné *linceos oculos*, ou pour luy faire plus de plaisir elle luy avoit donné des yeux d'Argus. Quant à ses autres vertus sensitives, son prédecesseur Walsingham luy avoit laissé le secret d'éventer tout ce qui se faisoit dans le Conclave. Son bon homme de pere étoit si bien informé, ou comme quelques-uns ont dit, si éclairé dans les Mathematiques, qu'il pouvoit dire ce qui se

passoit

paſſoit dans toute l'Eſpagne, & parler juſte de chaque vaiſſeau qu'on y équipoit, & de ſa charge, & donnoit des expediens pour traverſer les entrepriſes, les conſeils, & les réſolutions des Eſpagnols. Pour vous faire voir en racourci comme dans une carte, les lumieres & la bonté de ce petit homme, j'insererai icy un échantillon de ſon habileté.

Milord Devonshire ayant eu avis certain, que les Eſpagnols ſe préparoient à faire une invaſion en Irlande avec une bonne Armée, écrivit preſſamment à la Reine & au Conſeil, de luy envoyer des ſecours ſuffiſans pour marcher aux Eſpagnols, en cas qu'ils miſſent pied à terre, & pour pourſuivre ſes deſſeins contre les Rebelles. Le Chevalier Robert Cecile qui commençoit à l'aimer tendrement, & qui en étoit aimé de même, luy écrivit une Lettre particuliere outre la dépêche generale du Conſeil; ce qu'il avoit accoûtumé de faire ſouvent.

MILORD,

Comme je crains que vous ne soyez sensible que du côté de l'honneur, & que j'ai beaucoup d'affection pour vous, & grand soin de vous obliger, je ne puis m'empêcher de vous assûrer en particulier, que les Espagnols ne vous iront point voir cette année. Je sai d'original tous les préparatifs qu'ils font, & ceux qu'ils peuvent faire. Comptez qu'ils sont en reputation de faire semblant d'embrasser plus qu'ils ne peuvent tenir; mais comptez aussi que l'année prochaine ils renouvelleront leurs esperances échoüées. Je ne saurois vous dire au juste de l'heure qu'il est, s'ils seront plus forts qu'ils ne sont à présent; mais autant que je puis le savoir, je croi que vous pouvez les attendre dans la Province de Munster, & pour vous faire plus de chagrin en differens endroits, comme à Kingsale, à Beer-haven, à Baltimore, où vous devez compter que venans

par

par Mer, ils fortifieront les Rebelles, & apprendront l'état de leurs forces, avant que d'oser se mettre en campagne. Comme je sai que vous ne vous relâcherez ni de vôtre vigilance, ni du soin de vôtre défense, soyez assûré que je ferai tout ce qui dépend de moi pour vôtre service & pour le service du public.

Je pourrois ajoûter beaucoup d'autres choses à cet échantillon; mais tel qu'il est il peut suffire pour faire voir qu'il étoit capable d'écrire, & qu'il avoit de bonnes intelligences chez les Etrangers. Quant aux affaires domestiques, comme ce fut luy qui tint le Gouvernail jusqu'à la mort de la Reine, aussi n'y étoit-il pas des moins habiles.

Il ne me reste plus pour finir qu'à dire un mot de sa mort contre ceux qui en ont parlé d'une maniere scandaleuse. Car il mourut à Saint Marguaret prés de Marleborough, comme il revenoit de Bath. Dequoi Milord Vicomte de Cranborn, Milord Clif-

Clifford son fils, & son Beau-f
moi, & plusieurs autres, somn
tous témoins. Il est vrai que le j
précedent il évanouït en chem
qu'on l'ôta de la litiere, & qu'o
mit dans son carrosse; & c'est d
sans doute qu'est venuë la fauss
qu'on a publiée sur la maniere d
mort; fausseté, ou verité si v
voulez, ni l'un ni l'autre n'abo
à rien, & ne fait aucun tort à
merite.

Vere.

LE Chevalier François Vere é
décendu des anciens & trés-
bles Comtes d'Oxford. Et l'on p
roit demander ce qui le rendoit
recommandable, ou la Noblesse d
Maison, ou la gloire de ses actio
si nous n'avions une preuve auth
tique qui décide la question:

Nam genus & proavos, & q
non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco.

Car quoi qu'il fût un illustre décendant de cette ancienne branche de Noblesse ; ce qui ne fait aucun tort à sa vertu ; cependant il a aquis plus de gloire au nom de Vere, que la maison ne lui a donné de sang. Il n'étoit inferieur en rien à aucun des hommes d'épée de la Reine, & il étoit superieur à plusieurs. Mais nous n'en dirons pas davantage, de peur que voulant laisser quelque chose qui pût être ajoûté à ses loüanges, nous n'en oubliassions beaucoup d'avantage qui pourroient servir à sa gloire.

Je ne vois pas qu'il vint beaucoup à la Cour, car il demeura presque toûjours au Camp. Mais quand il y vint personne ne fut plus favorisé, & personne en même temps ne fut moins envié ; car rarement s'embarassoit-il de jalousie, & rarement aussi s'allarmoit-il de la crainte d'être supplanté. On dit que comme la Reine aimoit les hommes de guerre, elle caressa celui-ci dés qu'il parut à

la Cour. Aussi étoit-il sans contre
un Soldat d'un grand merite. Il av
commandé trente ans au service d
Etats, & vingt les Armées de
Reine en qualité de General en ch

Worcester.

J'Ai mis Milord Worcester le d
nier; mais il n'étoit pas le mo
dre dans l'affection de la Rei
Il étoit de l'ancien & noble sang
Bewfords, & de la ligne du Gra
pere de la Reine du côté de sa m
re; ce que la Reine n'avoit jam
pû oublier, la fidelité sur tout ét
jointe avec l'antiquité du sang; i
lange qui avoit toûjours été du g
de la Reine. Et quoi qu'il y eût
chose dans cette maison capable
liener l'esprit de Sa Majesté, .
soit dit avec tout le respect & to
la veneration que j'ai pour Milo
je veux dire qu'elle étoit de R
gion contraire ou soupçonnée de
tre; cependant la Reine a toû

eu du respect pour elle, & principalement pour cet illustre Lord, qu'elle fit d'abord Géneral de la Cavalerie, & ensuite Conseiller d'Etat. Durant sa jeunesse, dont une partie se passa hors de la Cour, il fut de fort bonne mine, le meilleur homme de cheval, & le meilleur coureur de son temps; car pour le dire en passant la course étoit alors le divertissement de la Cour, & le noble exercice applaudi par les hommes, & loüé par les Dames. Aprés que l'âge l'eût détaché de ces honnêtes exercices, il se rendit un habile & fidele Ministre. Je l'ai placé le dernier parce qu'il survécut à tous les Favoris, & qu'il eut l'honneur de voir sa fameuse Maîtresse, & tous ses collegues dans le lieu de leur repos. Aprés avoir vécu avec beaucoup de réputation & de distinction, il mourut riche, & dans une tranquille vieillesse; remarque qui pour être la derniere, n'est pas la moins considerable, car plusieurs des autres n'eurent

rent pas la même destinée, puisqu'ils moururent comme des flambeaux mal éteints, dont le lumignon fumant laisse une puanteur, qui choque l'odorat des assistans.

Voilà le petit portrait que j'avois à faire de cette grande Princesse, de son regne & de ses Favoris. Je ne puis pas dire qu'il soit achevé, car je sai qu'il est défectueux & imparfait. Il n'a que la forme naturelle, & il y auroit encore bien des choses à ajoûter ; mais c'est l'affaire de la posterité, & je laisse à un pinceau plus hardi que le mien le soin de retoucher les fautes que j'ai faites, & de peindre le reste au naturel. Pour moi j'ai consideré que si j'entreprenois de le pousser plus loin je pourrois aisément y faire couler quelques traits qui défigureroient le peu que j'en ai déja fait. Je proteste au reste que j'ai eu soin de retenir ma plume, & que je n'ai point à dessein déguisé la verité, ni en tout, ni en partie. Je sai qu'il y a des gens qui

ne

feront pas contens de ma modef-
, qui m'accuferont d'avoir man-
é de courage, & entreprendront
faire fur mon ébauche quelque
ofe de plus étendu. Il leur fera
ıutant plus aifé d'en venir à bout,
'ils en trouveront la forme toute
te ; ce feroit alors que je pour-
is encherir avec fuccés fur leur ou-
age, fi ma modeftie me permet-
it de noircir la memoire des morts,
ıi vivent encore par l'honneur
ı'on leur fait, & par le merite de
urs vertus, dont leurs décendans
uïffent encore. J'aime donc mieux
re cenfuré que d'être accufé d'a-
ɔir foulé aux pieds les tombeaux
: perfonnes, que nous n'aurions
fé regarder en face durant leur vie,
i leur faire des fupplications qu'a-
ec le refpect dû à leurs dignitez,
: à la réputation de leurs vertus.

F I N.





